S^{t} François de Borgia

"LES SAINTS"

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Saint Albert de Louvain, par Dom B. DEL MARMOL.
Saint Norbert, par l'abbé E. MAIRE.
Saint Bonaventure, par le R. P. EUSÈBE CLOP.
Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Cinquième édition.*
Saint Jean Berchmans, par le R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE. *5e édition.*
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Deuxième édition.*
Les Bses Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *2e édit.*
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *2e édition.*
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Deuxième édition.*
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Postel, par S. G. Mgr GEORGES GRENTE. *3e édit.*
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Troisième édit.*
Saint Jean de la Croix, par Mgr DEMIMUID. *Troisième édition.*
Saint Pie V, par S. G. Mgr GEORGES GRENTE. *Deuxième édition.*
Les Bienheureuses Filles de la Charité d'Arras, par L. MISERMONT. *Quatrième édition.*
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Quatrième édition.*
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Deuxième édition.*
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Vénérable Émilie de Rodat, par Mgr RICARD. *Troisième édition*
Sainte Marguerite-Marie, par Mgr DEMIMUID. *Sixième édition.*
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Quatrième édition.*
Le Bx Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Louise de Marillac, Mlle Le Gras, par EMMANUEL DE BROGLIE. *Cinquième édition.*
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *7e édition.*
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*
La Bse Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Septième édit.*
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Troisième édition.*
Saint Thomas Becket, par Mgr DEMIMUID. *Deuxième édition.*
Saint Benoît-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Quatrième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Neuvième édition.*
Saint Pierre Damien, par Dom RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Troisième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Quatrième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Cinquième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Père Eudes, par HENRI JOLY. *Quatrième édition.*

***Chaque volume se vend séparément. Broché :* 3 fr. 50**
***Avec Reliure spéciale.* 7 fr. 40.**

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

« LES SAINTS »

S^t^ François de Borgia

(1510-1572)

par

PIERRE SUAU

ALMA COLLEGE
060.91
LIBRARY
B645S
Alma, California

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90
—
1923

Sur le rapport favorable des Examinateurs, nous autorisons l'impression.

Paris, le 19 mai 1905.

C. LEFEBVRE

Vic. Gén.

AU

T. R. P. LOUIS MARTIN

GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

EN TÉMOIGNAGE

DE VÉNÉRATION ET DE DÉVOUEMENT

P. S.

PRÉFACE

Des Borgia, le plus ignoré est, peut-être, le saint qui a réparé les fautes de ses ancêtres et réhabilité leur nom. De héros de mélodrame ou de roman qu'ils étaient, César, Lucrèce et leur père sont devenus, grâce à d'excellents travaux, des personnages historiques, que chacun n'est plus libre de noircir ou de blanchir à sa fantaisie. Leur petit neveu et arrière-petit-fils, François, n'a pas assez bénéficié de la curiosité apportée, de nos jours, à l'étude de sa famille.

Dans les vingt années qui suivirent la mort de François de Borgia, deux historiens, Denis Vasquez (1586) et Pierre de Ribadeneyra (1592) résumèrent ce qu'ils savaient de sa vie. Tous deux l'avaient connu religieux, et pouvaient, par des traditions de famille, apprendre ce qu'il avait été, séculier. Aucun d'eux n'entendait, précisément, faire œuvre critique. Vasquez raconte de souvenir, commet des confusions évidentes, altère les documents qu'il cite, en invente.

Ne visant qu'à édifier, il gaze bien des faits; il en idéalise d'autres.

Ribadeneyra dédia son livre à Carlos de Borgia, le fils aîné du saint; il l'avait soumis à Jean et à Galceran de Borgia, un autre fils et un frère de François. Moins riche en anecdotes que Vasquez, — dont il s'est servi, — il est plus sincère. Son récit, succinct, est simple et sérieux. Mais il ne veut, ni ne peut tout dire : trop de contemporains eussent été offensés; et il ignorait, peut-être, bien des choses que les archives nous révèlent aujourd'hui.

L'ouvrage de Vasquez était resté inédit. En 1643, Nieremberg le publia sous son nom, et sans nommer l'auteur. François de Borgia venait d'être béatifié, (1624) et le culte enthousiaste qu'on lui vouait, créait, autour du biographe, une atmosphère peu favorable à l'éclosion d'une œuvre critique. Nieremberg copia Vasquez, accentuant le panégyrique, effaçant, de l'œuvre originale, ce qui servait moins son dessein. Dans son parti-pris de louange, il exalte même Alexandre VI, taisant ce qu'avait avoué Vasquez, et sans prendre garde que des éloges si mal placés diminuaient son crédit.

Trois ans plus tôt, François Sacchini, dans le troisième volume de son *Historia Societatis Jesu* avait inséré les éléments de la plus sérieuse et de la meilleure biographie de saint François, qui ait été écrite.

En 1672, un an après la canonisation du saint, Verjus publiait, en France, une histoire, pauvre copie de celle de Nieremberg, la seule pourtant qui

ait, chez nous, fait connaître Borgia[1]. Bartoli, historien de valeur, écrivit, en 1681, une biographie qui eût été meilleure, si, au lieu d'utiliser les ouvrages déjà parus, l'auteur avait pu recourir à des sources encore inconnues.

Enfin, en 1702, Alvaro Cienfuegos, depuis cardinal, publiait une volumineuse histoire de saint François de Borgia. Cienfuegos disposait de riches documents, mais, rhétoriqueur intempérant, il est aussi incapable d'écrire simplement, que de rien raconter sans exagération, et, sous sa plume, l'histoire devient un poème.

Pour connaître exactement la jeunesse de François de Borgia, il faudrait recourir à des sources malheureusement scellées. Les archives du feu duc d'Osuna (anciennes archives de la maison ducale de Gandie), seraient la plus riche. J'y ai puisé trop peu, à mon gré, assez pour en tirer de très précieuses indications.

Les Archives d'État de Simancas, et nos archives nationales de Paris, possèdent toute la correspondance officielle de Borgia. L'homme qu'elles révèlent, dans le vice-roi de Catalogne, et dans le duc de Gandie, diffère grandement du personnage imaginé par les biographes antérieurs. Les archives romaines de la Compagnie de Jésus gardent le regeste du généralat de Borgia (dix-huit volumes), et de nom-

1. Je ne parle pas de l'intéressant roman publié, en 1863, par Mme Daurignac.

breux documents inédits, qui éclairent d'un jour nouveau son histoire religieuse.

J'ai utilisé, je crois, les publications qui pouvaient m'instruire, en particulier le si important recueil édité par les Jésuites de Madrid sous le titre : *Monumenta historica S. J. nunc primum edita*, et qu'on ne saurait assez recommander aux érudits.

J'ai raconté plus en détail dans les *Études* (octobre 1904 à février 1905) la vie séculière de François de Borgia et une partie de sa vie religieuse. Ici, je résumerai mes recherches, et exposerai, sans les discuter, des conclusions établies ailleurs. L'hagiographe, plus qu'aucun autre historien, a le devoir d'être sincère. Je ne crois pas avoir manqué à ce devoir. Au demeurant, j'ignore beaucoup de mon saint : j'en ai la conscience. Aussi, étudierai-je encore son histoire, avec l'espoir de la raconter, un jour, d'une façon plus complète et plus digne de lui.

Paris, 1er mai 1905.

Sources : Archives du duc d'Osuna à Madrid — Archives de Simancas — Archives nationales de Paris — Archives romaines de la Compagnie de Jésus — etc....

Registro universal de las escrituras... de Beruela, par Fr. Atilano de la Espina, 1671. — *El triunfo que Granada hizó al recibimiento de la Imperatriz* (Bibliothèque du duc de Gor, Grenade). — P. Gabriel Alvarez : *Historia de la Provincia de Aragon* (1607), etc...

Livres : *Monumenta historica S. J. nunc primum edita* (*Monumenta Borgiana; Chronicon Polanci; Epistolæ mixtæ, quadrimestres, Patris Nadal. Monumenta pædagogica.*)

Cartas de S. Ignacio : ancienne édition et édition en cours.

Cartas y otros escritos del B. Pedro Fabro.

Orlandini et Sacchini : *Historia Soc. Jesu.* — Les diverses biographies du Saint.

Alcazar : *Chrono-historia de la Provincia de Toledo.*

Antonio Astraïn : *Historia de la Compañia de Jesus en la Asistencia de España* : t. I.

Bibliothèque nationale de Paris : Actes du Procès de canonisation.

Béthencourt (D. Francisco Fernandez de) : *Historia genealogica y heraldica de la monarquia española, Casa Real y Grandes de España.* Madrid, 1902, t. IV : *Gandia, Casa de Borja.*

Boletin de la Academia de la Historia, Madrid.

Gachard : *La retraite et la mort de Charles-Quint à Yuste.*

Rodriguez Vila : *La reina D^a^ Juana la Loca.*

Dietari del antich consell Barceloni, t. IV, etc ...

SAINT FRANCOIS DE BORGIA

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME DE COUR

CHAPITRE PREMIER

LES BORGIA. — ENFANCE ET JEUNESSE. — SARAGOSSE ET TORDESILLAS. — LA COUR

Huit hobereaux, issus de la ville de Borja, en Aragon, vinrent, en 1240, à la suite du roi Jaime Ier, conquérir le royaume de Valence. Remarqués à la prise de Jativa, ils furent salués, de leurs compagnons d'armes, du cri : *Vive Borja!* et gardèrent ce nom. Ils reçurent des terres autour de Jativa, firent souche, mais jusqu'à la fin du xve siècle furent des gentilshommes sans éclat.

Alonso de Borja élu pape, en 1455, sous le nom de Calixte III, les tira de leur obscurité, et, pour leur malheur, les italianisa. Calixte accabla de faveurs les enfants de ses sœurs, surtout Rodrigo, qui devint, en 1492, le pape Alexandre VI. Rodrigo de Borja y Borja eut huit enfants. L'aîné, Pierre-Louis,

servit, en Espagne, sous le Roi Catholique, et obtint, en 1485, le duché héréditaire de Gandie. Il mourut en 1488. Son frère Jean hérita le duché, épousa Marie Enriquez de Luna, dont il eut deux enfants, Jean et Isabelle, et, à peine revenu d'Espagne à Rome, fut assassiné, le 14 juin 1497. Ce coup, sélection providentielle, détachait de l'arbre impur la branche où devaient pousser les fleurs de sainteté. La femme de Jean apprit, en Espagne, la mort de son mari. Veuve à dix-huit ans, elle résolut de ne plus quitter un pays d'où les Borja n'auraient jamais dû sortir, et, dégoûtée d'un monde dont elle avait sondé l'horreur, elle entreprit l'œuvre de réparation que Dieu et l'Église attendaient.

Par Marie Enriquez, la sainteté pénétra dans la famille de Borgia[1] et dans la maison de Gandie. Afin d'enlever à son fils toute tentation de revoir jamais Rome, elle vendit au Roi Catholique ses apanages italiens. Elle éleva pieusement et noblement ses enfants, permit à sa fille Isabelle, âgée de moins de quinze ans, d'entrer aux Clarisses de Gandie. En 1509, elle maria son fils à Jeanne d'Aragon, et, en 1511, quand elle vit cet enfant deux fois père, elle s'enferma, elle aussi, aux Clarisses.

Jean de Borgia avait épousé une fille illégitime de l'archevêque de Saragosse, Alphonse d'Aragon, — archevêque à neuf ans — lui-même fils naturel du

1. Nous adopterons cette orthographie, devenue courante, bien qu'elle soit seulement la traduction italienne du nom historique, qui est *Borja*.

roi Ferdinand V. Le premier fruit de cette alliance, qui réunissait tant de tares ancestrales, fut François de Borgia et d'Aragon, notre saint. Rarement, sainteté jaillit d'un sol plus souillé et moins prêt à la porter. Mieux qu'une immunité qui ne serait pas humaine et n'est point historique, ces renouveaux d'innocence succédant à des époques de corruption prouvent le fond divin de l'Eglise.

*
* *

Élevé par une sainte, Jean de Borgia, troisième duc de Gandie, fut un prince vertueux. De son premier mariage, il eut trois fils et quatre filles. D'un second, contracté en 1523, il eut cinq fils et cinq filles. Deux de ses fils furent cardinaux, et moururent jeunes. Cinq de ses filles furent mises, tout enfants, aux Clarisses.

Aux reproches que lui faisaient les habitants de Gandie, quand elle s'enferma à Sainte-Claire, Isabelle de Borgia avait répondu que son départ ne nuirait pas à l'État. Pour consoler sa mère, elle ajouta que le duc Jean aurait un fils, du nom de François, qui assurerait la succession au duché.

Peu de temps après la profession d'Isabelle, la duchesse de Gandie sentit cette prophétie exaucée. Pour assurer la bénédiction divine sur son premier enfant, elle avait répandu beaucoup d'aumônes et de prières. Ses douleurs étant extrêmes, elle implora saint François d'Assise, et promit d'appeler François l'enfant qui naîtrait d'elle. Du couvent des Clarisses,

elle se fit apporter un cordon du patriarche. Elle s'en ceignit, et mit à sa prière toute la ferveur que lui inspiraient sa piété et le danger où elle était de mourir. Le 28 octobre 1510, elle donna le jour à son premier-né. A cette date, le roi Ferdinand, bisaïeul de l'enfant, gouvernait encore l'Espagne. Son autre bisaïeul, le pape Alexandre, était mort depuis sept ans.

La cour de Gandie subissait l'influence de la mère et de la sœur de Jean II. Les jeunes princes avaient besoin de cette tutelle, mais personne ne l'accepta plus docilement que François.

Le couvent de Sainte-Claire fut sa première école. La duchesse voulait avoir un fils instruit : elle lui donna pour maître un théologien estimé, le chanoine Ferran. A quatre ans, François savait déjà ses prières ; à cinq ans, il récitait tous les jours, à genoux, sa leçon de catéchisme. A la cour de Gandie, chacun avait accoutumé de tirer au sort, chaque année, un patron spécial. La veille et le jour de sa fête, on servait à dîner à deux pauvres. François pratiqua toujours cette coutume, et, plus tard, l'introduisit dans son Ordre. Il aimait, comme bien des enfants, à parer de petits autels, à imiter les cérémonies liturgiques, à les apprendre à ses pages. Son père disait parfois, avec humeur, qu'on élevait son fils en clerc plutôt qu'en gentilhomme, et la duchesse répétait à l'enfant : « Il vous faut des armes et des chevaux, François, et non des images et des sermons. J'ai demandé au ciel un duc et non un moine. Soyez

dévot, mais restez chevalier. » Ou encore : « Enlève d'ici ces autels, gamin. Ton aïeul, don Fernando, ne s'occupait pas d'autels, mais d'exercices guerriers. »

Si François penchait si fort vers la piété, la faute n'en était pas au docteur Ferran, mais à Dieu, qui sait, mieux que les hommes, et souvent malgré eux, former les saints qu'il s'est choisis. François était charmant de visage et d'allure ; il eut toujours le grand air et la grâce des Borgia. Son caractère facile le rendait sympathique ; il avait un esprit heureux. A sept ans, il commença d'apprendre la grammaire, le castillan, et, peut-être, l'italien. Le chanoine Alphonse d'Avila lui enseignait le calcul et la musique. Un gouverneur le formait au maniement du cheval et des armes.

François écoutait et retenait à merveille les discours. Aux Clarisses de Gandie, sa grand'mère et sa tante s'amusaient parfois à l'installer en chaire et à lui faire répéter des sermons. Un jour, il débita ainsi une Passion avec une extraordinaire assurance.

François avait dix ans quand mourut la duchesse. Voyant sa mère agoniser, il se retira dans une chambre, et, après avoir beaucoup pleuré et prié, il eut, dit-on, l'idée de se flageller.

Le duc de Gandie portait depuis quatre mois le deuil de sa femme, quand une révolution troubla soudainement la paix de sa famille. Les artisans de Valence avaient, en juillet 1520, proclamé la *Germania*, fraternité des plébéiens contre les nobles. La

sédition s'étendit, et, le 12 mars 1521, vingt et un habitants de Gandie placardaient un défi à la porte de l'église. Le duc confisqua leurs biens, et, résolu à se défendre, il envoya sa mère, sa sœur et ses enfants à Peniscola. Il ne garda près de lui que son aîné, François. Le 23 juillet, l'armée royale se ralliait à Gandie sous les ordres du vice-roi de Valence. Le 25, elle sortait de la ville, et livrait imprudemment bataille aux rebelles. L'action, mal combinée, fut désastreuse. Le vice-roi et ses alliés se réfugièrent, en débandade, à Denia, tandis que leurs vainqueurs allaient piller Gandie.

A l'approche des bandits, François, demeuré seul au palais, avait couru un grand danger. Son gouverneur le fit sortir par une porte qui donnait sur les jardins, et, le prenant dans ses bras, il se jeta sur un cheval, et put gagner la plage avant d'être rejoint. Une barque les porta à Denia. Le vice-roi, le duc, les fugitifs, encombraient déjà un vaisseau génois. François y prit passage, et, le vent du sud fermant l'accès de Carthagène, ce qui restait de l'armée royale atterrit, le 29 juillet, à Peniscola.

On ne fut pas longtemps réuni sur ce rocher. La noblesse voulait sa revanche, et elle l'eut. L'année suivante, le duc de Gandie reconquit lui-même ses États et ne songea plus qu'à les bien administrer.

Dès que la bisaïeule paternelle de François, Maria de Luna, apprit, à Baza, la défaite de l'armée royale, elle s'offrit à garder les enfants du duc, son petit-fils. L'aïeule maternelle, Anna de Gurrea,

faisait, de Saragosse, la même demande. Pour les contenter l'une et l'autre, le duc Jean envoya à Baza sa mère, Marie Enriquez (sœur Gabrielle) et sa sœur Isabelle (sœur Françoise); il fit conduire à Saragosse François, son fils aîné, et Louise, sa dernière fille. Les deux cortèges s'embarquèrent à Peniscola, l'un pour l'Andalousie, l'autre pour la Catalogne, et la tristesse de ce départ fut grande.

*
* *

Don Juan d'Aragon[1] et sa mère firent aux deux enfants le plus cordial accueil. L'archevêque prit à cœur de répondre aux dernières volontés de sa sœur, et d'instruire soigneusement François. Il lui composa une maison digne de son rang, et chargea des maîtres capables de l'avancer dans l'étude des lettres, de la musique et des armes. A la cour fastueuse du diacre-archevêque, François pouvait apprendre à devenir un gentilhomme distingué, mais rien ne l'y portait au détachement, ni à la sainteté.

Durant un carême, il entendit, pourtant, d'un hiéronymite, deux sermons qui l'émurent profondément, l'un sur le jugement dernier, l'autre sur la Passion de Notre-Seigneur. Il comprit ces leçons et il leur dut de dépasser, sans y toucher, les premiers écueils de la vie.

1. Archevêque de Saragosse, depuis quelques mois. Il succédait à son père, Alphonse, et mourut en 1530, sans jamais avoir été, ni consacré, ni ordonné prêtre. Son frère, Ferdinand, lui succéda de 1539 à 1577.

Dans la maison de Gandie on parlait déjà avec admiration de la vertu de François. Doña Maria de Luna, sa bisaïeule, voulut le voir avant de mourir. L'archevêque ne put s'opposer à un si juste désir. Il envoya François et Louise à Baza. Sœur Gabrielle et sœur Françoise allaient en repartir pour regagner leur monastère. François eut le temps de les rejoindre, mais, à peine arrivé chez sa bisaïeule, il tomba gravement malade, et fut six mois avant de se remettre. Sur ces entrefaites, un tremblement de terre secoua le royaume de Grenade, et détruisit une partie de Baza. Les habitants, effrayés, campèrent en plein champ. François était encore alité : on l'enferma dans une litière, abritée par une tente, et, pendant quarante jours, le petit malade fut soigné en plein air.

Quand il fut rétabli, doña Maria de Luna, d'accord avec l'archevêque et le duc, décida de commencer la fortune de l'héritier de Gandie. L'infante Catherine, la dernière enfant de Jeanne la Folle, grandissait à Tordesillas, en compagnie de sa mère, sous la garde sévère du marquis de Denia. Charles-Quint, affligé de l'isolement de sa sœur, avait exigé qu'on lui donnât des compagnons de son âge. Ils furent triés avec soin, et ce dut être un honneur disputé de faire partie de la maison de l'infante. François était, par sa mère, petit-neveu de la reine démente. Il fut agréé comme menin de la princesse, et son tuteur voulut qu'il parût à Tordesillas avec le luxe qui convenait à un cousin de l'empereur.

Cette décision allait, pour toujours, séparer François de sa sœur Louise, le seul vivant souvenir qu'il gardât de Gandie. Louise avait alors trois ans. De ses frères, elle n'avait connu que l'aîné, et, au cours de sa vie, elle conserva pour lui une admiration, qui devint un culte, quand François eut, bien qu'après elle, pris son parti de devenir parfait.

François s'achemina donc vers la Castille, et Louise se rendit à San Lucar de Barrameda, chez la sœur de sa mère, la duchesse de Medina-Sidonia. La duchesse adopta Louise, l'éleva, la dota, et, en 1540, l'unit à don Martin de Gurrea, comte de Ribargoza, plus tard duc de Villahermosa.

L'infante Catherine garda, pendant trois ans, François à son service. En 1525, elle dut se rendre en Portugal pour épouser le roi Jean III. Le duc de Gandie ne voulait pas que son fils quittât l'Espagne. A regret, l'infante se sépara de son menin.

Privée de sa fille, l'infortunée veuve de Philippe le Beau vécut encore trente ans dans son triste palais. Les pages s'étaient, sans doute, raconté souvent l'histoire de la pauvre reine claquemurée. François ne se doutait pas, en quittant Tordesillas, qu'il y reviendrait, un jour, calmer les terreurs et sanctifier l'agonie de l'auguste et malheureuse captive.

Il reprit donc le chemin de Saragosse. Il avait quinze ans. Son oncle, heureux de le retrouver grandi et affiné, le confia à un ancien professeur du collège de Montaigu, le docteur Gaspard de Lax, qui, pendant deux ans, lui fit, deux fois par jour, un

cours de philosophie. Pour mieux stimuler son neveu, l'archevêque lui donna des compagnons d'études, et François, déjà fort lettré, prit à cœur de devenir dialecticien et philosophe.

Sa vertu, à cette époque, courut de graves périls. Ils venaient de son âge, de sa vigoureuse complexion, des exemples et des délices qui l'entouraient, surtout des conseils pervers de ses serviteurs et de ses amis. Si la société d'alors était si indulgente aux faiblesses des gens d'Église, que n'eût-elle pas permis à un beau jeune homme opulent, qui s'appelait Borgia? L'archevêque n'était-il pas le premier à s'inquiéter des tendances trop pieuses de son neveu! Aussi bien, fallait-il assurer sa fortune et lui ouvrir la cour de l'empereur. En 1527, Charles-Quint triomphait : Pavie datait de deux ans; le prince héritier, Philippe, venait au monde le 21 mai, le même mois, l'armée de Bourbon marchait au sac de Rome. Aucun nuage ne voilait l'horizon radieux de l'Espagne, et la splendeur de la cour de Valladolie répondait à la fortune du maître. C'était un beau décor pour une entrée en scène. Le duc de Gandie était un des vingt seigneurs d'Espagne auxquels, en 1520, Charles-Quint avait reconnu la première grandesse et le titre de cousin du roi. Seigneur terrien, il ne sortait jamais de ses États, et ne goûtait aucunement la vie de cour. François, au contraire, revenu de Saragosse à Gandie, s'y ennuyait; l'idée d'aller servir l'empereur lui souriait très fort. Son

père le lui permit, et, le 8 février 1528, l'envoya à Valladolid.

En s'y rendant, François passa par Alcalá de Hénarès. Un jour, dans la grande rue d'Alcalá, s'avançant à cheval, brillamment entouré d'amis et de serviteurs, il croisa un pauvre homme que des officiers de l'Inquisition entraînaient en prison. Frappé de son grand air, touché de son malheur, François s'arrêta à le contempler. Un docteur de l'Université, qui, par hasard, se trouvait dans la rue, fut surpris du regard ému de l'adolescent. Le prisonnier était Ignace de Loyola, en butte aux tracasseries du Saint-Office. Plus tard, François de Borgia et le docteur devinrent, tous deux, les disciples et les fils du condamné, et, dans sa vieillesse, le docteur aimait à raconter quelle fut la première rencontre de saint Ignace et de saint François.

*
* *

Charles-Quint et l'impératrice Isabelle accueillirent François de Borgia moins en sujet qu'en parent. François avait dix-sept ans; il était grand, très distingué et très beau. Il aimait les chevaux et la chasse. Son équipage fut toujours superbe. Après l'empereur, auquel évidemment les courtisans laissaient, en tout, le premier rang, Borgia passa bientôt pour le meilleur cavalier. Encore estimait-on que, si l'empereur montait le mieux à l'allemande, le nouveau venu se servait, avec plus d'aisance, des courts étriers arabes. Il triomphait aux tournois et

aux joutes, cueillait la bague avec une grâce suprême. De tels succès, en tel lieu, étaient capables de griser un jeune homme entièrement maître de ses actions. Mais, aux charmes de son commerce, François joignait une telle rigidité de mœurs, qu'aucune calomnie ne l'effleura jamais. Point d'étrangeté : quelques communions par an, ce qui était alors la mesure ordinaire. Il différait pourtant des autres courtisans, et sa réserve lui attirait tous les respects. Charles-Quint, dès lors, l'aima d'une affection qui ne se démentit jamais, et que Borgia reconnut par un culte auquel il fut toujours fidèle.

En 1529, l'empereur allait se faire couronner à Bologne par Clément VII. Avant son départ, l'impératrice lui demanda de marier Éléonore de Castro, une amie d'enfance et la plus chère de ses demoiselles d'honneur. Éléonore était Portugaise, fille de don Alvaro de Castro et de doña Isabelle de Barreto y Mello. Tout enfant, elle était entrée, avec sa sœur Jeanne, au service de l'infante de Portugal, qui, en 1526, avait emmené les deux sœurs en Espagne.

Charles-Quint permit à l'impératrice de choisir, pour sa protégée, le fiancé qui lui plairait. Doña Isabelle nomma aussitôt François de Borgia. L'empereur eût préféré un Castillan. Il connaissait les susceptibilités aragonaises, et craignait que le duc de Gandie ne refusât, pour son fils, l'alliance d'une étrangère. L'impératrice insistant, Charles ordonna au secrétaire de ses commandements, don Francisco de los Cobos, d'expédier à Gandie un messager, por-

teur des ordres impériaux. L'empereur écrivit lui-même au duc que l'impératrice et lui entendaient traiter François en fils, et l'établir eux-mêmes.

A ces avances le duc de Gandie répondit en remerciant l'empereur, et en l'assurant, que, quand, François serait en âge d'être marié, il saurait, dans le royaume de Valence, lui trouver un parti. On ne pouvait être plus maladroit. Cobos avertit François de l'imprudence que commettait son père, et François, qui tenait à Eléonore, indiqua un expédient. Le duc, terré dans son coin de Gandie, ignorait les usages de Castille : il craignait, peut-être, de violer les *fueros* d'Aragon, en mariant son fils hors de sa province, mais si l'empereur mandait le duc à la cour, François assurait que son père, effrayé par ce voyage, laisserait, plutôt que de le faire, toute liberté à son fils. Charles-Quint suivit ce conseil; il appela le duc de Gandie. Jean II, décidément peu courtisan, supplia l'empereur de le laisser dans ses terres, et, si le prétexte de ce voyage était le mariage de son fils, il autorisa l'empereur à tout arranger à sa guise.

Heureux d'avoir triomphé de résistances qu'il n'était pas habitué à rencontrer, Charles-Quint avertit l'impératrice de donner suite à ses projets. François fut aussitôt fiancé à Éléonore de Castro. L'empereur dota la jeune fille, et, sur le point de partir pour Gênes, il fit dresser, à Barcelone, le contrat de mariage.

Le 29 juin 1529, le duc de Gandie avait cédé à son fils la moitié de la baronnie de Lombay. Charles-

Quint, pour relever le prestige des jeunes époux, érigea cette baronnie en marquisat. En outre, l'empereur nomma le nouveau marquis de Lombay son grand veneur. L'impératrice en fit son grand écuyer, et, de la marquise, elle fit sa *camarera mayor*.

CHAPITRE II

LE MARQUIS DE LOMBAY

Vie de cour et campagnes. — L'artiste.
La conversion.

Dès lors, Borgia eut, à la cour, une situation privilégiée, et que sa jeunesse ne semblait pas autoriser. Toujours en voyage et en campagne, l'empereur se reposait, sur le grand écuyer, de la garde de l'impératrice, et la confiance qu'il inspirait était telle, que la rigide étiquette de la maison impériale n'existait pas pour lui.

En 1530, la marquise mit au monde son premier fils, Carlos. L'enfant reçut le nom de l'empereur absent. Le prince Philippe d'Espagne, âgé de trois ans, et l'impératrice furent parrain et marraine du nouveau-né. En cette occasion, l'impératrice avait rendu à la jeune mère des soins de sœur aînée ou de servante. Durant leur enfance, Carlos de Borgia et le prince Philippe étaient compagnons inséparables. Le prince d'Espagne s'était pris d'une belle passion pour le marquis de Lombay. Très opiniâtre, il faisait de violentes colères, quand on le voulait arracher

des bras de son grand ami. D'une si précieuse intimité, et d'une fortune si soudaine, quels avantages n'eût point tirés une âme ambitieuse!

Mais le marquis et la marquise de Lombay ne se servaient de leur crédit que pour se faire les avocats des malheureux, et l'on était si assuré de leur désintéressement, que personne, dans cette cour jalouse, ne s'inquiétait de la faveur dont ils jouissaient.

Jusqu'au retour de Charles-Quint, le marquis de Lombay fut attaché au service de l'impératrice. Il dut séjourner à Tolède, en 1531, car, cette année, le gouverneur du prince Philippe, Pedro Gonzalez de Mendoza, écrivait à l'empereur : « Son Altesse est sortie de Tolède, sur un petit genêt. Elle n'a pas consenti qu'on l'assît sur la selle, mais a voulu avoir les pieds aux étriers. Nous allions à pied, le marquis de Lombay d'un côté, et moi de l'autre, la soutenant tous deux. Les gens s'amassèrent tellement pour voir Son Altesse qu'ils encombraient les rues. Et chacun de dire des mots à mourir de rire, et Son Altesse très fière de se voir à cheval. »

Au mois de mai 1531, Borgia suivit la cour à Avila, où, le 26 juillet, le prince Philippe dépouillait sa robe d'enfant, et recevait, du marquis de Lombay, son premier vêtement d'homme.

D'Avila, le 28 septembre, la cour se rendait à Medina del Campo, dont elle ne s'éloigna qu'en 1532. En cette ville, François eut son second enfant, une fille, dont l'impératrice fut la marraine, et qu'elle appela de son nom. Après avoir guerroyé en Alle-

magne et en Hongrie, Charles-Quint, à la fin de cette année, se ménagea à Bologne, avec Clément VII, une entrevue qui aboutit à un traité d'alliance. Le 22 août 1533, il débarquait à Barcelone.

Au cours des fêtes qui célébrèrent ce retour, l'impératrice tomba gravement malade. Du 29 juin au 2 juillet, des prières publiques furent ordonnées, pour l'arracher à la mort. Isabelle guérit, et la reconnaissance populaire s'exprima par un pèlerinage à Monserrat. Six ans plus tard, au milieu de fêtes plus splendides, le deuil, qu'on avait écarté cette fois, s'appesantira sur l'Espagne, et commencera à détacher François de vanités auxquelles il croyait encore.

Le 17 juillet, l'impératrice, rétablie, quittait Barcelone et rejoignait l'empereur à Monzon. Les Cortès d'Aragon, ouvertes dans cette ville, ne furent clôturées qu'en décembre. En voyage, à Bellpuig, la marquise de Lombay avait donné le jour à son second fils, Jean. De retour en Castille, le marquis fut saisi de fièvres pernicieuses qui l'éprouvèrent durant plusieurs mois, et lui permirent de constater l'estime dont il jouissait.

Avant que le grand écuyer eût reçu un logement au palais, l'empereur l'avait établi dans une maison voisine, où il entrait par un passage couvert. Souvent l'empereur et l'impératrice allaient, à la dérobée, visiter leur favori. Ils redoublèrent d'attention pendant sa maladie. L'empereur venait s'asseoir à son chevet, et lui parlait avec affection. Dieu, aussi,

visitait le malade, et l'éclairait sur la caducité d'une fortune à la merci des moindres accès de fièvre. Ce fut le caractère de cette âme réfléchie, de tirer, de tout événement, d'immédiates conséquences morales. Borgia avait demandé, pour se distraire, des livres ascétiques, des histoires de saints. Il goûta le Nouveau Testament, qui, désormais, ne le quitta plus. On lui ordonnait des promenades en litière ; il en profitait pour lire les *Épîtres* de saint Paul, les *Évangiles*, des homélies de saint Jean Chrysostome. Il lisait lentement et se recueillait, ensuite, pour méditer ce qui l'avait touché. Il fit ainsi ses premiers pas dans la voie de l'oraison.

Villalobos, son médecin, lui avait promis la guérison à échéance fixe, et, en échange, avait demandé au marquis une des plus belles pièces de son dressoir. Au jour convenu, le pouls du malade indiquait si peu de fièvre, que le pari pouvait sembler gagné ; mais, malgré son désir du riche plateau promis, Villalobos, consciencieux, dit à François : « *Amicus Plato, magis amica veritas* : vous n'êtes pas guéri. » François sourit, et, au lieu d'un, donna au plaisant Esculape deux plats d'argent.

Encore mal remis, Borgia dut reprendre le service de l'empereur, et le suivre à Valladolid, à Tolède, puis, de nouveau, à Avila et à Valladolid. Toute l'année 1534, et jusqu'au printemps de 1535, Charles-Quint et François vécurent dans une constante intimité. Le prince, à cette époque, s'était engoué de mathématiques. Il pria son favori de les étudier avec

lui. Celui-ci, encore novice en la matière, écoutait, chaque matin, une leçon du cosmographe de l'empereur Alphonse de Santa Cruz, et, le soir, il la répétait à son auguste élève. Ce régime dura six mois, au bout desquels César se déclara satisfait. Il eût été pourtant curieux d'apprendre l'astrologie judiciaire, mais le marquis de Lombay, indépendant jusque dans son obéissance, le détourna d'étudier une science si peu sérieuse.

La confiance que l'empereur témoignait à son grand écuyer, l'amitié fidèle que lui portait et que lui conserva toujours le tout-puissant François de los Cobos, assuraient au jeune courtisan le plus glorieux avenir. Sans avidité, mais sans répugnance, Borgia acceptait ces promesses, abandonnant à Dieu le soin de les réaliser.

*
* *

Le 3 avril 1535, Charles-Quint était à Barcelone, sur le point d'appareiller pour Tunis. Il avait ordonné à tous les seigneurs qui le devaient suivre, de s'assembler, en armes et à cheval, devant la porte de Perpignan. Le marquis de Lombay se présenta à cette parade avec son ami et parent, Georges de Mello, et quelques chevaliers de Valence. Ils étaient superbement parés, et assis sur des caparaçons de brocart. Leur escorte comptait 10 arquebusiers à pied, et 20 cavaliers. Le 28 avril, l'escadre portugaise mouillait au port. Le 1er mai, André Doria amenait ses 17 galères. Le 16, l'empereur, accom-

pagné de Borgia, et monté sur la galère capitane d'André Doria, passait en revue la flotte portugaise.

L'empereur, le 27 mai, célébra solennellement la fête du Saint-Sacrement, et, le 30, il s'embarqua. Une grande déception attendait, ce jour-là, le marquis de Lombay. Soit qu'il fût encore mal guéri de ses fièvres, soit que sa présence fût jugée plus utile à Madrid qu'à Tunis, Charles-Quint lui enjoignit de retourner servir l'impératrice. François partit, le cœur serré.

Le 6 août, on apprit, en Espagne, la victoire de Charles-Quint. Après un mois de siège, Tunis avait capitulé ; vingt mille chrétiens recouvraient la liberté. Le 8 septembre, l'escadre portugaise revenait à Barcelone, et, le 17, l'empereur signait, avec le bey de Tunis, un traité qui laissait La Goulette à l'Espagne. Georges de Mello fut envoyé à Madrid, porter ces heureuses nouvelles à l'impératrice.

L'année suivante donna au marquis de Lombay l'occasion désirée de combattre sous les yeux de l'empereur. Le 5 avril 1536, tandis que Charles-Quint était reçu triomphalement à Rome, l'amiral Chabot de Brion conquérait le Piémont. François Ier, sous de très vains prétextes, avait voulu cette campagne, qui rallumait la guerre entre l'empereur et lui. S'attendant aux représailles, il fortifia sa conquête, ne laissant ouvert aux Impériaux que le chemin de la Provence. Montmorency, chargé de les attendre, recourut à un effrayant système de défense. Il dévasta le pays, ne laissant debout qu'Arles et Marseille, et,

retranché dans son camp d'Avignon, il abandonna le désert à l'ennemi. Le 25 juillet, Charles-Quint passait le Var, à la tête de 60 000 hommes.

Le marquis de Lombay rejoignit l'empereur en Lombardie. Il amenait un renfort à sa solde, et venait avec ses deux meilleurs amis et parents, Ruy Gomez de Silva, le futur prince d'Eboli, et Georges de Mello. Le marquis del Basto commandait l'avant-garde. L'empereur suivait, avec 10 000 Allemands. Au cours d'une marche, l'empereur et son escorte s'avançaient, complètement armés; Charles-Quint s'aperçut que le marquis de Lombay, déjà corpulent, fondait en eau, sous son armure. Il lui dit de ne garder que ses brassards et son heaume. Confus d'être moins chargé que son maître, Borgia voulut résister, mais le prince insista, et le marquis dut obéir.

La campagne de Provence fut malheureuse pour les Impériaux. Ils prirent Arles, durent lever le siège de Marseille. La dysenterie leur fit plus de mal que Montmorency. Ils perdirent 20 000 hommes, et furent contraints de se retirer.

Le marquis de Lombay avait, dans l'armée, un intime ami, Garcilaso de la Vega, son aîné de sept ans. Garcilaso était un des princes de la poésie espagnole. Très aimé de l'empereur, auquel il avait appris le castillan, Garcilaso avait suivi Charles-Quint dans toutes ses campagnes, à Vienne, à Tunis, en Provence. Le soldat-poète protégeait la retraite, à la tête de 11 compagnies d'infanterie, quand, près de Fréjus, il voulut emporter une méchante forteresse,

la tour du Muy, que défendaient cinquante arquebusiers. Garcilaso sautait le premier à l'échelle, suivi de deux officiers, quand une charge de pierres, versée par les assiégés, le culbuta. Borgia, averti, se jette dans le fossé, enlève son ami et l'emporte dans ses bras. Garcilaso était blessé à mort. François le suivit à Nice, l'assista dans son agonie, l'avertit que la fin approchait, et, jusqu'au dernier moment, se montra pour lui un ami fidèle et chrétien.

Le 25 novembre, Charles-Quint, qui avait d'abord gagné Naples, s'embarquait à Savone pour regagner l'Espagne. Le 6 décembre, il abordait à Cadaques, le soir même couchait à Barcelone, et le 7 au soir, partait pour la Castille. Le marquis de Lombay l'avait, sans doute, accompagné dans sa retraite, et fut dépêché en avant-coureur à Ségovie, porter à l'impératrice des nouvelles de la malchanceuse expédition. Il eût été plus consolant, quinze mois plus tôt, d'être choisi, comme l'avait été Mello, pour annoncer la victoire de Tunis.

Borgia revenait en Espagne doublement blessé, dans son honneur d'Espagnol et dans ses affections d'ami. Il rapportait aussi les germes d'une angine infectieuse qui éclata à Ségovie, et mit bientôt sa vie en grand danger. Il se prépara sérieusement à la mort. Mais son œuvre n'était pas encore faite. Il se rétablit, et ne garda, de cette alerte, que la résolution de servir Dieu avec plus de fidélité.

Depuis sa maladie de Ségovie, Borgia se confessa et communia tous les mois, coutume alors bien rare.

Il avait toujours fui le jeu. « A tout le moins, disait-il, on y perd quatre choses : son temps, son argent, la dévotion, et, souvent, sa conscience. » Pour se distraire sainement il s'adonnait avec passion aux exercices militaires, à la chasse et à la musique.

François avait une voix sonore et douce, dont il tirait un merveilleux parti ; son goût musical, soigneusement cultivé dès son enfance, et toujours exercé, se développa, à la cour, sous la direction des maîtres flamands, musiciens de l'empereur. Il devint un compositeur distingué.

En Europe, l'empire de la musique appartenait alors aux Flamands, dont plusieurs s'étaient fixés en Espagne. Mais la musique d'église restait dans la parfaite décadence que signalait et condamnait le Concile de Trente. Sur des motifs, des *timbres*, tirés d'airs de théâtre ou de chansons à la mode, les maîtres écrivaient des messes, développées en style contrapontique.

Son sens artistique, et son respect pour le culte sacré, portèrent le marquis de Lombay à donner à l'Église une musique digne d'elle. Il n'écrivit point de compositions profanes. Un chant d'amour, noble et digne, courut en Espagne sous le nom de *Cancion del duque de Borgia*, mais rien n'en démontre l'authenticité. Sa musique d'église, au contraire, fut célèbre, et, si beaucoup de chapelles l'adoptèrent, c'est que François de Borgia abandonnait ses œuvres au public sans en garder le monopole, comme faisaient, pour leur répertoire, la plupart des chapitres.

Imprimées, ces compositions eussent, sans doute, fait bonne figure à côté de celles de Guerrero, de Morales et de Vittoria. Manuscrites, elles n'échappèrent point au pillage et à la destruction. On les dédaigna, quand l'introduction de l'orchestre dans les églises eut enlevé l'intelligence des œuvres classiques.

La collégiale de Gandie possède, pourtant, une messe à quatre voix et huit motets anonymes, qui, dus à la même main, sont, vraisemblablement, tout ce qui nous reste des œuvres de Borgia. Rolland de Lassus, maître de chapelle de la cour de Bavière, a enrichi la messe d'un *Gloria* et d'un *Credo*, et, se jugeant des droits sur une composition qu'il avait complétée, il l'a imprimée, dans ses œuvres, avec la légende : *Missa sine nomine*. La ressemblance des styles ordonne de l'attribuer à l'auteur des motets

Ceux-ci ont une valeur artistique de premier ordre. Strictement contrapontique, leur style est notablement supérieur aux compositions flamandes de l'époque, par le bon goût, l'art de varier les imitations, de les couper à temps et de les changer. Certains duos à voix seules, écrits en contrepoint, supposent, dans leur auteur, une science très raffinée. Certaines fugues, plus dégagées de l'imitation flamande, ont le brio de l'école de Valence. Toute cette écriture dénote une intuition artistique, très rare en ce temps. Le mérite de ces œuvres ne laisse qu'un regret, c'est que, ni à Rome, ni en Espagne, on n'ait pu retrouver d'autres compositions du même auteur; il nous per-

met d'affirmer que Borgia fut, au XVI^e^ siècle, et avant Palestrina, un des restaurateurs de la musique sacrée.

*
* *

En 1537, le marquis de Lombay avait eu à Valladolid, un septième enfant, Dorothée. Un autre, Alphonse, allait naître, l'année suivante, à Tolède. En cette ville, l'empereur avait convoqué les Cortès, pour le printemps de 1539. Charles-Quint désirait obtenir, de sa noblesse, le vote d'un impôt nécessaire, et; pour gagner ses hôtes à ses projets, il voulut leur faire, dans sa ville impériale, un accueil magnifique. Tolède, au mois d'avril, était en fête, et Charles-Quint ne paraissait à aucune réjouissance, sans le marquis de Lombay. Tous deux semblaient à l'apogée de leur bonheur. On bâtissait alors l'orgueilleux Alcazar, que Charles n'habita jamais Durant les Cortès, les majestés et leurs principaux officiers résidèrent au palais du comte de Fuensalida. Vers la fin d'avril, l'impératrice fut prise de fièvres malignes, et son état devint très alarmant. Tolède changea soudainement d'aspect : aux carrousels, succédèrent des processions de pénitence; le chapitre, pendant huit jours, se rendit aux principales églises de la ville, et, pour faire violence au ciel, il consentit, contre tous les usages, à sortir de la cathédrale, et à porter à S. Juan de los Reyes la statue vénérée de Notre-Dame del Sagrario. Aucune prière ne toucha Dieu; le jeudi 1^er^ mai, à une heure de l'après-midi, l'impératrice Isabelle expirait. La mar-

quise de Lombay ne s'était pas éloignée de la mourante, qui, en signe de suprême affection, ordonna que seule sa *camarera mayor* toucherait ses restes et l'ensevelirait, et que le marquis de Lombay conduirait son corps à Grenade.

Il n'est point nécessaire, pour comprendre la douleur de Borgia, d'imaginer le romanesque amour que la légende lui a prêté. Doña Isabelle était l'amie d'enfance, la bienfaitrice d'Éléonore de Castro. Le marquis vivait, depuis dix ans, à son ombre et dans sa privauté. Elle était, enfin, l'impératrice. Tout ce que peuvent inspirer le culte dynastique, la reconnaissance et l'amitié s'unissait pour consterner le gentilhomme, et devant le soudain effondrement de tant de joie et de grandeur, le chrétien, éclairé par la grâce, sondait facilement le vide de tout ce qui n'est pas Dieu.

Tandis que l'empereur, désespéré, se retirait non loin de Tolède, au monastère de Sisla, chez les Hiéronymites, le vendredi soir, 2 mai, le chapitre accompagnait les restes de l'impératrice jusqu'à la porte d'Alcantara, d'où l'on s'achemina vers Grenade. Le corps, renfermé dans un cercueil de plomb recouvert de brocart, était porté sur une litière. Le grand écuyer de l'impératrice dirigeait le cortège, qui comprenait un cardinal, des évêques et de nombreux gentilshommes. Doña Isabelle avait défendu qu'on l'embaumât, et, durant les quinze jours que dura le voyage, le travail de la mort se faisait sentir à l'escorte.

De la porte d'Elvira à la cathédrale, Grenade s'était tendue de deuil pour recevoir la souveraine. Dans l'après-midi du 16 mai, le chapitre vint attendre la dépouille impériale, qui fut aussitôt transportée à la cathédrale, dans le chœur de la chapelle des rois, drapée de noir. Le lendemain matin, samedi, les prélats et les gentilshommes venus de Tolède se réunirent devant le catafalque. Le cardinal de Burgos célébra le saint sacrifice, l'archevêque de Grenade, don Gaspar d'Avalos, prononça une oraison funèbre. On chanta ensuite l'office des morts; puis, les gentilshommes qui avaient amené le corps le descendirent dans le caveau, où reposaient les rois catholiques. On enferma le premier cercueil dans une bière de plomb, et, au nom de la ville, un magistrat accusa réception de l'auguste dépôt.

Le soir, après un long office funèbre, tous les personnages qui avaient escorté l'impératrice descendirent, de nouveau, dans le caveau royal. Ils devaient, à leur tour, affirmer et jurer que le corps enfermé dans le cercueil de plomb, mais dont le visage restait découvert, était bien celui de Doña Isabelle. Le premier chapelain devait ensuite, au nom du chapitre, déclarer qu'il recevait et acceptait ces restes. L'impressionnante cérémonie s'accomplit dans sa majestueuse simplicité. Les auditeurs du conseil, les membres de l'escorte, d'autres personnages s'avancèrent pour reconnaître le corps. Tous prêtèrent un serment, consigné au procès-verbal. Le marquis de Lombay s'avança à son rang, découvrit le visage

voilé de l'impératrice, et, devant cette beauté naguère éblouissante, aujourd'hui horriblement fanée, il ne prit aucune attitude théâtrale. Il prêta serment comme les autres. Ni ses compagnons de route, ni lui, n'eurent, sur l'identité du cadavre, des doutes qui eussent été puérils. Seize jours de voyage, sous le soleil de mai, suffisaient à expliquer la décomposition de l'impératrice. Un drame put se renouveler alors en Borgia, mais tout intime, et qui s'était accompli, plus poignant, le jour de la mort de Doña Isabelle.

C'est, en effet, la mort de l'impératrice (1er mai), plus que l'enterrement à Grenade (17 mai), qui détermina, en Borgia, le changement célèbre, principe de sa conversion. Dans le journal spirituel, où, plus tard, devenu général, il rappelait les principales dates de sa vie, jamais il ne fait allusion aux événements du 17 mai; maintes fois, au contraire, le 1er mai, il remercie Dieu de ce que, jadis, à pareille date, la grâce opéra en l'impératrice et en lui[1].

L'émotion, ressentie à Grenade par le marquis de Lombay, fut, néanmoins, vive et féconde. Dieu l'avait éclairé sur la vanité du monde. Ces noirs cercueils du roi Ferdinand, son ancêtre, et de la Reine Catholi-

1. Dans sa *Chronique*, si exacte, Polanco ne fait aucune allusion à la scène du caveau. En revanche, il écrit : « Comme Borgia revenait de Grenade, en litière, il fut tellement éclairé de la grâce, qu'il se prit à songer sérieusement à réformer sa vie, bien que du vivant de sa femme. Très courageusement, il commença à s'adonner à l'oraison, à la lecture, et même à la mortification. » (T. I, p. 315.)

que, le sombre caveau où il abandonnait, près des grands rois, la plus aimée des souveraines, lui avaient rappelé le terme inéluctable de toute vie. Son existence était déjà chrétienne, mais fastueuse encore et mondaine. Il résolut de la rendre parfaite. Il rentra dans sa demeure, où l'attendaient sa femme et sa belle-sœur non moins touchées que lui, et, s'enfermant seul, il s'abîma dans la prière.

Les services funèbres pour l'impératrice se poursuivirent pendant neuf jours, à la chapelle royale de Grenade. Le 18 mai, le bienheureux Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, prêchait. Le vigoureux discours du prêtre parut à François l'écho de ses propres pensées. Aussi, dans l'après-dîner, fit-il appeler Avila pour lui ouvrir son âme. L'apôtre comprit quelle œuvre divine s'accomplissait sous ses yeux ; par ses conseils, il aida Borgia à la poursuivre, et à fuir ces trois fléaux des cours : l'ambition, l'envie et le plaisir.

De retour à Tolède, le marquis de Lombay ne dissimula point quel changement s'était opéré en lui. Il en donna même une preuve éclatante. Avant son départ pour Grenade, il avait eu, avec l'amiral de Castille, une discussion fort vive. A son retour, il envoie saluer l'amiral, et lui demande un rendez-vous. Don Fernando Enriquez, persuadé qu'il s'agit d'une rencontre, désigne à son adversaire un terrain en conséquence. François s'y présente, et, à peine a-t-il vu l'amiral, qu'il se jette à ses pieds et lui offre ses excuses. Fernandez, confondu, releva Borgia. Il resta

depuis son ami, et lui-même se plut à raconter ce trait de vigoureuse humilité.

La mort de l'impératrice privait le marquis et la marquise de Lombay de leurs emplois de cour. La vie de Borgia en allait être profondément changée. Le 26 juin 1539, Charles-Quint le nommait vice-roi de Catalogne. Il lui conseilla de prendre, avant de quitter Tolède, l'habit des chevaliers de Saint-Jacques. Chevalier, il jouirait de nombreux privilèges, et pourrait recevoir une commanderie. Borgia obéit, et, le 25 juin, il fut admis à revêtir le manteau blanc à croix rouge.

Homme de cour et favori, François de Borgia s'était montré, pendant douze ans, un parfait gentilhomme. Mais durant cette période constamment heureuse, il n'avait donné la vraie mesure ni de son talent, ni de son caractère. Investi, à vingt-neuf ans, de l'autorité souveraine, chargé d'un gouvernement difficile, il allait montrer qu'aux gracieuses qualités d'un courtisan il joignait la fermeté et la féconde initiative d'un homme d'État.

SECONDE PARTIE

L'HOMME D'ÉTAT

CHAPITRE PREMIER

LE VICE-ROI DE CATALOGNE

I. *Le justicier.*

La nomination du jeune marquis de Lombay à la vice-royauté de Catalogne prouvait son précoce mérite. En ce temps de paix mal assurée avec la France, cette clef de l'Espagne devait reposer en des mains fermes et fidèles. Le gouvernement de cette province en désordre, et entichée de ses *fueros*, demandait un grand tact, de la vigueur, un rare discernement. Il était enfin inouï qu'on débutât, dans la carrière administrative, par la vice-royauté de Catalogne. On venait à Barcelone après avoir gouverné Valence, l'Aragon ou Majorque, et, de Catalogne, les vice-rois passaient à Naples, en Sicile ou aux Pays-Bas. D'assez brillantes sinécures auraient pu récompenser le marquis de Lombay de son dévouement envers l'impératrice. Si Charles-Quint lui con-

fiait une charge qu'avaient accoutumé de remplir les personnages les plus considérables, c est, qu'en l'aimable homme de cour, il avait, depuis longtemps, deviné un homme d'État.

Le marquis de Lombay connaissait la Catalogne; il en parlait la langue, et avait assez souvent assisté aux Cortès de Monzon, pour savoir quelles lois et quelles coutumes régissaient cette province, quels maux la travaillaient. Du reste, de minutieuses instructions, dictées par l'empereur, lui marquaient clairement ses prochains devoirs.

Son traitement serait de cinq mille ducats, sa garde de trente hallebardiers. Son attention était attirée sur trois points : d'abord, et principalement, sur l'administration de la justice criminelle, très fautive en Catalogne. Les magistrats, gens du pays, pactisaient avec les bandits ; les seigneurs ecclésiastiques et séculiers les recélaient en leurs châteaux, on les soustrayait à la justice locale, en arguant du for ecclésiastique ; les plus flagrantes inégalités régnaient dans la répression des torts. Au civil, le vice-roi présiderait habituellement une des deux chambres de justice, et ferait cesser les retards des procédures. Il devrait, enfin, mettre ordre aux finances, fortifier la ville, désarmer le peuple.

Ce programme était redoutable, et, quand il en prit connaissance, le marquis de Lombay dut être médiocrement rassuré. On lui signifiait d'être un justicier, et on ne lui cachait point que nul concours fidèle ne lui était assuré, qu'il se heurterait, plutôt,

à des trahisons ou à d'incessants conflits de juridiction. On lui avouait l'indigence du Trésor, et on le pressait de mener à bien une lutte et des œuvres qui nécessiteraient d'abondantes ressources. Charles-Quint voulait, sans doute, favoriser Borgia, mais surtout, il le savait droit, consciencieux, assez dévoué pour assumer l'odieux des rigueurs nécessaires, trop humain pour sévir avec dureté, et, sur le point d'aller lui-même châtier les Gantois révoltés, il était heureux de laisser, en de si bonnes mains, la plus remuante de ses provinces.

Le marquis de Lombay prit, à Tolède, congé de l'empereur, et, avec sa femme, sa belle-sœur Jeanne de Castro Meneses, qu'il garda toujours à son foyer, ses huit enfants, la gouvernante de ses filles, Isabelle Rodriguez, il se rendit d'abord à Gandie, où il s'arrêta peu de jours.

Le 14 août, il arrivait à Tortosa, où, selon l'usage, dans l'église cathédrale, il prêta serment de respecter les *fueros* de Catalogne. Dès lors, sa copieuse correspondance nous permet de suivre avec quelle activité, quel souci de la justice, quel tact, quel désintéressement, quelle conscience, il s'acquitta de sa tâche malaisée. En ces lettres, d'un style primesautier et pittoresque, adressées à l'empereur, au cardinal de Tavera, président du Conseil de Castille, à don Francisco de los Cobos, éclatent la franchise, la décision, un dévouement religieux au service du prince, parfois une vivacité encore juvénile, toujours une urbanité de très grand seigneur. Il voit et parle

clair. Son culte pour l'empereur se montre au soin qu'il prend d'exécuter ses ordres et de défendre les intérêts de la couronne. Vice-roi, il tient à ses prérogatives, et les fait respecter ; justicier, il châtie promptement et avec sérénité. Un mot le caractérise, qui revient souvent sous sa plume : la conscience. Il ne peut comprendre que d'autres négligent un devoir de conscience, et lui, entend tout sacrifier plutôt que de mentir à sa conscience.

Le samedi, 23 août, François de Borgia entrait à Barcelone. Les conseillers, les magistrats, de nombreux chevaliers, bourgeois et marchands vinrent, en une brillante cavalcade, l'attendre à la *Croix couverte*, à l'est de la ville. Les présentations faites, le cortège rentra, par la porte Saint-Antoine, et conduisit le vice-roi d'abord à la *Seo*, où il dut, de nouveau, prêter serment de respecter les privilèges provinciaux, puis dans la maison de l'archidiacre, résidence que Charles-Quint assignait à son lieutenant.

Le marquis de Lombay ne perdit point son temps en fêtes. Le lendemain de son entrée, il étudiait des dossiers. L'empereur ne l'avait point trompé : la Catalogne souffrait « d'une grande disette de blé et de justice ». Les voleurs circulaient par bandes armées, que, faute de troupes, on ne pouvait arrêter. « Dieu aidant, écrivait le vice-roi, ils finiront bien par me la payer.... Dussé-je mourir dans l'assaut, je leur mettrai leurs châteaux par terre. »

Les incursions barbaresques tenaient aussi la ville

sur le qui-vive, et le roi n'avait aucune flotte pour défendre les côtes. Borgia s'abouche avec les armateurs, mais il se heurte à des prétentions exagérées, à des susceptibilités irréductibles. On lui présente des devis fantastiques; chacun veut être amiral, ou ne consent à servir que sous tel chef, qu'en telle compagnie. Il déjoue les ruses intéressées, inspecte les chantiers, dresse des états de situation, improvise une artillerie, fait mettre les places de la côte sur pied de guerre, construit des galères. Les Catalans ont trouvé leur maître. L'un d'eux, dont, cependant, il a fortement réduit les devis, écrit le 27 octobre 1539 : « Le seigneur vice-roi sera un homme de bien et un justicier, *hombre de bien y de justicia* ».

Dès le 9 décembre 1539, les plans des travaux du port sont arrêtés en conseil; seul l'argent fait défaut. Des chanoines, dont on attend un secours, le refusent; il faut l'emporter de haute lutte. Le 10 avril 1536, le vice-roi, don Fabrice de Portugal, avait posé la première pierre du rempart de l'est, qui regardait la mer. Le 14 juin 1540, en présence de Borgia, on commence le prolongement des murailles, qui couvriront la ville. La députation de Catalogne tardait à payer un *servicio*, voté en 1530. Par sa persévérance, le vice-roi le lui arrache, ducat par ducat. Il réconcilie les clergés de diverses paroisses, les membres de familles rivales. Il sait fermer les yeux à propos, et, tout en veillant au désarmement des mauvais sujets, il laisse les laboureurs aller aux

champs avec leurs épées et leurs arbalètes, afin d'être en état de résister aux brigands.

Touché de l'indigence du pays, il demande et obtient la réduction de certains impôts. Le mauvais état des prisons l'émeut ; il réclame contre l'injustice des captivités préventives, contre de cruelles mutilations réservées aux voleurs, contre l'impunité accordée aux gentilshommes malfaisants.

Certains monastères avaient besoin d'une réforme urgente. Le vice-roi presse l'évêque d'y veiller, et lui-même admoneste les religieuses relâchées. D'accord avec l'inquisiteur, il prend d'énergiques mesures pour faire respecter la clôture. Les abus invétérés rencontraient trop de partisans : Borgia n'eut pas le temps de les détruire.

***

Son grand souci fut la répression de ce banditisme féroce, que favorisait la connivence des gens de justice. Son énergie gagna, peu à peu, les conseillers et les commissaires. Mais des conflits de juridiction survenaient, dont le crime seul bénéficiait. Alors, Borgia perdait patience.

Un bandit fameux, qu'il avait pris et jugé, Gaspar de Lordat, s'avisa d'invoquer le for ecclésiastique, et l'évêque de Barcelone admit cet appel. Le vice-roi fut indigné : « Si cela me regardait exclusivement, je n'importunerais pas V. S., écrivait-il au ministre ; avec l'aide de Dieu, personne ne m'en fera une, qu'il ne me la paye. Mais il s'agit de l'évêque, et,

bien qu'il soit mon ami, j'aime encore mieux la vérité et la justice.... Si cette affaire suit le cours qu'elle a pris, le pays se perdra. Si l'on ne peut user de rigueur et de prompte justice avec des gens si cruels et si sanguinaires, mille maux s'ensuivront. Il faudrait que l'évêque reçût une lettre bien taillée, dans laquelle on lui dirait qu'il ne peut faire tout ce qui lui plaît.... Et si S. M. écrivait, en outre, à cet évêque, qu'il devait se faire consacrer[1], et que le temps qu'il gaspille au jeu, il le devrait employer à son office, Elle déchargerait sa conscience. Elle se l'est, déjà, suffisamment chargée, en le nommant évêque. Elle ne doit pas tolérer le mauvais exemple que ce prélat donne à Dieu et au monde. Je veux que V. S. reconnaisse que je suis ami de l'évêque, au soin que je mets à le guérir; je veux lui payer le loyer de sa maison que j'occupe, en obtenant que Dieu demeure dans la sienne. V. S. agira comme il lui plaira; moi, je ne veux pas quitter le monde avec ce scrupule. »

L'évêque reçut lettres sur lettres, Gaspar de Lordat n'en fut pas moins sauvé. Les brigands qui tombaient aux mains du vice-roi étaient, au contraire, sûrs de leur fait. Aucun déni de justice; des jugements très réguliers, mais aucune faiblesse. Dès qu'un crime était prouvé, il punissait sans larmoyer. « Cette terre a plus besoin de châtiment que de pardon, » écrivait-il à l'empereur, et, dans ses lettres,

1. Jean de Cardona, évêque auxiliaire depuis 1520, et titulaire depuis 1531, ne fut consacré qu'en 1545.

on retrouve souvent cette expression significative : « Que Dieu, seulement, le mette entre mes mains ! » La moindre injustice le mettait hors de lui ; il accomplissait froidement les rigueurs nécessaires. « Allons ! disait-il, quand il fallait être sévère ; mettons une once de poudre dans l'arquebuse ! » Ou encore : « Je vais maintenant à la chasse avec la justice de Dieu. »

Le marquis de Lombay disait à chacun ses torts, et la condition des coupables ne l'intimida jamais. « Ma conscience, écrivait-il, le 2 décembre 1539, ne me permet pas de taire ceci : je tiens pour certain que, si Sa Majesté n'avait point gaspillé l'argent que lui a laissé la Reine, il n'y aurait pas eu 300 morts à Castelbo, ce qui, semble-t-il, charge lourdement la conscience de Sa Majesté. Et, pour que le chiffre des morts ne monte pas à 30 000, et que la conscience de Sa Majesté ne soit pas beaucoup plus chargée, il faut aviser. »

Un baron de la Roca avait arrêté des agents du vice-roi, chargés de faire signer des trêves, et il s'était répandu en injures contre l'Audience Royale. Le baron fut mis aux fers, à la stupéfaction de la noblesse.

Cette incorruptible équité répandit bientôt une salutaire frayeur, et, moins d'un an après son arrivée en Catalogne, Borgia pouvait assurer que, momentanément, le pays était pacifié.

Tous n'approuvaient pas des procédés si nouveaux, une impartialité si constante. Les mécontents se plaignaient, et il en revenait au vice-roi des réprimandes

voilées, qui l'affectaient vivement. Mais, avec une rigidité de conscience qu'aucun compromis ne tentait, il laissait dire et faisait son devoir.

Le cardinal de Tavera, gouverneur de Castille en l'absence de Charles-Quint, pressait le marquis de Lombay d'aller visiter Perpignan, asile de nombreux révoltés, théâtre de séditions dont on n'arrivait point à punir, ni à connaître les auteurs, place de guerre mal fortifiée. Ce voyage ne souriait point au vice-roi. Avec sa franchise et sa vivacité ordinaires, il représenta au cardinal qu'un tel voyage ferait jaser. On reprocherait au vice-roi d'abandonner les côtes, menacées par les Maures ; on rirait qu'il partît en guerre contre des brigands déjà soumis ; et puis, quelle épreuve pour son prestige, s'il partait, flanqué de deux cavaliers, à la façon d'un simple commissaire!

Le cardinal renouvela ses ordres : la chasse aux brigands n'était qu'un prétexte ; il fallait fortifier le Roussillon, car la France armait ses frontières. Pour n'éveiller aucun soupçon, on tenait à ce que Borgia voyageât sans aucun appareil militaire. Il n'hésita plus, mit ordre à ses affaires, fit célébrer un service pour son frère, le cardinal Henri, récemment mort à Viterbe. Bien que la marquise de Lombay fût assez souffrante, elle partit de Barcelone avec son mari, le 20 octobre 1540.

Le 26, le vice-roi arrivait à Perpignan. Pendant deux mois il inspecta la frontière, fortifia Perpignan, Bellegarde, Salsas, Collioure, et laissa un mémoire

où les moindres travaux à conclure étaient minutieusement indiqués

Perpignan offrait un aspect lamentable. « C'est grand'pitié de la voir, écrivait Borgia à l'empereur. Cette ville si importante est quasi détruite. Les maisons fermées y sont presque aussi nombreuses que les maisons ouvertes. Les tisserands errent en France, et s'ils s'y fixent, leur industrie s'y transportera. »

La vue de cette misère inclina le vice-roi à l'indulgence. D'anciens crimes restant à punir, Borgia fit pendre un meurtrier. Cette leçon donnée, il supplia l'empereur d'accorder une amnistie complète. A la grande joie de la ville, le pardon général fut proclamé le 15 décembre.

L'inspection était achevée, et Perpignan pacifiée. « Mais ce que le Roussillon a gagné, écrivait le vice-roi, Barcelone l'a perdu. Les trêves, que j'avais eu tant de mal à concerter, se rompent. En 3 jours, on a détruit mon œuvre d'une année. 11 voyageurs ont été détroussés près de Barcelone. A Tarragone, on a compté, en mon absence, 11 meurtres, sans parler des vols et autres méfaits. Il faut que Sa Majesté me permette de rentrer au plus vite, ou qu'elle accepte de ruiner cette principauté. »

Le 6 décembre, le marquis de Lombay partait de Perpignan ; le 21, il rentrait à Barcelone, où, pendant deux ans et demi, il allait, avec une inlassable énergie, poursuivre son gouvernement réparateur.

2. *L'organisateur.*

De son voyage, Borgia rapportait la conviction qu'un danger prochain menaçait la frontière. Il n'y croyait guère, auparavant. Du moins, une fois éveillée, son attention ne s'endormit plus.

Quand, au mois d'août 1542, le dauphin de France envahira le Roussillon, Borgia, retenu aux Cortès de Monzon, ne pourra le combattre, et toute la gloire du triomphe reviendra au duc d'Albe; mais le duc d'Albe n'aurait rien pu contre une surprise, et lui-même dut comprendre à quel organisateur prévoyant il devait sa victoire.

En prévision d'une attaque combinée des Français et des Turcs, il fallait surtout armer Barcelone. L'activité de Borgia s'accommodait mal de l'apathie, de l'indifférence, que les conseillers apportaient aux travaux de guerre. Aussi, les harcelait-il sans cesse, afin d'en obtenir plus d'argent et de plus nombreuses équipes d'ouvriers. « Si j'arrive à fortifier la ville, comme je prétends qu'elle doit l'être, mandait-il au ministre, je vous réponds que 30 galères ne pourront la mettre en danger.... Mais, depuis un mois et demi, on dépense chaque semaine une forte somme et je ne parviens pas à couvrir les dépenses. Que Votre Seigneurie écrive au Conseil avec chaleur et furie (*con calor y furia*), comme il faut pour le réveiller. »

Le dévouement du marquis de Lombay eût davantage profité à la Catalogne, si des préoccupations

d'un autre ordre ne l'avaient distrait, s'il avait pu se consacrer, tout entier, à la réforme des études, au bien-être moral et matériel du pays. Les brigands ne désarmant pas, il les fallait poursuivre, et les susceptibilités catalanes rendaient de plus en plus malaisée sa tâche de justicier.

A son retour de Perpignan, le 3 janvier 1541, Borgia écrivit à l'empereur : « Je suis arrivé le 21 décembre, et, bien que les fêtes de Noël aient coutume d'arrêter les affaires, je n'ai point cessé d'en expédier, autant qu'il convenait au bien de ce pays. Il ne fallait rien différer : en ces deux mois de mon absence, le feu a pris à Tarragone. Ici, autour de Barcelone, réveil des repris de justice. Quel travail pour couper tant de mauvaises herbes!... Et le principal obstacle à la pacification du pays est la pénurie du trésor. J'ai beau me rompre la tête à dresser des mémoires et à signer des provisions, à quoi bon, si tout reste à la trésorerie! »

Il publie, du moins, contre les malfaiteurs, de sévères édits. Il révoque les commissaires, complices des bandits; il essaie d'en trouver de fermes et de consciencieux : « Comme c'est difficile en Catalogne! avoue-t-il à l'empereur. Point de commissaires, point de captures. Mais si j'en choisis de passionnés, de leurs excès naissent des désordres. Si j'en choisis de désintéressés, ils font leur besogne mollement, ne cherchent qu'accommodements, se tirent toujours des dangers et des ennuis, et se gardent bien de s'attirer l'inimitié de Pujadas ou de Semanat. On a toujours

nommé, à cet emploi, des hommes de basse condition, et cela a déconsidéré la charge. Ceux qui la désirent sont inaptes; les idoines n'en veulent pas. Enfin je fais ce que je peux pour trouver des officiers capables. »

Au lieu de commissaires, il voudrait des soldats. « Faute d'argent, il faut, pour chasser les brigands, se servir tantôt des forbans de Pujadas, tantôt de ceux de Semanat. C'est un vieil usage que j'ai trouvé implanté, mais je le trouve si mauvais, je l'abhorre à tel point, et le peuple en est si fatigué, que, pour l'acquit de ma conscience, je ne cesserai de supplier Votre Majesté d'y remédier, car tous doivent être également poursuivis, et la justice ne doit excepter personne. »

Le 5 janvier, un commissaire avait vainement tenté d'arrêter une bande, réfugiée dans une tour, à une lieue de Barcelone. On lui avait répondu par des volées de flèches. Borgia alla lui-même mener l'assaut. Effrayé par son attitude, les brigands se rendirent : « J'en ai pendu six, les plus fameux, écrivait le vice-roi. Le procès des autres se poursuit. Celui qui s'en tirera à moins de frais est sûr de ramer toute sa vie. Ceci a calmé le pays.... Je remercie Dieu, ajoutait-il humblement, du remède que sa main a appliqué à ce pays : j'avais peu de moyens pour le guérir; mes efforts ont été peu de chose; cette paix semble miraculeuse. »

Borgia se défiait toujours de ce calme trompeur; aussi ne s'endormait-il pas. Chaque jour, il captu-

rait des bandits. Un d'eux fut écartelé : il avouait, au moins, quinze meurtres. Mais le plus célèbre, Antonio Roca, revint en Catalogne, et, avec lui, les brigandages recommencèrent. En vain lui donnait-on la chasse, ce chef dangereux restait insaisissable; Borgia ne put jamais l'atteindre, et il avait, depuis longtemps, laissé le gouvernement de Catalogne, que Roca mettait encore sur les dents vice-roi et commissaires.

La poursuite des bandits, persévérante et méthodique, n'en avait pas moins été le grand soin du marquis de Lombay. « Nous sommes bien exilés dans ces montagnes de Catalogne, écrivait-il, en mars 1542, et je certifie à Votre Seigneurie que j'ai grand besoin de repos, tant ces brigands m'ont fait courir par les montagnes, à pied et armé, et après dîner. Que V. S. juge quelle affaire c'est pour mon gros ventre! »

* * *

Aussi bien, les brigands titrés causaient-ils plus d'ennuis au vice-roi et plus de dommages au pays que les vulgaires malfaiteurs. Ces hobereaux avaient à gages des spadassins qui servaient leurs vengeances et terrorisaient le pays. Ils formaient des factions rivales, et se croyaient, de par leurs privilèges, à l'abri de tout châtiment; mais le marquis de Lombay ne reconnaissait aucun privilège au crime. Il exila quelques incorrigibles, et, par ses bons offices, acheva de réduire ceux que la rigueur avait intimidés.

Les plus puissants et les plus irréductibles chefs de bandes étaient les deux frères Pujadas et un certain Semanat. Pujadas et Semanat divisaient Barcelone en deux camps, toujours prêts à en venir aux mains. « Enfin, écrivait Borgia, en juin 1541, j'ai réussi, après beaucoup de peine, à faire signer, entre Semanat et les Pujadas, une trêve de six mois, ce dont le pays se montre très heureux. » La trêve n'était qu'un remède provisoire, et le marquis de Lombay, qui préférait prévenir les fautes que les punir, suppliait l'empereur de donner aux deux chefs ennemis un emploi militaire, au loin.

En dépit de ses efforts, il n'eut pas plus raison des rancunes catalanes que des bandits. Durant sa sage et forte administration, il avait, du moins, discerné les causes du désordre; il avait indiqué les remèdes. Plus enclin à traiter qu'à punir, il avait multiplié les trêves bienfaisantes. « Par ce moyen, déclarait-il à l'empereur, les maux se guérissent mieux que par des exécutions. Si la pendaison était le vrai remède, il n'y aurait plus de mal en Catalogne, tant on y a pendu d'hommes. »

Après son départ de la province, le banditisme y redoubla. Ses successeurs n'eurent plus son tact ni sa prudence, et, en confondant les partisans avec les simples bandits, ils coalisèrent contre eux tous les ressentiments.

*
* *

Aussi bien, les plus grandes souffrances du marquis de Lombay ne lui vinrent ni des brigands, ni des ri-

valités de partis, mais des susceptibilités d'une noblesse toujours appuyée en haut lieu, et des obstacles que des juridictions jalouses apportaient à son œuvre.

Un jour, il avait, par exemple, fait désarmer un homme appartenant à la députation générale de Catalogne. Celle-ci prit feu. Elle arrêta et fit conduire en prison l'alguazil du vice-roi. Borgia, par bonheur, aperçut, de sa fenêtre, le captif qu'on emmenait. Il le délivra, et instruisit à son tour le procès des agresseurs.

Les députés se mutinèrent, et, par leurs bravades, essayèrent d'intimider le vice-roi. N'y pouvant réussir, ils gardèrent contre lui une violente rancune, qui se traduisit, aux *Cortès* suivantes, par des plaintes dont Charles-Quint ne tint pas compte.

La grandesse, elle aussi, était irritable. Elle estimait, évidemment, tout permis aux hommes nés, et le jeune marquis de Lombay, en jugeant autrement, il s'ensuivit, entre lui et l'aristocratie catalane, des différends dont une lettre à l'empereur nous offre un pittoresque tableau. Borgia écrivait, le 20 mai 1541 :

« Les lieutenants de V. M., en cette principauté, ont toujours observé cette marque de prééminence, que, dans aucune église, dans aucune fête, une personne titrée n'a pu, devant eux, user d'un baldaquin ni d'un trône.

« Or, à la fin de ce carême, je permis d'annoncer un tournoi pour le 3 mai, fête de la sainte Croix. On m'en fit juge, moi, et des seigneurs nommés par moi. J'allais sortir de ma demeure, quand on m'apprit

qu'on avait dressé, sur la place, un baldaquin de brocart pour le duc et la duchesse de Cardona. Depuis deux ans, on n'avait jamais agi ainsi, bien que nous nous soyons souvent trouvés ensemble dans des églises et des fêtes. Le duc étant âgé, je voulus avoir égard à lui et agir amicalement. Sans sortir de chez moi, j'envoyai donc avertir Mossen Albanel, qui a été alguazil de V. M. et est oncle de la duchesse de Cardona, et je le priai de dire au duc que, puisqu'il savait que le lieutenant de l'empereur ne pouvait autoriser ce baldaquin, il serait bon de l'enlever avant son arrivée, qu'il reconnaîtrait ainsi la prééminence de V. M. dont je le savais si bon vassal et serviteur. Mossen Albanel transmit mon message au duc avant son arrivée au Borno, mais il ne put le persuader.... Je fais peu de cas de cet usage, mais les conseillers me répétaient que jamais on n'avait souffert qu'il fût violé, et que, si j'étais sur la place, ils me diraient de renverser le baldaquin. Voyant que le duc s'obstinait à garder son baldaquin de brocart, et que l'amiral de Naples, don Ferdinand de Cardona, en avait un autre, voulant agir avec calme, je mandai au tenant de la joûte de ne pas ouvrir le tournoi, sous peine de désobéissance et de deux mille ducats d'amende, et je restai chez moi. Le comte de Modica[1] vint m'y trouver, et me demanda pourquoi je ne laissais pas

1. Don Louis Enriquez Giron, duc de Medina de Rioseco, comte de Melgar, sixième amiral de Castille, chevalier de la Toison d'or, par son mariage, en 1518, comte de Modica et d'Osuna.

combattre, et ce que me faisaient ces baldaquins. « Rien, lui dis-je, sauf que cela touche à la préémi- « nence royale ; sinon je me réjouirais d'aller voir « le tournoi. — Faites bien attention, reprit le comte, « car il serait pire qu'on vous désobéît. — Qui me « désobéirait, répondis-je, serait puni en toute ri- « gueur. — Prenez garde, repartit le comte, quel- « qu'un pourrait descendre dans l'arène, que, peut- « être, vous n'oseriez châtier. — Je ne vois pas qui « ce pourrait être, car il n'y a personne en Catalogne « que je ne sois prêt à châtier, s'il agissait contre son « devoir. » Il se tut alors, et alla retrouver le duc et l'amiral, puis tous trois se rendirent chez le tenant de la joute, D. Henri Centellas, frère du comte de Quirra. Ils lui demandèrent instamment d'ouvrir le tournoi malgré mes ordres et s'offrirent à payer l'amende. D. Henri refusa de désobéir à V. M. Comme on disait que D. Henri ne pourrait, du reste, paraître au tournoi, parce que des alguazils étaient sur la place, pour arrêter les délinquants, le comte affirma qu'il se tiendrait au côté de D. Henri, et que ses serviteurs à lui étaient habitués à poignarder les alguazils. Enfin voyant qu'ils n'arriveraient à rien, et que le soir venait, on m'envoya les duchesses de Cardona et de Soma pour me supplier de laisser combattre, mais on prétendait garder les baldaquins. Je répondis aux duchesses, que, ce jour-là, il n'y aurait point de tournoi, que, le lendemain, rien ne l'empêcherait, car c'était jour de conseil criminel, et je ne manque jamais au conseil. Alors je permettrais

la joute, dont les duchesses pourraient jouir à leur guise. Ainsi fut-il fait.

« Durant cette fête, au Borno, quelques serviteurs du comte de Modica daguèrent deux garcons, dont l'un n'avait pas plus de douze à treize ans. Un de mes serviteurs demandant à l'agresseur comment il avait eu le courage de daguer un enfant, pour réponse, ce serviteur reçut un coup à la tête, dont il reste très dangereusement malade. Un appariteur allait prendre le meurtrier, quand le comte de Modica l'assaillit, le traita de canaille, le frappa de son étrier, et l'endommagea si fort, que l'appariteur ne put arrêter le coupable et dut se taire. Le comte de Modica empêcha un autre officier d'arrêter son serviteur, puis il se promena sur le Borno avec ses gens. Personne n'osait les aborder, ce dont le peuple se scandalisa fort, et moi aussi, quand je le sus.

« J'étais dans la salle où l'on m'avait invité, le soir de cette fête. A l'entrée d'une seconde salle où devaient dîner les duchesses et de nombreuses dames, on m'avait prié de rester à la porte et de ne laisser d'abord entrer que les dames. Les chevaliers attendraient, avec moi, que les dames eussent toutes pris leurs places. Je me tins, en effet, devant la porte, et, à mon exemple, l'amiral et tous les autres gentilshommes se rangèrent.

« Survient, un des derniers, le comte de Modica, qui veut passer. On lui fait entendre qu'il doit se ranger comme les autres, pour laisser aux dames le temps de s'installer ; il réplique par des paroles très

malsonnantes ; je lui réponds avec beaucoup de calme, mais lui, tandis que nous discutons, met la main à la dague, et, en sortant, il déclare bien fort qu'il avait été sur le point de me poignarder. Finalement, il n'entra point. Quand les dames furent assises, je passai, disant à tous qu'on pouvait me suivre, et je pris place au dîner. Le comte se rendit à sa demeure ; il réunit, me dit-on, ses serviteurs et quelques hommes afin de s'armer et de partir. On l'en détourna.

« Le lendemain, l'affaire ayant été entendue au conseil, le comte devait être arrêté chez lui. Il le fut, après avoir protesté cinq ou six heures. J'avais dû réunir le conseil et adresser au comte une nouvelle injonction d'avoir à se soumettre, sous peine de désobéissance et de cinquante mille ducats d'amende.... Loin de témoigner aucun repentir, le comte montra une grande furie, se répandit en gros mots contre l'autorité royale, menaça de bâtonner le secrétaire qui rédigeait le procès-verbal, et autres folies capables de troubler une ville, surtout une ville déjà si pleine de passions et de partis, qu'il suffit d'un peu de paille pour causer un grand feu. J'ai envoyé un rapport de ces incidents à Ratisbonne à S. M., et, en attendant la réponse impériale, au lieu de consigner le comte chez lui, je lui ai permis de circuler en ville. »

On avait pleinement approuvé Borgia tant qu'il s'était contenté de frapper des vilains ; mais réfréner les insolences de la noblesse parut, de sa part, bien

osé. Le comte et ses complices avaient la partie forte ; on parla pour eux au Conseil de Castille.

Le premier, Borgia avait averti don Francisco de los Cobos par cette lettre très ferme (19 mai 1541) : « V. S. a su l'affaire du comte de Modica. Elle a débuté par un incident bien futile, s'il est rien de futile en ce qui touche à la prééminence royale. Il a été bon de l'arrêter, car le peuple se scandalisait de voir ses serviteurs daguer les gens en pleine place et l'escorter, sans que personne osât les arrêter. Ou bien le peuple se serait mutiné contre moi, qui ne rendais pas justice, ou il aurait attaqué le comte, faisant spontanément ce que je négligeais de faire. Je me mets dans les embarras pour servir S. M., laissant de côté alliés, parents et amis ; aussi supplié-je V. S. de m'aider en marquant à S. M. la bonne volonté que je porte à son service, durant sa si longue absence et en face d'affaires si difficiles. Si l'on n'aide point les officiers, qui, sans égard à leurs intérêts, n'ont en vue que la justice, ces royaumes iront mal, et les vassaux seront encouragés à désobéir.

« Actuellement, on exerce la justice mieux que jamais ; les rôles en témoignent. Aussi n'est-il pas surprenant que certains soients mécontents. Si on les écoute, tant vaut-il fermer les portes de la justice. »

Les ministres n'aiment point les affaires. Don Francisco de los Cobos, tiraillé en sens divers, adressa au marquis de Lombay des conseils de prudence.

« Mille baisemains à V. S., répondit Borgia (12 juin), pour la charité qu'elle me fait de me conseiller au

sujet du comte. Je dirige tous mes actes selon le service de Dieu et de S. M. et pour le bien et l'apaisement de ce pays : aussi est-il juste que V. S. m'aide de ses conseils. Qu'elle se tranquillise : ni dans le passé, je n'ai agi par passion ; ni dans l'avenir, Dieu aidant, je n'agirai de la sorte. On m'a donné et on me donne de grandes occasions de me passionner, humainement parlant, mais Dieu est si bon, bien que je ne le sois pas, que j'ai pu dissimuler, et que je dissimulerai encore toute impression personnelle[1]. D'ailleurs, je n'ai, par moi-même, voulu rien décider ; j'ai agi après délibération de tout le conseil. Et pour que V. S. voie combien je suis libre de passion, l'inquisiteur m'ayant dit que le comte aurait besoin d'aller dans ses terres, je lui ai étendu ses arrêts à toute la Catalogne. »

« Vous savez bien, écrivait-il encore à Cobos, le 24 juin, que je déteste tant de telles affaires, que j'attribue à mes péchés qu'elles soient survenues. Je n'abomine rien tant... V. S. a pu s'en apercevoir, pendant les années que j'ai passées à la cour. Et s'il en était ainsi alors, que doit-ce être à présent, puisque mon rôle consiste à apaiser les rancunes et les inimitiés ?

« J'espère, après tout, avoir plus d'amis que d'ennemis, parce que je rends à tous justice ; j'écoute volontiers les gens, je les honore de mon mieux ; j'y

1. L'offense avait été profondément sentie par Borgia, qui, en refoulant sa colère, remportait une victoire si notable, que vingt-quatre ans après, il en remerciait encore Dieu.

dépense ma fortune, quoique je puisse, en cela, faire peu ; et bien qu'il m'en arrive des déboires, je tâche de tirer chacun de ses procès et de ses rancunes ; je ne fais de mal à personne ; je fais, à tous, le bien que je peux. Avec cela, je suis content. Ceux que je mécontente ne me semblent pas avoir raison.

« J'ai fait d'ailleurs cette expérience, que les chevaliers que j'ai emprisonnés depuis mon arrivée en Catalogne, sont maintenant mes meilleurs amis.... Quant au baron de la Roca, que je ne connaissais pas, depuis que je l'ai arrêté il vient souvent chez moi. Il a été mon convive ; il le sera chaque fois qu'il le voudra. »

Le comte de Modica ayant fait appel à l'empereur, Charles-Quint, tout en louant la conduite du vice-roi, le pria de ne plus s'occuper du comte. Borgia obéit avec un empressement qui prouvait sa vertu, mais l'appel ne porta point bonheur à Modica, qui fut exilé de Catalogne et disgracié. Borgia fut, alors, le premier à plaider en faveur de l'insolent, et, apprenant que l'empereur lui avait pardonné, « J'ai appris, écrivait-il à Charles-Quint, que V. M. a daigné pardonner au comte. La marquise et moi en avons été très touchés.... Ce pardon est une des plus grandes faveurs que nous ayons reçues de V. M. »

*
* *

Malgré les résistances d'André Doria et de ses généraux, et les remontrances de Paul III lui-même,

Charles-Quint résolut, en 1541 de renouveler sa campagne de Tunis, et de conquérir Alger. Ce projet était beau; il fut mal concerté. Le marquis de Lombay applaudit à la résolution impériale. Il était plus à même que personne de savoir quel danger causaient, aux côtes d'Espagne, les pirates d'Afrique, et l'idée de porter chez eux la guerre lui souriait. Il fit, aussitôt, expédier à Majorque les tentes impériales, ordonna des prières publiques, et s'empressa de fournir l'escadre de vivres et d'équipement.

L'Empereur s'était embarqué à la Spezzia, le 28 septembre. Le 13 octobre, il abordait à Majorque, d'où il écrivait des lettres affectueuses au Marquis et à la Marquise de Lombay. Le 18, Charles-Quint s'éloignait de Palma. Dès lors, Borgia se perd en conjectures. « Je déteste tant, écrit-il le 10 novembre, de raconter des nouvelles peu fondées, que bien des choses restent dans mon encrier; elles y sont plus en sûreté. Depuis le départ de Majorque, il m'est venu tant de nouvelles opposées, que je ne sais auxquelles m'arrêter. »

Il annonce cependant, que l'empereur a débarqué au cap Matifou, qu'un gros temps a éprouvé l'escadre, que le prince est sauf. Sans retard, il ravitaille la flotte en détresse. Il fait entendre cet avertissement, que lui avait le droit de donner : « Vraiment, on doit, chaque jour, s'attendre à de pires malheurs, si l'on ne procède pas, comme il le faudrait, à la réforme de l'Église, et si chacun ne chasse pas de sa conscience et de sa maison, les ennemis de l'âme. Ce

sont eux qui rendent le Turc victorieux, et qui nous tiennent tellement vaincus, que nous nous rendons à des ennemis de rien. »

Borgia connut bientôt l'étendue du désastre. « Par divers navires, écrit-il à l'empereur, le 11 novembre, j'ai su le malheur que l'escadre de Votre Majesté a subi devant Alger, et comment, faute de vivres, Votre Majesté a dû remettre l'expédition jusqu'au printemps. Nous espérons qu'alors, Dieu réalisera le désir qu'a eu Votre Majesté de procurer un tel bienfait à ses royaumes. Aussi, lui restons-nous tous d'autant plus obligés, que, nous le voyons bien, ni le mauvais temps, ni aucune raison n'ont empêché Votre Majesté d'exposer sa personne impériale dans cette sainte expédition. Tout ce qui pouvait être fait humainement, a été fait. Nous restons tous encore plus serviteurs de Votre Majesté, et plus résolus que jamais de consacrer à son service nos personnes, nos vies et nos biens. La perte de l'escadre est grande, mais Votre Majesté étant sauve, elle devient petite. Nous n'avons perdu que des vaisseaux et du bois, et Votre Majesté en possède d'assez grandes provisions, rien que dans cette principauté, pour armer encore 20 autres escadres. J'ai déjà fait abattre des pins et des chênes, pour être prêt à exécuter les ordres de Votre Majesté. Aussi bien, Dieu a été miséricordieux pour nous; il nous a montré que nos seuls péchés sont cause que la sainte intention de Votre Majesté n'ait pu se réaliser. Peut-être a-t-il permis ce malheur afin qu'il serve à amender nos vies, et que nous

méritions d'être exaucés, quand, plus tard, nous demanderons des victoires pour Votre Majesté. Et puisque Dieu doit tirer de tout ceci sa gloire, et les âmes du bien, et que Votre Majesté ne veut pas autre chose, je suis sûr qu'elle rendra d'infinies actions de grâces à Dieu, comme nous le faisons tous. »

Charles-Quint dut goûter ce langage si plein de loyalisme, de foi et de bel orgueil espagnol. Dans le désastre, il s'était montré admirable, l'empereur. En l'absence de Barberousse, le renégat Hassan-aga commandait, à Alger, 500 Turcs et 7000 Maures. Les Italiens, les Espagnols et les Allemands avaient à peine investi la place, qu'une furieuse tempête démontait l'escadre et jetait le trouble dans le camp. Profitant de ce désordre, Hassan, par une sortie vigoureuse, refoula les Italiens sur la côte ; Camille Colonna, Fernand de Gonzague, Augustin de Spinola, les chevaliers de Saint-Jean, ne purent lui résister ; Charles-Quint dut charger, à la tête des Allemands, pour forcer les Maures à rentrer à Alger. La nuit suivante, un coup de vent du nord-est brisa toutes les amarres, et, en quelques heures, submergea 152 barques et 15 galères. Seul, dans la confusion, Charles-Quint gardait son calme : « Taisez-vous, mes enfants, disait-il à ceux qui se lamentaient. Du bois et des clous perdus ; pas davantage. Secourez seulement ceux qui se sauvent à terre, afin que les Maures ne les atteignent point. » Il aurait ajouté, paraît-il : « Confiance! mes enfants : bientôt, à minuit, dans toute l'Espagne, les moines vont se lever et

prier pour nous. » Doria avait pu rallier ses galères au cap Matifou. Il suppliait l'empereur de se rembarquer au plus vite, s'il ne voulait pas voir la ruine de son armée. *Fiat voluntas tua!* répondit Charles-Quint. Fernand Cortès, le conquérant du Mexique, était de l'expédition. Il suppliait l'empereur de le laisser faire : avec les Espagnols, il se chargeait de prendre Alger. L'Empereur ordonna la retraite. Il fallut noyer les chevaux, et, dans les galères sauvées du naufrage, l'armée se rembarqua. Charles-Quint partit le dernier, et sur la plage, entouré de sa noblesse, il tint tête jusqu'au bout aux charges ennemies.

L'Empereur, vaincu par les flots, se rendit à Majorque et à Carthagène (26-28 novembre). Toute l'Espagne s'était émue du malheur de son souverain, et le lui témoignait par un splendide élan de générosité. Borgia multipliait ses lettres compatissantes, où perce un dévouement accru par l'infortune. Il expédiait des brigantins chargés de vivres, et faisait abattre 300 pins et 300 chênes, destinés à réparer la flotte. Chacun, à Barcelone, suivait l'exemple du vice-roi. Aussi, Charles-Quint, par une lettre autographe, remercia-t-il sa bonne ville. La lettre, reçue le 6, fut lue en public le 10. On consacra ce jour à l'action de grâces; on le célébra, comme la Fête-Dieu, par un office et une procession solennelle.

*
* *

La France fut seule à se réjouir du malheur de Charles-Quint, et loin d'être effrayée du péril turc,

qui alarmait les protestants eux-mêmes, elle songea à s'allier à eux. Sous prétexte que deux de ses envoyés avaient été assassinés par la garnison de Pavie, François Ier prit les armes. Claude de Guise attaqua le Luxembourg; le dauphin de France essaya de surprendre Perpignan. Tandis que le duc d'Albe repoussait le dauphin, Borgia siégeait aux cortès de Monzon.

Ouvertes en juin, les cortès se prolongèrent jusqu'au 25 septembre. Elles approuvèrent l'administration du marquis de Lombay, dont le gouvernement triennal qui expirait le 26 juin, fut renouvelé. La Marquise était restée à Barcelone. Charles-Quint la manda à Monzon, et il la traita avec des égards qu'il n'accordait point aux duchesses. Par la simplicité de sa parure, la Marquise étonna la cour. A ceux qui l'en reprenaient, elle se contentait de montrer son mari, de mise encore plus modeste.

Le 10 octobre, Charles-Quint entrait à Barcelone. Le 8 novembre, le prince Philippe arrivait à son tour. Il venait prêter son serment de prince héréditaire. Le 21, l'empereur et le prince partirent pour Valence.

La présence des souverains avait interrompu l'exercice de l'autorité du vice-roi. Borgia inaugurait d'ailleurs un second triennat. Pour ces deux raisons, il dut renouveler le serment de respecter les immunités catalanes. Mais, à cette occasion, il refusa le cortège solennel qui s'offrait à l'accompagner. A pied, escorté des conseillers, il se rendit, le 2 dé-

cembre, à la Seo. Deux jours après, le conseil, suivant l'usage, lui rendit visite, et lui recommanda l'exacte administration de la justice.

Borgia n'éprouvait aucun besoin d'être stimulé. Durant son absence, le 31 août, le duc d'Albe avait examiné, en conseil de guerre, les moyens de défense de Barcelone, et il avait laissé un mémoire des travaux à exécuter. Un retour offensif était toujours à craindre de la part de François Ier, et la récente défaite de Charles-Quint rendait plus audacieux les Maures d'Afrique. Le vice-roi devait armer des galères, et achever, sans retard, les fortifications de Barcelone et de Tarragone.

Il mit à cette tâche son activité, je dirais même son impatience accoutumée. La bonne volonté des gens de Tarragone n'était pas en défaut, mais celle des conseillers de Barcelone mollissait. Borgia fait creuser des fossés, garnir des terre-pleins, bâtir des courtines. Il dispose les travailleurs par équipes de 50 ouvriers, et promet un prix à l'équipe qui aura le plus tôt achevé sa courtine. Sa présence au chantier anime les moins actifs. Seul, le conseil le désespère par ses lenteurs ; il le semonce, et presse l'empereur d'exciter les endormis. Il ne quitte l'audience, que pour aller aux remparts.

« Je suis démonté, écrit-il le 3 janvier, par l'indifférence que montrent les conseillers pour les travaux de défense, et le mal qu'il faut se donner pour les amener à prendre une résolution.... Ils prétendent que cette besogne, à laquelle ils me

voient si ardent, provient d'un caprice de ma part, et non d'un ordre de S. M. Vous pouvez penser ce qui se passe en moi, quand je dois leur persuader qu'il s'agit, pour eux, d'obéir à S. M. On dirait, vraiment, que je leur parle de réparations à faire exécuter dans ma maison. »

Le 9 janvier, il mande à l'empereur : « Je m'occupe des fortifications, avec toute la chaleur nécessaire pour compenser la mauvaise volonté des conseillers. A force de les pousser, ils ont pris une résolution. Quel travail cela m'a coûté! Je me serais cru à Monzon, traitant une affaire des cortès.... Toutes les fêtes de Noël je suis resté alité, assez indisposé. J'ai dû faire venir chez moi les conseillers, deux jours de suite.... A force de luttes, et après avoir promis que j'aiderais de ma bourse aux dépenses, on a décidé de poursuivre le travail des fossés et des terre-pleins. Ceci arrangé, et l'exécution restant à ma charge, j'espère que tout marchera. »

Sur ces entrefaites, un coup, que rien n'annonçait, frappa douloureusement le marquis de Lombay : le 9 janvier 1543, son père, le duc de Gandie, mourait. François de Borgia comptait pourtant garder sa vice-royauté, et songeait tout au plus à demander un congé pour aller mettre ordre à ses affaires, quand le 10 avril, l'empereur revenant à Barcelone, lui communiqua un projet dont il s'était déjà ouvert à Monzon. Il allait bientôt marier le prince Philippe avec l'infante de Portugal, doña Maria, et il tenait

absolument à confier au nouveau duc de Gandie et à sa femme les charges de grand majordome et de *camarera* des jeunes princes. Borgia dut obéir : le 18 avril 1543, il abandonna la Catalogne.

Le marquis de Lombay n'avait point démenti les espérances de Charles-Quint. Par son activité, son impartiale justice, son obéissance très digne et très franche, il avait, pendant trois ans et dix mois, rendu à la principauté d'immenses services. Barcelone ne les a pas oubliés. Parmi les bustes de ses dix meilleurs lieutenants généraux, dressés au faîte du palais de ses gouverneurs militaires, figure celui de François de Borgia.

3. *Le Chrétien.*

Durant sa vice-royauté, une autre œuvre s'était poursuivie en François de Borgia, dont sa correspondance officielle présente peu de traces, qu'il découvrait, sans doute, en d'autres écrits malheureusement perdus, dont les témoins des procès de canonisation donnent cependant une idée. A la cour, Borgia s'était montré gentilhomme exemplaire ; à Barcelone, il fit preuve d'une vertu déjà éminente.

Comme toute vertu véritable, elle consistait, d'abord, dans la façon parfaite dont il accomplissait ses graves devoirs d'état, dont il se dévouait au bien public, dans l'empire qu'il prenait de plus en plus sur sa vivacité naturelle, dans son désintéresse-

ment absolu, dans le pardon qu'il accordait à ses contradicteurs, dans la sérénité qu'il opposait aux insolences de la grandesse catalane, dans l'intention surnaturelle dont il animait tous ses actes.

Il y avait plus, et, selon la belle expression d'un témoin, il fut vraiment, à Barcelone, un très grand chrétien, *grandissim christia*. Il ne pouvait compter, pour aller au bien, sur le secours, si puissant, de l'exemple : l'indifférence régnait autour de lui ; l'évêque de Barcelone n'était pas consacré, et s'adonnait plus au jeu qu'à la prière. La plupart des habitants de toute la Catalogne, écrivait-on en 1513, ne sont pas chrétiens, ou, du moins, ne vivent pas en chrétiens. »

Pour répondre à la grâce, le vice-roi devait donc réagir contre l'esprit et les habitudes de son siècle. Il le fit avec courage. Personne, en dehors de ses directeurs, ne pénétra le secret de ses prières, ni de ses pénitences ; aussi, est-il impossible d'en préciser la nature. Les témoins, qui parlèrent, en 1610, au procès de canonisation, savaient des faits notoires ; ils ignoraient, sans doute, le meilleur, que Dieu seul avait aperçu. Ils disent que le vice-roi priait beaucoup, qu'il restait des six heures de suite en oraison. Était-ce sa mesure quotidienne ? Nous ne le croyons pas. Ce que nous savons de sa vie affairée, nous empêche de croire qu'il pût, chaque jour, donner tant d'heures à la prière. Les saints ne gagnent rien à être invraisemblables, et il nous suffit d'affirmer, avec le P. Nadal, que Borgia, vice-roi de Catalogne,

« progressa grandement dans la piété et dans la méditation des choses spirituelles ».

La dévotion au Saint-Sacrement était traditionnelle dans sa maison. Le marquis de Lombay la professait et la pratiquait ouvertement. Il communiait très souvent dans sa chapelle privée; aux fêtes principales, il remplissait ce devoir à la Seo, à la grande édification d'un public bien peu habitué au fréquent usage des sacrements, au scandale non moins grand de certains docteurs, qui, paraît-il, l'en blâmèrent du haut de la chaire.

Il demandait à ses serviteurs de se confesser et de communier tous les mois. Il leur faisait des exhortations pieuses, les surveillait, et, la nuit, les visitait parfois, afin de constater si nul désordre ne régnait sous son toit. Ses vêtements étaient fort simples, son train modeste; il ne souffrait, chez lui, ni jeux, ni divertissements qui pussent offenser Dieu.

Tout entiers à leur préoccupation de nous montrer, en Borgia, un religieux exemplaire, les historiens du saint ont évité de nous faire pénétrer dans l'intérieur du marquis de Lombay. Il y aurait eu profit, cependant, à savoir quel père il était. Nous l'ignorons. A Barcelone, ses huit enfants grandissaient sous ses yeux; il avait accueilli à son foyer sa belle-sœur et un de ses parents, Georges de Mello, qu'il aimait comme un fils. Le marquis, si aimable et si tendre, même dans sa correspondance officielle, devait réserver à sa charmante famille une délicieuse tendresse. Résignons-nous à ignorer un des aspects

les plus instructifs de sa vie, à ne point savoir de quelle façon il sanctifia son foyer.

En vertu d'un privilège pontifical, le marquis de Lombay et sa famille étaient dispensés des jeûnes et abstinences ecclésiastiques. Cependant, pendant l'avent ou le carême de 1541, Borgia voulut se soumettre au grand jeûne en usage chez les Franciscains, dont il était tertiaire. Il ne fit donc qu'un repas maigre, composé d'un plat de légumes, de pain et d'eau. Le soir, il se contentait d'une légère collation. Il se trouva si bien de ce régime, qu'il le continua une année entière. Il n'en tenait pas moins large table, toujours, mais on lui présentait, à lui, son écuelle de légumes, et il avait accoutumé ses hôtes à ne plus même remarquer cette singularité.

François de Borgia était très corpulent. Les abstinences auxquelles il se soumit, à Barcelone, le firent un peu maigrir; en 1550, il restait, cependant, un des hommes les plus forts de Valence. Plus tard, la pénitence le décharnera, et, en même temps, elle ruinera à tel point sa santé, que le moindre aliment lui causera des heures de souffrance. La goutte, qui l'affligeait déjà un peu, et une extraordinaire dilatation d'estomac seront ses épreuves chroniques.

Le vice-roi tenait ses austérités trop secrètes, pour que les plus curieux les aient pu découvrir. A Gandie, son fils aîné et ses serviteurs s'aperçurent qu'il se flagellait jusqu'au sang. A Barcelone, il préluda,

sûrement, à ces macérations, mais il est malaisé de dire dans quelle mesure.

Unanimement, ceux qui furent, alors, les témoins de sa vie, exaltent son culte de la justice, ses efforts pour relever les études dans les écoles et à l'Université, son courage à bannir du pays les malfaiteurs, son inépuisable charité. On le dit accessible et humain aux petites gens, très humble, souverainement avenant et affable, inexorable au seul crime.

Il est donc hors de doute que le marquis de Lombay pratiqua, à Barcelone, de très éminentes vertus. Encore les dut-il acquérir par degrés. La sainteté est un sommet, auquel personne ne parvient d'un bond. On y accède après de longs acheminements. Borgia partait à point, et du pas dont il marchait déjà, on pouvait augurer qu'il atteindrait le terme.

A son arrivée à Barcelone, il avait choisi, comme confesseur, le P. Jean Michol, des Frères Prêcheurs. Il voyait aussi, et fréquemment, le P. Dominique de Guzman, provincial du même ordre, mais l'homme qui, à cette époque, eut, sur sa vie, la plus forte influence, fut un simple frère lai de Saint-François, Jean de Texeda. Informé de l'extraordinaire vertu du frère, Borgia le voulut connaître, et Texeda, qui savait par révélation la future sainteté du vice-roi, lui signifia ce que Dieu attendait de lui. De cette rencontre (1541) date l'élan de ferveur austère qui emporta, depuis, le marquis de Lombay. Texeda fut son premier guide dans la voie de l'héroïsme

chrétien. Le maître se faisait une haute idée de son disciple ; il ne s'en sépara plus, et, maintes fois, on l'entendit répéter que François de Borgia était un saint éminent.

Une autre rencontre allait davantage influer sur l'avenir du vice-roi.

Le 19 octobre 1539, le P. Antoine de Araoz débarquait à Barcelone, venant de Rome, et se rendant en Guipuzcoa. Il ne séjourna guère en Catalogne, mais Borgia ne put ignorer son passage. Il s'informa, sans doute, de l'ordre nouveau auquel appartenait Araoz. A Barcelone, chacun pouvait renseigner le vice-roi sur Ignace, le pénitent de Manrèse, le pauvre qu'on avait vu si souvent agenouillé à Santa Maria del Mar. Et Borgia se rappela, peut-être, avoir un jour, à Alcala, rencontré ce pauvre, que des gens du Saint-Office emmenaient prisonnier.

En septembre 1541, puis en mars 1542, un des premiers compagnons d'Ignace, le bienheureux Pierre Lefebvre traversait, à son tour, Barcelone. La seconde fois, il fut hébergé par le vice-roi, dont il conquit aussitôt le cœur, et auquel il apprit ce qu'était la Compagnie de Jésus. Deux mois plus tard, le 12 juin, Borgia se rendait à Monzon. En son absence, le P. Araoz revint à Barcelone, et, par ses prédications, il produisit, en cette ville, de tels fruits, que, de Monzon, Borgia supplia saint Ignace de laisser Araoz en Catalogne. Saint Ignace ne put faire droit à cette prière. Bientôt, du reste, la volonté de l'empereur enlevait le vice-roi à son gouvernement.

Dieu n'avait pas, sans dessein, ménagé ces rencontres fugitives. Elles laissèrent, en l'âme de Borgia, un germe de vocation, que des événements alors bien inattendus, ne tarderont pas à développer.

CHAPITRE II

LE DUC DE GANDIE

1. *Les épreuves libératrices.*

Le 22 avril 1543, François de Borgia, duc de Gandie, recevait le titre de grand majordome de la princesse d'Espagne. Il était, en outre, investi de la double charge de président du conseil de la princesse et de surintendant de ses finances, et du droit de siéger dans les conseils d'État. L'empereur lui accordait tous les honneurs, toutes les prérogatives dont avait joui le comte de Miranda, majordome de la défunte impératrice. La duchesse de Gandie devenait *camarera mayor*; elle et son mari recevaient cinq mille ducats de traitement, payables du jour où le prince Philippe les appellerait. La sœur de la duchesse, doña Juana de Meneses, était admise au service de la princesse; deux filles du duc, Isabelle et Jeanne, étaient nommées dames d'honneur.

Dans les conditions où elle s'offrait à lui, cette charge ouvrait au duc de Gandie l'accès aux rôles les plus considérables. En imposant ce majordome à son

fils, Charles-Quint paraissait désigner le premier ministre du prochain règne.

Ainsi, du moins, proposait l'empereur, mais Dieu se réservait d'en disposer bien autrement.

Situé à huit lieues au sud de Valence, et composé, du duché, du marquisat de Lombay et de quatorze baronnies, l'état de Gandie abritait plus de trois mille familles vassales. Sur la côte, il s'étendait depuis Cullera jusqu'à Denia; il allait, de la mer jusqu'à la chaîne de l'Azafor.

La *huerta* de Gandie est, encore aujourd'hui, un des coins les plus riants de l'Espagne, les plus gracieux du monde. Sa végétation est toute africaine. Vingt-quatre villes ou villages se pressent dans la plaine toujours verte, que couronne un amphithéâtre de plateaux ondulés, cerné par de jolies montagnes. Le palais ducal, bâti, du moins restauré par les deux premiers ducs, fils d'Alexandre VI, domine des jardins baignés par l'Alcoy, et, au delà de la jolie rivière, il a vue sur une plaine enchantée, bordée par l'Océan.

Viciana a visité et décrit Gandie en 1563, telle que l'avait laissée François de Borgia. La ville était quadrangulaire, entourée de solides remparts et de fossés; son périmètre mesurait huit cents brasses; soixante pièces d'artillerie la défendaient. C'était une jolie cité, aux rues larges, aux maisons spacieuses habitée par de nombreux gentilshommes et beaucoup de marchands. Chaque samedi, on y tenait un marché très fréquenté. L'*armeria* du palais ducal renfermait toujours de quoi équiper cinquante hommes d'armes et

six cents arquebusiers. Les écuries abritaient quarante chevaux; aucun grand d'Espagne n'en possédait de mieux tenues. Le duc avait un bel équipage de chasse, une opulente argenterie, un mobilier précieux. Sa maison comptait cent trente chevaliers ou serviteurs titrés. Les revenus annuels de la principauté atteignaient quarante-deux mille ducats, provenant surtout de l'industrie sucrière.

Les Morisques formaient la population principale du duché. Si le proverbe espagnol: *quien tiene Moro tiene oro*, disait vrai, le duché, copieusement pourvu de Maures, était riche en or, et si François de Borgia avait hérité les goûts de son père, il aurait pu, dans cette principauté paisible et retirée, jouir d'une paix bienfaisante.

Mais cette paix et cet isolement contrastaient trop avec la vie mouvementée qu'il avait toujours connue, pour que lui, habitué au train de la cour, à la féconde agitation des affaires, pût s'en accommoder. Aussi bien, c'eût été grand dommage que Borgia se confinât dans son duché. Il était fait pour exercer de grands commandements, profitables à toute l'Espagne, et son éducation politique le préparait à être mieux qu'un grand seigneur terrien.

Cependant, venu à Gandie pour un mois, il y resta sept ans. En 1545, communiquant quelques projets à saint Ignace, il ajoutait : « Voilà ce que je ferai, si cet exil se prolonge, comme le méritent mes péchés. » Six mois plus tard, la duchesse et lui ayant à se

plaindre d'injustices commises, au préjudice de leurs vassaux, par des officiers royaux : « Parce que nous sommes oubliés dans ce royaume, écrivait le duc au prince Philippe, il ne s'ensuit pas que nous devions l'être de S. M. ni de Votre Altesse. » Exil! oubli! En fait, ce séjour prolongé à Gandie voilait une sorte de disgrâce, la première dont ait souffert le duc, jusque-là si heureux en cour. Cette disgrâce ne lui venait ni de l'empereur, plus attaché que jamais à Borgia, ni du prince d'Espagne ; elle naissait d'un froissement bien injustifié et bien puéril des rois de Portugal.

La reine Catherine croyait-elle la duchesse de Gandie favorable à des bruits calomnieux, répandus naguère, sur la famille royale, par l'évêque de Viseu ? Elle et le roi Jean III, furent-ils simplement froissés de ce que Charles-Quint eût constitué la maison de leur fille sans les consulter? Toujours est-il, qu'ils refusèrent avec aigreur d'accepter le duc et la duchesse de Gandie comme grands officiers de la future princesse d'Espagne.

Avertis d'une opposition si inattendue, le duc et la duchesse de Gandie écrivirent à Lisbonne pour expliquer leur conduite. Par prudence, Borgia soumit sa lettre à don Francisco de los Cobos ; le ministre l'approuva, et l'expédia à l'infant don Luiz, qui, au lieu de la transmettre aussitôt, la retint quatre mois. Cependant de Cintra, le 13 août 1543, le roi, la reine et la princesse de Portugal adressaient au duc et à la duchesse des lettres pareillement compassées et creuses. Le même jour, l'infant don Luis expliquait

plus ouvertement la pensée royale. Il approuvait le ressentiment de son frère, et, malgré des protestations d'attachement, il montrait qu'il le partageait : « Vous étiez obligée, mandait-il à la duchesse, de vous souvenir que vous étiez portugaise... L'amour que vous avait toujours témoigné l'impératrice Isabelle, vous obligeait à contenter LL. AA. et à leur être soumise. Vous ne pouvez, par la voie que vous avez prise, aller servir la princesse. Quand l'empereur s'est ouvert à vous de ses projets, vous deviez lui dire qu'il convenait de les manifester d'abord à LL. AA. et de considérer l'obligation où vous étiez de ne pas accepter cette charge et cette faveur, sans leur consentement ; S. M. vous aurait approuvée, et vous auriez ainsi observé la fidélité requise.... En voyant qu'on tardait tant à informer LL. AA. d'une résolution déjà notoire, j'étais moi-même étonné.... Quand vinrent vos lettres, je me demandais comment vous pouviez croire que ce manège réussirait. Quand j'ai vu que vous m'écriviez pour me notifier une chose déjà faite, j'en ai été extrêmement peiné... Ne pensez pas que vous pourrez jamais entrer dans la maison de la princesse l'épée à la main, alors qu'il le faudrait faire avec le consentement amical de LL. AA. »

Rien n'avait préparé la duchesse de Gandie à entendre un si cruel langage. Depuis ses dernières couches, en 1540, la santé de doña Éléonore ne s'était jamais remise. A partir de 1544, elle devint tout à fait souffrante, et l'on ne peut croire que l'injustice

qui l'atteignait n'ait contribué en rien à l'aggravation de ses maux. On l'accusait, à Lisbonne, d'avoir forcé la main à l'empereur, d'être ambitieuse et intrigante. Sa dignité lui commandait de prouver le contraire.

Elle écrivit à Charles-Quint : « Puisque la cause du ressentiment de S. A. est qu'elle veut être obéie dans le royaume de V. M. comme dans le sien, ma faute est légère. Etant donné que je vis depuis tant d'années auprès de V. M., que je suis sa servante et que j'ai reçu tant de faveurs de sa main impériale, je devais obéir aux ordres de V. M. et, étant mariée, je devais faire ce que voulait le duc... Dieu merci, V. M. me donne de quoi vivre, et S. A. (la reine) ne pourra m'enlever ma fortune. Elle le ferait si elle le pouvait, tant elle est furieuse contre moi. Mais je supplie V. M. qui m'a toujours montré tant de bonté, de ne pas m'ordonner d'aller où je m'attends à être traitée d'une tout autre façon... Si je m'y rendais, le seul souvenir de vos bontés passées suffirait pour m'achever... et cependant, je prendrais sur moi de tout braver, s'il y allait du service de V. M. »

« Leurs plaintes sont dénuées de raison, écrivait, de son côté, le duc. LL. AA. veulent qu'avant d'obéir aux ordres de V. M., j'attende de savoir si Elles y consentent ; je devrais m'offenser à mon tour qu'Elles m'aient assez peu apprécié, pour espérer cela de moi, qui suis à tel point serviteur de V. M.

« Quoi qu'il en soit, je supplie V. M., le plus humblement possible, qu'Elle veuille bien tout décider de façon que nous, ses serviteurs, ne soyons pas réduits

à une situation, que, ni nos services passés, ni nos intentions ne méritent. Du train où va cette affaire, que je reste ici ou que je parte, je n'aurai à gagner qu'ennuis et humiliations. Cependant j'ai l'espérance, que, puisque V. M. m'a ordonné de prendre cette charge, et que, pour la servir, je l'ai acceptée, Elle me délivrera de ces ennuis, et tiendra compte de la volonté désintéressée que je porte à son service. J'espère que tous verront que nous sommes mieux connus de V. M. que des autres princes. Aussi bien, ne désirons-nous satisfaire que V. M. Je ne partirai donc point de Gandie avant de connaître les ordres de V. M., et, en attendant, je m'occuperai de fortifier cette place. »

Le 15 novembre 1543, le prince Philippe épousait, à Salamanque, la princesse Marie de Portugal, sa cousine germaine. Les deux époux avaient chacun seize ans. Le jeune prince écrivait fréquemment à Gandie qu'il gardait, à l'égard des ducs, les mêmes sentiments d'affection, et qu'il les voulait toujours à la tête de sa maison. Seule, la princesse partageait les ressentiments de sa mère. Cependant, la volonté de l'empereur restant immuable, les ducs de Gandie se tenaient prêts à rejoindre, au premier jour, la cour de Valladolid.

« Cette affaire marche par une voie laborieuse, écrivait encore Borgia, le 6 février 1545. Partir, serait nous exposer à être mal accueillis. Rester, peut faire croire aux gens que nos démérites nous exilent de la cour. Mais V. M. connaît notre bonne volonté.

Elle aura égard à l'honneur de ses serviteurs. La duchesse et moi nous nous reposons sur V. M., persuadés que le remède nous viendra de sa main. Loin d'avoir démérité, nous prouvons notre désintéressement en différant notre départ. »

L'attente dura un an. Elle était doublement dommageable au duc : elle réduisait ses revenus et compromettait sa réputation, et ceci surtout lui coûtait. Aussi, à plusieurs reprises, pria-t-il l'empereur de sauvegarder son honneur. La présence de Charles-Quint en Espagne eût aplani toutes les difficultés ; mais, après avoir châtié le duc de Clèves, l'empereur, allié à Henri VIII, entreprenait alors de conquérir Paris. Il poussa jusqu'à Château-Thierry, et, le 29 septembre 1544 seulement, conclut avec le roi de France la paix de Crespy. Il est surprenant, qu'au milieu de si graves soucis, le prince ait prêté quelque attention à la mésaventure du duc de Gandie. Il s'en préoccupa cependant, et son ambassadeur à Lisbonne, don Lope de Hurtado, reçut l'ordre de calmer les susceptibilités de la reine Catherine.

Durant ces négociations, Borgia mit, au service de ses états, son intelligente activité. Au mois de juin 1543, l'escadre de Barberousse ravageait les côtes de l'Italie, et allait bientôt s'unir au duc d'Enghien, pour assiéger Nice. On craignit qu'elle n'attaquât l'Espagne. Borgia, aussitôt, promit au vice-roi de Valence d'armer cinq cents hommes d'armes et de combattre à leur tête. Fort de l'expérience acquise à Barcelone, il commença, aussi, à

refaire les murailles de Gandie, et, n'ayant pas à compter avec les résistances d'un conseil, il mena prestement cette œuvre.

Soit que les préventions de la reine Catherine fussent tombées, soit que l'empereur eût ordonné de passer outre, le duc de Gandie, à l'automne de 1544, put croire que son exil allait finir : on l'attendait à Valladolid. Mais un insurmontable obstacle se dressait alors devant lui : la santé de la duchesse inspirait, depuis quelques mois, de vives inquiétudes. Le 17 novembre, Borgia écrivait au prince d'Espagne :

« La duchesse est sujette, depuis le mois d'avril, à tant de maux et d'accidents, que j'ai cru souvent sa fin prochaine. Depuis cinq à six jours, il a plu à N.-S. de la rétablir un peu : elle commence à s'habiller et à s'étendre sur une chaise longue. Elle n'en peut faire plus. J'espère que Dieu lui donnera assez de forces pour qu'elle les puisse employer au service de V. A. Elle n'en désire qu'à cette intention. »

Il fallut mener la malade hors de Gandie, respirer l'air des plateaux. Les forces lui revinrent lentement. Au mois de juillet 1545, cédant aux appels du prince Philippe, elle était prête à partir, quand on apprit soudainement à Gandie la mort de la princesse d'Espagne, emportée le 12 juillet, après avoir, quatre jours plus tôt, mis au monde le prince Carlos.

La douleur de Borgia fut profonde. Elle s'exprima

par cette lettre, déjà digne d'un saint : « Je viens d'apprendre la mort de la princesse, notre souveraine. Par la douleur que tous ont ressentie, on peut comprendre celle que la duchesse et moi avons éprouvée, nous qui sommes si sincèrement serviteurs et vassaux de V. A. Je partirais sur-le-champ pour baiser les pieds de V. A., si ma santé me le permettait. Ce qui augmente le plus notre douleur, c'est la pensée du désespoir de V. A., mais j'espère que son âme catholique saura se conformer à la volonté de N.-S., et mériter ainsi une grande augmentation de grâce. En vérité, ce sont là des occasions qu'il ne faut pas perdre. Quand N.-S. nous visite, et qu'avec humilité et résignation on reçoit ce qu'envoie sa main compatissante, nous l'obligeons en une certaine manière, à nous soutenir de sa main avec plus d'amour et plus de grâce. Il le fait, quand il nous éprouve et nous trouve dignes de lui... Que N.-S., qui est la vraie consolation, donne à V. A., dans sa miséricorde, le secours dont Elle a besoin. »

La mort de la princesse ne rompait pas tous les liens qui attachaient à la cour le duc de Gandie. Jamais l'empereur, ni le prince Philippe, n'avaient plus apprécié le désintéressement de Borgia, que durant la douloureuse épreuve qui l'avait séparé d'eux. Charles-Quint pensait marier son fils à la fille de sa sœur Eléonore, alors reine de France, et, toujours, il comptait lui donner le duc de Gandie pour majordome.

Un nouveau deuil traversa bientôt les desseins

impériaux. Les émotions causées par la mort de la princesse d'Espagne n'étaient point faites pour guérir la duchesse de Gandie. Le 12 mars 1546, le duc écrivait au P. Lefebvre que la duchesse était très souffrante ; il la recommandait aux prières du Bienheureux. Borgia aimait tendrement sa femme, et la pensée de la perdre le désolait profondément ; pour obtenir que Dieu conservât cette mère à sa jeune et nombreuse famille, le duc multiplia ses aumônes, et, dans tout le duché, ordonna des prières. Un jour, dans son oratoire, il priait lui-même avec ferveur devant un crucifix que l'on conserve encore au palais de Gandie. Son âme fut éclairée d'une lumière soudaine, et il entendit ces paroles intérieures : « Si tu veux que je laisse plus longtemps vivre la duchesse, sa santé est entre tes mains; mais je t'avertis que cela ne te convient pas. »

Alors, s'en remettant au bon plaisir divin, le duc laissa Dieu libre de faire ce qui lui agréerait le mieux. Son sacrifice fut accepté. La malade passait, depuis longtemps, par des alternatives qui laissaient place à l'espérance; dès lors elle baissa rapidement et comprit que sa fin était proche. Le duc l'assista, lui prodiguant les marques de la tendresse la plus délicate, les consolations qu'inspire la foi la plus élevée. Doña Eléonore de Castro reçut pieusement les derniers sacrements ; elle se fit lire la passion de Notre-Seigneur, et mourut le 27 mars 1546.

L'heure de Dieu était venue. La mort de l'impératrice Isabelle, sept ans plus tôt, n'avait pu détacher Borgia que de la cour et des vanités du monde; les épreuves délicates qu'il venait de traverser, la mort de sa femme le détachaient du monde lui-même. Le terme où Dieu l'acheminait allait lui apparaître. Trop d'obstacles le cachaient à sa vue, pour qu'il ait pu l'apercevoir plus tôt. En peu d'années, tous ces obstacles étaient tombés. Lui qui, dans la droiture de son âme, n'avait jamais voulu que le devoir, en face d'un devoir difficile à remplir, il n'allait pas hésiter.

2. *Le Saint Duc.*

Dès qu'ils eurent entendu parler l'un de l'autre, Ignace de Loyola et François de Borgia s'étaient voués une profonde affection. En 1541, paraît-il, recevant une lettre du vice-roi de Catalogne, saint Ignace, à Rome, aurait dit : « Qui croirait que ce seigneur viendra un jour ici, gouverner la Compagnie! » De son côté, pénétré comme il l'était, du désir de réformer l'Église, Borgia se sentit, dès qu'il le connut, invinciblement attiré vers l'ordre nouveau auquel Dieu confiait une si grande part à cette réforme.

En 1543, avant la mort de sa femme, le duc de Gandie avait fondé, à Lombay, un couvent de Dominicains, qu'il destinait à l'évangélisation de ses sujets morisques. Aux enfants morisques, il voulut

ouvrir, à Gandie même, une école, confiée aux Pères de la Compagnie. En 1544, il dit son désir au Père Araoz, qui le communiqua à saint Ignace. Le saint conseilla au duc de fonder, plutôt, un collège ouvert à tous ses sujets, et Borgia accepta. Le 16 novembre 1546, il recevait, à Gandie, le Père André de Oviedo et les six jeunes maîtres que lui envoyait Ignace.

Loin de se prévaloir de ses bienfaits, Borgia écrivait au saint fondateur : « que le Seigneur nous fassse comprendre, quelle bonté c'est, de sa part, d'inviter quelqu'un et de se servir de lui, alors qu'il n'a besoin de personne, et de l'employer à l'œuvre à laquelle il a consacré son très saint Fils. Assurément, si l'on appréciait cette faveur comme elle le mérite, les rois laisseraient leurs affaires, pour se rendre les serviteurs des serviteurs de Dieu. Que le Seigneur ne permette pas que je sois son serviteur inutile, qui mange son pain sans le gagner... » Et encore : « Que les anges remercient le Seigneur, pour les miséricordes qu'il prodigue à ce pécheur ingrat, en lui envoyant des ministres qui l'entendent, lui parlent, et remédient à ses nécessités... Oh! si V. R. me connaissait! Si Elle savait qui je suis, comme son amour pour son Dieu augmenterait, voyant ce qu'il a fait de moi. J'aime à croire que les anges le louent, avec une admiration spéciale, pour ce qu'il a opéré en moi, afin de m'amener à le connaître... Mes péchés m'empêchent d'être un des fils d'Israël; je suis pourtant, grâce à la bonté de Dieu,

de ceux auxquels il a donné le désir de manger *de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum*[1]. Aussi, avec autant de hardiesse que la Chananéenne, mais avec moins de foi, je vous prie de demander pour moi à Dieu un don, à l'acquisition duquel il commence à m'incliner. Je vois qu'il me le veut donner, et qu'il commence à me l'accorder. Mais ma faiblesse est telle, qu'en une heure, elle détruit ce que l'ange de Dieu a bâti en un mois. D'où un grand besoin de persévérance et de revenir sans cesse à poser la première pierre. La force de V. R. m'y aidera et le secours de ses prières. Et voici ma demande : que le Seigneur me donne le désir de dire avec le Prophète : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*[2]. Que V. R. m'aide, afin qu'il me soit donné ce que Dieu même désire pour ses créatures, à savoir, l'exercice de la contemplation continuelle, pour laquelle nous avons été créés. Je sais que je demande beaucoup, et que cette grâce coûte bien cher à acquérir. Mais demander au feu qu'il échauffe, c'est demander une chose juste; de même, demander que l'homme contemple, loue et sanctifie son Créateur. Plaise à sa Divine Majesté que V. R. réponde : *Fides mea te salvum fecit*[3], car j'ai demandé au Seigneur cette grâce au nom de la foi et des mérites de V. R. J'espère l'obtenir, et que

1. Des mies qui tombent de la table de leurs maîtres.

2. Je contemplais le Seigneur toujours présent à mes yeux.

3. Ma foi t'a sauvé.

l'Esprit-Saint se communiquera aux justes, de façon que ceux-ci puissent préparer les pécheurs à mériter la vie éternelle, où entièrement et éternellement s'accomplira la divine volonté. »

Deux mois plus tard, Dieu répondait à la demande du saint duc en prenant à lui la duchesse de Gandie. La mort de sa femme mit soudain Borgia en face du terme vers lequel, depuis la mort de l'impératrice, Dieu l'avait acheminé. La marche à l'holocauste s'était faite par étapes; la dernière était franchie; et comme François de Borgia ignorait les lenteurs et les indécisions, son parti fut vite pris d'embrasser la vie religieuse.

Le 2 mai 1546, le P. Pierre Lefebvre venait passer deux jours à Gandie, et le 5, il bénissait la première pierre du collège. Borgia, veuf depuis deux mois, trouva, dans le bienheureux, le maître qu'il désirait entendre, et il arrêta avec lui le projet qu'il allait bientôt accomplir. Il fit les exercices spirituels, et, le 2 juin, veille de l'Ascension, il émit, entre les mains du P. André de Oviedo, le vœu d'entrer dans la Compagnie. Le 9 octobre 1546, saint Ignace le recevait dans son ordre. « Pour le moment, disait le saint, le monde n'a pas les oreilles assez fortes pour entendre une telle explosion. » Aussi, conseillait-il à Borgia de tenir sa détermination secrète, et, en attendant qu'il pût la manifester, d'établir son fils aîné et deux de ses filles, de parfaire les œuvres qu'il avait commencées à Gandie, enfin de prendre le grade de docteur en théologie.

*
* *

Dès lors, par son exemple, ses conseils, son influence, le duc de Gandie devint, on peut le dire, l'âme de la Compagnie de Jésus en Espagne. Le 1er septembre 1547 seulement, saint Ignace fondait la province d'Espagne et la soumettait au gouvernement du P. Araoz. A cette date, l'ordre ne comptait, dans le royaume, que quarante et un membres, répartis en sept domiciles.

Homme d'ardente initiative, et de prompte exécution, Borgia, au lieu d'un simple collège, avait résolu de fonder, à Gandie, une université. Les cours furent ouverts au mois d'octobre 1545, en présence de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence; le 4 novembre 1547, Paul III délivra la bulle d'érection de l'université, dont l'inauguration solennelle fut célébrée le 7 mars 1549.

Cette université en miniature eut ses jours de prospérité, mais, trop voisine de celle de Valence et trop mal située, elle n'avait aucun avenir, et ne répondit pas aux espérances de son fondateur. Le duc, qui rêvait grand, avait élaboré de beaux plans, d'excellents règlements. L'université devait compter vingt-deux chaires. En fait, on ouvrit d'abord trois cours, et, au lieu d'en augmenter le nombre, on le réduisit. En 1553, Borgia supprimait, lui-même, les écoles de grammaire, et conservait les cours supérieurs. Trois ans après, faute d'élèves, il faisait rouvrir deux classes de grammaire et une de cas de con-

science; il fermait les cours de théologie. Bientôt, l'université ne compta plus que trois maîtres. Elle jouissait d'un titre auquel ne répondait aucune réalité[1].

Du moins, la communauté du collège et Oviedo son recteur, édifiaient-ils Gandie par leur zèle et leur ferveur, une ferveur parfois indiscrète. Avec l'agrément du pape, Borgia avait amené à Gandie le frère Jean de Texeda, et, séparé de ses supérieurs réguliers, ce frère, plus zélé que prudent, avait endoctriné Oviedo, au point de lui inspirer, pour la vie érémitique et pénitente, un goût qui frisait l'illuminisme.

Séduite par l'exemple de Texeda, la communauté de Gandie s'était fait un régime de jeûnes, d'oraisons et d'austérités, incompatible avec les exigences d'une vie d'études et d'enseignement. Oviedo rêvait même d'aller passer sept ans au désert. Une telle indiscrétion aurait pu être fatale au duc de Gandie, qui s'adonna lui-même, alors, à des jeûnes effrayants et à des macérations excessives. Mais saint Ignace veillait; il conseilla au duc d'abréger de moitié le temps qu'il donnait à l'oraison, de réduire ses abstinences, de se nourrir assez pour entretenir et accroître ses forces, d'éviter les flagellations san-

1. Elle vécut, tellement quellement, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Après la destruction de la Compagnie, les bâtiments furent loués à des familles pauvres. En 1867, les Pères des Ecoles Pies, appelés par la municipalité, y ont établi un collège.

glantes. Avec une admirable sagesse, il le portait, plutôt, au parfait accomplissement de ses devoirs d'état, et à l'acquisition des dons éminents qui constituent l'état d'union surnaturelle avec Dieu.

Borgia se soumit plus promptement qu'Oviedo, dont les illusions duraient encore en 1549. Alors, saint Ignace parla fermement, et chargea le duc de Gandie de guérir, à tout prix, l'illuminisme du recteur. Par sa douceur et sa sagesse, Borgia en triompha.

La générosité du duc de Gandie ne se renfermait pas aux limites de ses états. A Valence et à Alcala, il soutenait, de ses aumônes, les étudiants de la Compagnie ; il provoquait des fondations à Saragosse et à Séville. Saint Ignace, qui répugnait à cette dernière fondation, envoya à Borgia un blanc-seing, le laissant libre d'y écrire ce qu'il voudrait. Par une confiance si aveugle, il montrait, lui, si prudent, quel cas il convenait de faire du jugement du duc de Gandie.

Convaincu, par sa propre expérience, du bien que faisaient les *Exercices spirituels*, Borgia, en 1546, demanda, pour ce livre, l'approbation du pape. A sa prière, et après mûr examen, Paul III, le 31 juillet 1548, approuvait, par une bulle, l'ouvrage de saint Ignace. D'autres importantes faveurs furent, à la demande du prince, accordées à la Compagnie.

*
* *

Aujourd'hui encore, les habitants de Gandie appellent leur ancien souverain *le saint duc*. Nul

titre ne fut mieux mérité. Gandie fut l'école de sainteté de Borgia, et, en ces quelques années d'une retraite qu'il n'avait pas choisie, que la Providence lui avait ménagée, son âme fit d'immenses progrès.

Dans la cour d'honneur du palais de Gandie, un escalier, en hors d'œuvre, conduit à une vaste salle de réception qui s'ouvre sur une autre moins grande, aujourd'hui transformée en chapelle. Celle-ci était le cabinet, le *despacho* du prince. Tout auprès, Borgia s'était ménagé un petit oratoire, où, chaque jour, il aimait à s'ensevelir pour prier ou se macérer. L'oratoire, par sa forme basse et allongée, son plafond à trois pans, rappelle la coupe d'un cercueil. Aux murs blancs, des dessins au trait représentent les mystères du rosaire. Cet oratoire entendit les prières, vit les austérités du saint duc; c'est là que, priant pour la duchesse mourante, au pied d'un crucifix, Borgia s'entendit convier au sacrifice parfait. Mais à l'époque même où le prince s'abandonnait le plus immodérément à ses désirs de pénitence, il gardait sa sereine et compatissante bonté. Personne ne le connut austère ou chagrin; il parlait, il écrivait avec enjouement. L'humilité sincère, qui le portait à se dire pécheur, ajoutait à sa vertu un charme touchant, mais ne voilait sa vie d'aucune tristesse. Avec raison on l'appelait le très bon, *el buenisimo*.

A partir de 1546, dans la chapelle de son palais dédiée à saint Michel, Borgia communiait chaque jour. Il s'était réservé, au collège, un appartement très simple où il se retirait pour étudier. Il se levait,

disent les uns, à deux heures du matin et méditait jusqu'à huit; de quatre à huit, disent les autres.

« Je l'ai connu, raconte un témoin. Il portait des vêtements très pauvres, d'étamine tout usée. Il ne manquait pas de gens, ecclésiastiques autant que séculiers, pour en murmurer. Ils étaient plus mondains que lui, mais jamais il ne modifia, pour cela, ni ne soigna davantage sa mise. »

Près de son palais, il restaura, ou, pour mieux dire, il fonda l'hôpital de San-Marcos, destiné aux malades du duché. Il le visitait souvent, et, une fois par semaine, il y conduisait ses fils, pour les habituer à assister les pauvres. Il était très aumônier; quand il sortait, il portait toujours une bourse pleine de demi-réaux, et il ne donnait jamais moins d'un demi-réal. « Le duc est si généreux, écrivait Oviedo, en 1549, qu'en ces cinq ou six dernières années, il n'a pas donné moins de cinquante mille ducats, sans compter ce qu'il a donné auparavant, et ce qu'on ignore. » Chaque jour, un médecin lui présentait la liste des malades pauvres, qu'il faisait assister. Tous ses aumôniers avaient l'ordre de donner largement.

Il trouva des contradicteurs, et Dieu, paraît-il, permit au démon lui-même d'intervenir visiblement et de tourmenter le saint duc, qui fit bon visage à l'ennemi. Un jour, Borgia chassa le diable en l'aspergeant d'eau bénite. Un autre jour, jeté, à trois reprises, hors de son lit, il resta par terre en disant

au démon : « Couche-toi dans mon lit, tu le mérites mieux que moi. »

Il avait hérité de son père une grande dévotion au Saint-Sacrement, et l'usage d'accompagner le saint viatique, quand on le portait aux malades. « Quelquefois, rapporte son fils Carlos, nous chassions très loin de Gandie, et étions tout entiers à poursuivre le gibier. Le duc mon père s'arrêtait soudain, et, après avoir prêté l'oreille : « On sonne », criait-il, parlant du signal qu'on donnait en ville, avant de porter le viatique. Nous n'entendions rien ; nous étions à une ou plusieurs lieues de la ville, dans la vallée d'Alfandech ou dans les plaines de la Torre de Xaraco. Mais lui, affirmait qu'on sonnait, et s'étonnait que nous, plus jeunes, nous eussions l'ouïe moins fine que lui. Tournant bride aussitôt, il prenait le chemin de Gandie. Nous le suivions, et nous nous apercevions qu'il ne s'était pas trompé. »

Aussi bien, ni ses larges aumônes, ni ses fondations, ni la simplicité qu'il observait en sa personne, n'empêchaient le duc de Gandie de tenir un train somptueux. Un jour, un grand d'Espagne lui exposait sa pénurie ; malgré sa fortune, il ne trouvait pas de quoi donner à ses pages des livrées neuves ; et il s'étonnait de voir Borgia si prodigue. Le duc avoua que Dieu semblait, en sa faveur, renouveler le miracle de la multiplication des pains. A ceux donc qui le détournaient de tant donner à Dieu, il répon-

dait que Dieu le favorisait, en proportion même de ses générosités.

« Le seigneur duc élève si bien ses fils, écrivait Oviedo en 1550, qu'il y a de quoi louer Dieu, en voyant les exemples de vertu et d'humilité que tous donnent. C'est une génération sainte, les dignes fils d'un tel père, père des pauvres, soutien des veuves, consolateur des affligés, et ami des serviteurs de Notre-Seigneur. C'est un grand bienfait, non seulement de converser avec un duc, si grand serviteur de Dieu, mais seulement de voir son visage. Il est fervent dans le service de Dieu, élevé en contemplation, simple et très docte, plein de crainte et d'amour de Dieu. Heureux temps, ceux dans lesquels Dieu nous donne de tels exemples à imiter! »

Et l'évêque de Carthagène, don Estevan de Almeyda, écrivait, le 28 avril 1548, au retour d'un voyage à Gandie : « Je viens de Gandie, et j'ai vu un duc, don Francisco, qui est un miracle de prince et de chevalier, totalement humble et saint, et vraiment homme de Dieu. Sa vue répond à la renommée que répandent ses vertus et son bon gouvernement, et elle m'a rempli de confusion, à la pensée du peu de fruit que j'obtiens, dans la vie sacerdotale et pontificale, en comparaison de la vie de ce chevalier laïque. Je puis dire, en vérité : *Verecundia mea contra me est, et confusio faciei meæ cooperuit me*[1]. La honte et la confusion me font rougir, et, comme

1. Ma honte m'est sans cesse présente, et la confusion couvre mon visage.

saint Jérôme, je pense que, dans l'Église de Dieu, il y a des séculiers qui donnent l'exemple à beaucoup de prêtres. Oh ! que de choses j'ai remarquées dans le palais de ce duc, qui ne se voient pas dans les maisons soumises à de plus grands devoirs! Quelle famille réformée! Quelle éducation des enfants! Quel gouvernement des sujets! Quels religieux en sa compagnie, non seulement ceux qu'on nomme de Jésus, mais un frère lai de Saint-François, qui s'appelle Jean Texeda, dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, son humble simplicité, sa prudence surnaturelle ou les lumières que le ciel lui communique! »

*
* *

L'obscurité volontaire dans laquelle François de Borgia se renfermait n'empêchait pas son mérite d'être toujours célébré à la cour. L'empereur Charles-Quint renonçait d'autant moins à ses services, que les anciens conseillers de son fils étaient morts, et qu'il songeait au duc de Gandie pour les remplacer.

Aussi, les Cortès d'Aragon devant se réunir à Monzon, durant l'automne de 1549, Borgia reçut-il l'ordre de s'y rendre. Les Cortès durèrent, du 15 juillet au 8 décembre Le duc de Gandie fut l'un des quatre *tratadores*, chargés de s'entremettre entre le prince et les États. Il s'acquitta de son rôle délicat avec un succès qui lui valut les remerciements chaleureux de l'empereur et du prince Philippe.

Le rôle que Borgia avait rempli à ces Cortès n'avait pas été sans lui causer beaucoup d'ennuis. Il écrivait, le 1er décembre : « Je suis sur le point de rentrer chez moi, et j'en ai bien besoin pour me reposer des tracas nombreux dont j'ai souffert ici de toutes manières. » A saint Ignace, il ne disait qu'un mot, mais éloquent : « Notre-Seigneur, lui écrivait-il le 28 décembre, a enfin daigné me tirer de cette Babylone de Monzon. »

En cette Babylone, le duc avait profondément édifié.

« Le duc, écrivait-on de Monzon, est le modèle, le miroir de cette cour. Il s'attire l'admiration de tous, ainsi que l'amitié et l'estime du prince. » « Aux États, raconte un témoin, le duc tenait toujours grande table, mais on ne lui servait que son écuelle de potage et un peu de mouton. Il ne portait jamais de soie et s'habillait très simplement. »

L'empereur, plus que personne, appréciait le mérite, toujours croissant, du duc de Gandie, et il ne renonçait aucunement à son idée de le ramener à la cour, comme majordome du prince Philippe. Cette perspective effrayait le duc, qui craignait, d'autre part, s'il se rendait à Rome, du vivant de Paul III, d'être fait cardinal par ce pape très dévoué aux Borgia. Saint Ignace, averti de ces craintes, sollicita du pape, pour un laïque qu'il ne nommait point, la permission de faire la profession solennelle, et de rester, trois ans encore, dans le monde pour conclure les affaires qui le retenaient. Le pape concéda cette

faveur, et, le 2 février 1548, Borgia émit, à Gandie, ses vœux solennels de religion.

*
* *

Cet acte arrachait, pour toujours, au monde le duc de Gandie, qui pourrait l'alléguer, au cas où l'empereur l'appellerait à la cour. Charles-Quint avait si peu renoncé à ses projets, que, le 28 août 1549, Araoz écrivait, de Saragosse, à saint Ignace : « Hier, un grand personnage m'a dit que le prince épousait l'infante de Portugal, fille de la reine de France, et qu'on faisait grand majordome le duc de Gandie ; il me l'a confié comme un secret et comme chose sûre. » Mais ce projet, maintes fois repris, n'aboutit jamais, et Borgia n'eut plus qu'à profiter du délai que lui accordait Paul III, pour conclure ses entreprises.

A la fin de 1548, l'université de Gandie était fondée ; les fortifications de la ville s'achevaient. En 1548, le duc de Gandie mariait son fils Carlos, âgé de dix-huit ans, avec Marie-Magdeleine de Centelles, fille du comte d'Oliva. A cette occasion, il acheva de restaurer son palais ; il sema les lambris de la salle d'honneur, de ces couronnes radiées, un des motifs prodigués aussi dans les appartements Borgia, au Vatican. Sur la frise, qui courait autour de la salle, il avait fait tracer cette inscription austère : *Sic currite ut comprehendatis, quia non coronabitur nisi qui legitime certaverit*. De la couronne humaine qu'il leur transmettait, il élevait ainsi la pensée de ses

enfants vers l'immortelle couronne que leur vie devait mériter.

Le 28 octobre 1548, François de Borgia fiançait sa fille aînée, Isabelle, à don Francisco de Rojas y Sandoval, comte de Lerme, fils du marquis de Denia.

Le 20 avril 1550, à Valladolid, on signait le contrat de Jeanne de Borgia et de don Juan Enriquez de Almanza y Rojas, troisième marquis d'Alcañices.

Le 21 janvier 1550, le duc de Gandie transférait sa commanderie de la Reyna à son second fils Jean. Il s'était ainsi libéré de toutes ses obligations. Son fils Carlos et sa belle-sœur, doña Juana de Meneses, se chargeraient de protéger et d'élever ses trois fils, Alvaro, Ferdinand et Alphonse, âgés de seize, de treize et de douze ans. Sa dernière fille, Dorothée, était clarisse.

Le 20 août 1550, après avoir été examiné sur le premier et le quatrième livre des Sentences, le duc de Gandie reçut, du recteur de l'université, le brevet, le bonnet et l'anneau de docteur en théologie. La cérémonie d'investiture se fit à huis clos, dans la bibliothèque du collège.

L'obtention de ce grade ne prouverait pas, à elle seule, le savoir de François de Borgia : le fondateur de l'Université méritait bien un doctorat honoraire. Ce qui prouve davantage sa science, c'est la capacité qu'il montra, plus tard, à diriger les études de son ordre, et le crédit qu'obtint partout sa prédication.

Le pape Paul III était mort, le 10 novembre 1549,

après avoir promulgué le jubilé pour l'année suivante : rien ne s'opposait plus au départ du duc de Gandie pour Rome. Il aurait désiré, avant de s'y rendre, renoncer à ses états. Saint Ignace lui conseilla d'attendre encore.

Au commencement de juillet, le duc chargeait le frère Jean de Texeda d'aller, lui-même, apprendre à ses filles, Isabelle et Jeanne, et à sa sœur, doña Luisa, son prochain départ. Texeda se rendit d'abord à Tordesillas, chez la comtesse de Lerme, puis à Toro, chez la marquise d'Alcañices, mais il mourut subitement à Valladolid, avant d'avoir pu rejoindre la comtesse de Ribargoza, en Aragon, et celle-ci, ignorant la commission confiée au franciscain, fut douloureusement émue quand elle apprit que son frère était parti d'Espagne pour toujours, et sans la prévenir.

Enfin, le 26 août 1550, dans son appartement du collège, le duc signa son testament.

Aucun témoin ne nous a laissé un récit détaillé du départ du duc de Gandie. Peu de personnes savaient qu'il partait pour toujours. Son dessein dut cependant percer, car le Père François Saboya écrivait à Rome : « Les gens de bien sont très touchés du départ du seigneur duc. Les faibles, *los ruynes*, disent qu'il va à Rome pour se faire nommer cardinal ou pour qu'on le fasse général de la Compagnie de Jésus. Que Dieu tire, de l'admiration qu'éprouvent les bons, de quoi confondre les autres, et de quoi nous confondre nous-mêmes, et que Dieu donne à Votre Pater-

nité et à Sa Seigneurie de la constance pour refouler les honneurs qui semblent menacer le duc, et afin que ce saint duc demeure en sa sainte humilité et sujétion. Il édifie plus de la sorte qu'il ne profiterait de toute autre façon. »

Cette crainte d'honneurs en perspective venait, peut-être, du fait suivant. Le duc avait coutume de tirer au sort un saint, protecteur du mois. Or, le billet qui lui avait récemment échu, portait cette sentence : *Tu pasces populum meum Israël, et tu eris dux super Israël* (II Reg., v, 25)[1]. Ayant lu ce texte, Borgia avait rejeté le billet, et en avait voulu prendre un autre. Deux fois encore il tira le même. Alors il se déclara vaincu, mais resta anxieux.

Le saint duc avait été à Valence prendre congé de son saint ami, l'archevêque Thomas de Villeneuve. A Gandie, il embrassa tous les religieux et, s'enfermant dans la chambre du recteur, le Père Barma, il se jeta à ses pieds, les lui baisa, et lui recommanda tendrement ses fils. Doña Juana de Meneses dut voir partir avec une profonde douleur ce frère dont elle ne s'était point séparée depuis vingt ans, et Borgia, dont le cœur très fort était aussi très doux, ressentit sans doute, en se séparant de ses fils, un des plus profonds déchirements que puisse connaître une âme humaine.

Son fils Jean l'accompagnait à Rome, ainsi que les Pères Antoine Araoz, André de Oviedo, et sept autres jésuites. L'escorte du duc se composait d'un major-

1. Tu gouverneras mon peuple d'Israël et seras son chef.

dome, d'un camérier, d'un écuyer, d'un fourrier, de pages et de valets, en tout, dix-neuf serviteurs. Le 31 août, la caravane monta à cheval et s'éloigna de Gandie. Carlos de Borgia fit plus tard murer la porte par laquelle son père était sorti de la ville. Quand il fut parvenu à deux jets de pierre, dans un chemin creux près duquel s'élève, aujourd'hui, une croix, François de Borgia se retourna pour saluer Gandie une dernière fois, puis il entonna le psaume : *In exitu Israël de Egypto*... et il ajouta : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus in nomine Domini*[1] !

François de Borgia avait alors quarante ans moins deux mois.

1. Mes liens sont brisés, et je suis délivré, au nom du Seigneur.

TROISIÈME PARTIE

L'HOMME DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

LE RELIGIEUX

1. Rome et Oñate. — L'abdication et la première messe.

La caravane, partie de Gandie le 31 août 1550, traversa l'Espagne et la France. Elle était à Bologne le 20 octobre. Le fils de Lucrèce Borgia, Hercule II, duc de Ferrare, avait, par un courrier expédié à la frontière d'Italie, invité son neveu à sa cour. Borgia ne put se dérober à cette réception, qui allait le mettre en présence d'une des adeptes les plus marquantes du libre examen, Renée de France, la femme d'Hercule, la protectrice déclarée de Marot et de Calvin. L'on serait curieux de savoir quelle impression réciproque se causèrent deux personnages d'un esprit si opposé, et qui personnifiaient, si puissamment, l'un la ferveur de la réaction catholique, l'autre les défaillances des consciences chrétiennes.

Le 23 octobre, à trois milles de Rome, des gentils-

hommes espagnols et italiens attendaient le duc de Gandie. Le prince Colonna, l'ambassadeur d'Espagne, les envoyés du pape, des cardinaux, du patriciat le reçurent hors des portes. Jules III priait le duc de prendre logis au Vatican. Des cardinaux et des princes lui offraient aussi leurs palais. Au grand étonnement de tous, il se rendit à *Santa Maria della Strada*, la maison professe des Jésuites.

Saint Ignace, entouré de sa communauté, accueillit son hôte à la porte de sa demeure. Le Père André de Freux, humaniste distingué, salua Borgia en vers latins. Puis le duc congédia sa noble escorte ; resté seul avec les pères, il se jeta aux pieds de saint Ignace, et, malgré les résistances du saint, qui s'était aussi agenouillé, il saisit sa main et la baisa. Ignace, enfin, releva le duc, et tous deux s'embrassèrent.

Le 28 octobre, Borgia fut reçu, en grand apparat, par Jules III, qui voulut encore le retenir au Vatican, et s'offrit, du moins, à lui accorder toutes les grâces qu'il désirerait. Le duc rendit ensuite leurs visites aux cardinaux et aux princes, puis gagna dévotement les indulgences du jubilé.

Chaque jour, il entretenait saint Ignace, et ne taisait pas l'admiration que le saint lui causait. « Jusqu'ici, avouait-il, je considérais Lefebvre comme un géant, et moi comme un enfant ; mais, à côté d'Ignace, Lefebvre lui-même n'est qu'un enfant. » Les deux saints se communiquèrent longuement leurs projets. En ces quelques mois, Ignace acheva de pénétrer de son esprit celui qui devait un jour le rem-

placer, et devenir, pour la Compagnie, un second fondateur.

Prompt à concevoir et à exécuter des plans hardis, Borgia pressa la fondation du collège romain. Il remit à saint Ignace près de cinq mille ducats, destinés à couvrir les premiers frais; de l'empereur et du pape, il promit d'obtenir d'autres secours. Deux semaines après le départ du duc de Gandie, le collège ouvrit ses classes, dans une maison louée, qui, six mois plus tard, se trouva trop étroite. Ce collège vécut longtemps d'une vie précaire, mais d'Espagne, et malgré les plus redoutables oppositions, Borgia, qui en avait compris l'utilité, resta son généreux protecteur. Le collège romain, fondation de Borgia, aurait dû porter son nom. Saint Ignace le voulait; le duc n'y consentit point, mais le nom de Grégoire XIII, appliqué très justement, plus tard, à l'université romaine, ne doit point faire oublier quel fut son véritable fondateur.

Aidé par un de ses amis, l'évêque de Schillace, Borgia entreprit aussi de rebâtir l'église de la Strada. La première pierre du nouvel édifice fut bénie en sa présence. Cette construction ne fut pas, il est vrai, très avancée. Il était réservé, quinze ans plus tard, au cardinal Farnèse d'élever l'église du Gesù. Alors, Borgia, devenu général, aidera puissamment les projets de Farnèse.

La vocation du duc de Gandie restait un secret, que, dans la communauté même, peu de pères connaissaient. Saint Ignace ne la révélait qu'à de rares

amis. Le 15 décembre 1550, il écrivait au cardinal de Lorraine : « V. S. R^me^ se réjouira, me semble-t-il, d'apprendre ceci : ces mois derniers, le duc de Gandie est venu à Rome. C'est un grand seigneur espagnol, de très grande doctrine et prudence, de plus grande bonté. Désirant mieux servir N.-S. J.-C., il a laissé son état à son fils, et, avec une suite de vingt à vingt-cinq personnes seulement, il est venu à Rome. Pendant quelques mois encore il dissimule son dessein, mais je ne dois pourtant point cacher à V. S. R^me^ que lui et son second fils [1] viennent pour entrer dans la Compagnie. »

Plus encore que par sa munificence, Borgia édifiait ses hôtes par sa profonde humilité. « Sa mise [2] ne messeyait pas à un duc de Gandie ; elle était pourtant non seulement modeste, mais humble. A raison de son veuvage, il portait une longue tunique et un bonnet assez semblables à ceux des prêtres. On ignorait ses desseins intimes, mais *ex abundantia cordis*, il faisait des choses qui les trahissaient. Ainsi, un de ces soirs, Notre Père dînait dans sa chambre avec quelques pères. Son Excellence se présenta avec son fils et quelques gentilshommes. Ils s'étaient mis des tabliers blancs, et, tête nue, ils servirent le dîner.... Le repas fini, le duc voulut aller à la cuisine laver la

1. Jean suivit le duc, son père, à Oñate, puis alla étudier à Alcalá. Sitôt éloigné de son père, il perdit ses velléités de vocation, et, en 1552, il épousa Laurenza de Oñaz, petite nièce d'Ignace et héritière de Loyola.

2. *Chronique* de Polanco.

vaisselle. Notre Père, qui devina son idée, ordonna au ministre de la maison de rester dans le corridor avec d'autres pères, et de barrer le passage au duc. Celui-ci fut contraint de rentrer dans la chambre du père Ignace où on lui porta à dîner.

« Aux étrangers, le duc cause la plus grande édification par ses conversations et surtout ses exemples, si bien, qu'outre son fils, il a décidé plusieurs seigneurs à embrasser la vie religieuse. Ce sont les prémices du bien, plus universel et plus grand, que Notre Seigneur opérera, il faut l'espérer, au moyen d'un instrument si rempli de ses dons.

« Le duc obtint du père Ignace la permission de dîner avec la communauté, mais à la petite table de pénitence. Son fils et quelques-uns de ses gentilshommes, y prirent place avec lui.

« Le duc tint à cet acte d'humilité, parce que, précédemment, le P. Ignace l'avait invité au réfectoire, et lui avait réservé la première place. Le jour de la Purification, deux jours avant son départ, le duc offrit un repas à toute la communauté. Lui et son fils servirent tête nue. Ces derniers jours, il voulut laver la vaisselle à la cuisine, et son fils Jean, ayant, à cette occasion, cassé une écuelle de terre, alla dire sa coulpe en public. Au départ, le duc demanda sa bénédiction au père Ignace, puis embrassa chaque père, avec une grande charité. Il neigeait, et le froid éprouvait beaucoup le duc, habitué à un climat chaud. Cependant Ignace dut recourir à un ordre pour l'amener à mettre des gants. »

*
* *

Borgia aurait désiré faire un pèlerinage à Jérusalem ; saint Ignace l'en dissuada. Le 21 février 1551, il partit de Rome, escorté de trente cavaliers. La plupart des Pères qui l'avaient accompagné en Italie revinrent avec lui en Espagne. Il passa à deux lieues de Barcelone, sans vouloir pénétrer dans la ville ; il évita pareillement Pedrola et Saragosse, où il aurait trouvé sa sœur, la comtesse de Ribargoza, et son oncle, l'archevêque don Fernando. Le 4 avril, il était à Azcoitia.

Toutes les localités que traversait le duc rivalisaient pour le bien recevoir. Il marqua que cet empressement lui déplaisait, et souffrit simplement que quelques gentilshommes l'accueillissent. Quand Borgia parvint à Oñate, une brillante cavalcade l'attendait. Il eut beau se récrier, les rues se remplirent d'une foule si joyeuse, qu'elle imitait, dit un témoin, celle qui, le jour des Rameaux, chantait : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur! » Depuis, chaque fois que, d'Oñate, le duc allait entendre la messe à Vergara, presque tous les habitants l'escortaient.

Depuis longtemps, François de Borgia avait résolu de fixer sa retraite religieuse dans le Guipuzcoa. Vergara comptait le retenir. Désirant vivre en un ermitage écarté, il choisit celui de Sainte-Magdeleine, situé à un mille d'Oñate.

De Rome, le duc avait écrit à Charles-Quint, alors

à Augsbourg, pour lui notifier sa résolution d'embrasser la vie religieuse, et pour lui demander la permission de transférer à Carlos de Borgia le duché de Gandie. En attendant la réponse impériale, le duc de Gandie et le P. Araoz se livraient à d'édifiantes mais excessives pénitences, que Jean de Borgia, effrayé, dénonçait à saint Ignace. L'assentiment de Charles-Quint parvint à Oñate au mois de mai. Aussitôt, le duc de Gandie manda un notaire, et, devant témoins, il renonça officiellement à ses états, titres et biens. Il distribua ses vêtements et ses joyaux entre ses serviteurs, se fit couper les cheveux et la barbe, et, voulant recevoir en aumône ses habits de religieux, il les demanda aux pères qui l'entouraient.

En l'absence de l'évêque de Calahorra, alors à Trente, Borgia pria l'évêque auxiliaire, Gaona, de venir l'ordonner, et, grâce aux dispenses dont il était muni, il reçut tous les ordres sacrés en quatre jours : les ordres mineurs le mercredi après la Pentecôte, et les ordres majeurs les jours suivants. Le samedi, 23 mai, il fut ordonné prêtre dans la maison même qu'il habitait.

« Ce béni prêtre, écrivait Araoz, le 25 juin, depuis qu'il a été ordonné et qu'il a renoncé à son État, est si allègre et si content, qu'il en faut louer le Seigneur.... Il commencera, sans doute, à prêcher, le jour de saint Pierre... Sa messe a été différée à cause d'une indulgence qu'on lui veut envoyer de Rome.... Il a expressément enjoint à Don Juan de ne plus

l'appeler ni *seigneur*, ni *duc*. Il veut être appelé *François* et sans *Don*. Don Juan obéit, et dit : *Votre Révérence*. » Six mois plus tard, Araoz écrivait : « Le P. François ne signe plus *François pécheur*, mais *François*, tout court. Ajouter *Borgia* le mortifierait, tant il abhorre le vieil homme. Pourtant N.-S. lui donne, chaque jour, une telle liberté, qu'il ne ferait pas grand cas de cela. » François donna sa première absolution à un malheureux, poignardé en pleine église. Il prêcha son premier sermon, le 29 juin, dans l'église Saint-Pierre de Vergara. Le 22 juillet, il parla, de nouveau, à l'ermitage. Dès deux heures du matin, on était venu, d'Oñate, retenir des places.

A la fin de juillet, parvinrent, à Oñate, les lettres apportant à François la faveur d'un jubilé, pour la première messe qu'il célébrerait en public. Cette cérémonie devant être différée, François voulut, du moins, le 1er août 1551, dire sa première messe privée dans l'oratoire du château de Loyola. Son fils Jean la lui servit. Alors, sans doute, eurent lieu les deux faits suivants rapportés, aux procès de canonisation, par une des filles et par la veuve de Jean de Borgia.

« Étant à Loyola, dans la chambre même où le P. Ignace blessé avait coutume de se trouver, le P. François fut tenté de vaine gloire par le démon, qui lui dit que le trône du ciel, perdu par l'orgueil de Satan, lui serait réservé. A quoi le P. François répondit humblement qu'il ne méritait

pas tel honneur, étant très grand pécheur, et pécheur pire que le démon. »

« Un jour qu'il priait à Loyola, le P. François appela Don Jean, son fils, et lui dit : « Don Jean, « votre mère a été ici avec moi, et elle m'a chargé « de vous dire que vous aviez sa bénédiction. « Aussitôt après, elle s'en est allée au ciel. » Puis le Père inclina sa tête sur le lit contre lequel il était agenouillé, et qui était si mouillé de larmes, qu'on l'aurait cru copieusement arrosé. »

2. *L'Apôtre du Guipuzcoa.*

Saint Ignace avait trop de tact, pour n'entourer point le P. François de Borgia de ménagements exceptionnels. Il fallait, pensait le saint, laisser Dieu seul diriger François, ce qui arriverait sûrement si celui-ci suivait sa dévotion. Il l'exempta donc de l'autorité du provincial d'Espagne, et de tout supérieur immédiat, et le laissa libre d'aller où il voudrait. François fut très touché de ces prévenances, et, le jour même de sa première messe, il ouvrit la série de ces prédications puissantes, qui devaient renouveler tant de villes. Il prêcha à Azpeitia, à Saint-Sébastien, à Villafranca, à Renteria, à Hernani, à Tolosa, et rentra, le 12 août, de cette première expédition.

Le 8 septembre, en compagnie d'un père et de trois frères, François s'établit en son ermitage

d'Oñate. Le 14 septembre, on transféra à l'ermitage des reliques rapportées de Rome. Des indulgences ayant été accordées à cette occasion, les gens vinrent par milliers. « Dans certains villages, racontait un témoin, il n'est pas resté un enfant. Le Père a entendu beaucoup de confessions. Il célèbre ordinairement chaque jour. »

Dans son ermitage, François s'adonnait longuement à l'oraison, à la pénitence, à la composition d'opuscules pieux. Le vendredi, il allait servir les pauvres à l'hôpital. Mais, dans toute l'Espagne, il n'était bruit que de son changement de vie, et Oñate devenait l'objet d'incessants pèlerinages. « A tel point, disait François, que mon ermitage se change en cour. »

Du reste, il ne s'y confinait pas. Jamais sainteté ne fut plus apostolique que la sienne, ni plus prodigue de soi. A la fin d'octobre, François, à la prière du vice-roi de Navarre, se rendit à Pampelune avec deux compagnons, et donna, dans cette ville, une véritable mission. Son éloquence, moins faite de studieuses préparations que de sainteté rayonnante, émut profondément. Borgia parlait fort bien, mais, prédicateur novice, il manquait encore de feu et de mouvement. Deux ans plus tard, seulement, prêchant à Burgos et à Calahorra, il se révèlera orateur. « Il semble, écrivait-on alors, avoir reçu le don de la prédication. Il a acquis l'action et le pathétique, qui lui manquaient, et sa doctrine obtient ainsi plus de fruit. Dieu a ajouté cette force à celle de ses

exemples, afin que rien ne lui manquât.... Il a fait beaucoup de progrès depuis l'an passé. Quelquefois, par humilité, il n'ose prêcher. L'autre jour, descendant de chaire, il demanda s'il ne serait pas meilleur qu'il ne prêchât point, car il prenait la place de ceux qui le feraient mieux. Il parle, aujourd'hui, avec beaucoup de facilité, et, sans grande préparation, il remue, par un seul discours, plus que les plus fameux prédicateurs par de nombreux sermons. Le peuple voit avec admiration un duc pauvre et prédicateur. »

Au retour de Pampelune, le P. François fit annoncer, pour le 15 novembre, sa première messe publique. La veille, il vint coucher à l'hôpital de Vergara. Plus de dix mille hommes s'étaient réunis dans cette ville. Le 15, François distribua quatre cents communions dans l'église de Saint-Pierre, puis, l'édifice étant trop étroit, on se dirigea en procession vers l'ermitage de Sainte-Anne de Rotalde. François prêcha et dit la messe en plein air. Les arbres et les toits d'alentour étaient chargés d'hommes et d'enfants. La messe finie, on revint en procession à Vergara, où François communia plus de douze cents personnes. Il ne rentra à son hôpital qu'à deux heures du soir. Le vendredi suivant, il commença à demander l'aumône dans les rues d'Oñate. Certains furent stupéfaits à ce spectacle, d'autres consolés, tous émus. Borgia renouvela souvent cet acte d'humilité, et les bonnes gens l'accablaient de tant de provisions, qu'il ne les pouvait plus porter.

Vers la fin de novembre, Don Carlos, le nouveau duc de Gandie, et Alvaro son frère vinrent à Oñate, avec leurs deux oncles, Philippe de Borgia et le comte de Ribargoza. Le 26 novembre, François les communia, leur fit une exhortation fervente, et, en les congédiant, les pria de ne plus le troubler.

Le P. François n'était à Oñate que depuis six mois, et, déjà, le Guipuzcoa l'appelait son apôtre. On remerciait saint Ignace d'avoir envoyé dans ces montagnes un tel « porte-lumière », un tel « excitateur d'âmes », qui éteignait toutes les querelles, et réussissait en tout ce qu'il tentait pour le service de Dieu. « Il n'est ici personne, disait-on, petit ou grand, qui n'obéisse au P. François. Vergara est si réformé, que les gens de cette ville prêchent à leurs voisins; ceux qui ignoraient la vie chrétienne l'ont apprise; beaucoup de prêtres se réforment; toute la ville demande, à genoux, que François se fixe en ses murs. »

Sitôt ses fils et parents partis d'Oñate, François organise ses compagnons par bandes, qu'il envoie, chaque dimanche, prêcher et confesser dans les bourgs voisins. Lui-même se met en campagne. Chaque dimanche d'Avent le voit en une ville différente. Il aimerait, sans doute, passer les fêtes de Noël dans son ermitage; mais Vergara l'appelle, et il sacrifie son désir de recueillement à la charité.

Entre chaque expédition, François revenait à Oñate. Des prêtres, des laïcs l'y attendaient, aux-

quels il donnait les exercices spirituels, et dont beaucoup voulaient ensuite partager son genre de vie.

Le 12 février 1552, Borgia partait pour Vitoria. Il s'était opposé à toute réception solennelle. Les notables vinrent cependant l'attendre en dehors de la ville. Il voulait loger à l'hôpital; on lui persuada de descendre chez les Franciscains. Le lendemain, dimanche de la Septuagésime, on fit, dans toutes les églises, cesser les messes à neuf heures, et par crieur public on annonça le sermon du P. François. Le jour suivant, autre sermon à San-Vicente. Tous les monastères lui réclament un discours. Il ne se refuse à aucun, et ne rentre au couvent que pour être assailli de visites. Il se prête à tous avec sa bonhomie ordinaire, accepte de parler sans préparation, et, par ses discours, comme par ses entretiens, comme par son seul aspect, il transforme les âmes.

De Vitoria, le P. François se rend à Bilbao, où il prend logis à l'hôpital des pauvres. Comme à Vitoria, on annonce ses sermons par crieur public, et, le dimanche de la Sexagésime, il trouve un auditoire si compact, qu'il a grand'peine à gagner la chaire. Partout où passe cet homme, la ferveur se ranime, les inimitiés s'apaisent. Les villes, dit un témoin, le reçoivent « comme un corps saint ».

Le dimanche de la Quinquagésime, François, de retour à Vergara, s'apprêtait à commenter, chaque

semaine, le *Miserere*, quand une lettre de saint Ignace l'invita à partir pour Lisbonne.

En Portugal, la Compagnie de Jésus passait par des épreuves délicates. Le P. Simon Rodriguez, premier provincial, avait rendu à la foi et à son ordre d'immenses services. Mais trop de faveur nuit aux âmes les mieux trempées, et Rodriguez avait trop joui, peut-être, de la faveur royale. Il devait être écarté de Lisbonne, et saint Ignace comptait sur le tact de Borgia, pour faire agréer à Jean III ce changement nécessaire.

François partit avec un empressement d'autant plus méritoire, que le souvenir d'hostilités encore récentes devait rendre pénible à l'ancien duc de Gandie la rencontre des souverains portugais. Il ne put dissimuler sa présence, ni à Burgos, ni à Valladolid, ni à Tordesillas : chacun de ses voyages se changera, désormais, en mission perpétuelle.

La princesse Jeanne, fille de Charles-Quint et fiancée au prince royal de Portugal, appela François à Toro, et l'y retint toute la semaine sainte. Dès cette première entrevue le religieux conquit sur l'infante une influence définitive.

Le samedi saint, François partit pour Salamanque, où il demeura jusqu'au 29 avril. Son commerce plus angélique qu'humain, son humilité, sa douceur souriante lui attiraient tous les cœurs. L'évêque, le chapitre, l'université, s'empressaient à ses sermons, devenus l'événement du jour. On s'étonnait, seule-

ment, qu'il pût résister à de si continuelles fatigues. Il s'apprêtait enfin à poursuivre son voyage, quand des lettres de Lisbonne lui apprirent que sa présence y était presque redoutée. Ceux qui en auraient le plus profité semblaient en prendre ombrage. Le P. François était trop humble pour s'estimer nécessaire : il revint sur ses pas. Aussi bien, le voyage interrompu ne fut pas inutile. L'exemple et la parole de Borgia émurent et convertirent des âmes. Il vit à Salamanque, D. Antonio de Cordova, jeune étudiant qu'au prochain consistoire le pape voulait créer cardinal. Antonio ne savait s'il devait accepter cette dignité, ou embrasser la vie religieuse. Il en avait écrit à saint Ignace, mais la vue de François mit fin à ses hésitations. Sans attendre de réponse, Antonio refusa le cardinalat, et partit pour Oñate. François l'y rejoignit, et finit, en son cher ermitage, l'année 1552.

3. *Le voyage en Portugal. — Le cardinalat.*

Saint Ignace regrettait qu'on eût naguère arrêté Borgia sur le chemin du Portugal, et tous ceux qui voulaient du bien à la Compagnie, en ce royaume, appelaient, de leurs vœux, la venue de l'ange pacificateur. Le roi lui-même le pressait d'arriver. Après avoir, pendant huit mois, évangélisé la Castille, le 23 août 1553 François parvenait à Coïmbre; le 31 il était à Lisbonne. Aussitôt, le roi, la reine,

les infantes, dépêchèrent des officiers pour prendre de ses nouvelles.

Le 3 septembre, François était mandé au palais. A sa vue, le roi et la reine se lèvent, vont à lui, et, contre tout usage, le roi se découvre. François écarte le siège qui lui est présenté, et pendant toute l'audience, il reste à genoux. Il était un peu sourd, disait-il, et, à genoux, il entendrait mieux la reine. Il est impossible, qu'à cette heure, le souvenir de leurs anciennes injustices n'ait pas été présent à la pensée des deux souverains. Voilà donc le majordome, si obstinément écarté! Quelle erreur c'avait été, mais comme Dieu en avait tiré parti! A présent, le grand d'Espagne n'existait plus, ni l'homme qu'ils avaient affligé. Un saint leur apparaissait, plus grand qu'eux. Il était agenouillé. « Je ne puis souffrir, s'écria Jean III, de vous voir ainsi »; et il fit conduire François chez sa belle-fille, la princesse Jeanne, les infantes ses sœurs, et son frère l'infant don Luiz.

Chaque jour, la reine, la princesse, les infantes envoyaient, chacune de leur côté, un repas tout préparé au P. François, qui ne faisait honneur qu'à un ou deux plats de la table commune. Le premier médecin de la cour eut ordre de le visiter, et les tapissiers du palais d'attacher des rideaux à son lit. Un soir, la reine apprend que le Père a heurté, du front, contre une porte. Elle lui envoie son médecin, et un léger bonnet de lin. « Enfin, écrivait le compagnon du Père, émerveillé, Leurs Altesses le traitent comme s'il était leur propre fils. »

De telles faveurs sont débilitantes, et les âmes les plus fermes se laissent gagner par leur charme subtil. Aussi, François mandait-il à saint Ignace de prier « pour qu'il ne gardât rien des poussières d'Égypte ». Aucun honneur n'altérait, du reste, son invincible humilité ; il n'allait au palais que sur une invitation expresse et à pieds, et, quand le roi le cherchait, on le trouvait, souvent, dans les cuisines, causant avec les derniers serviteurs.

François retrouvait, à Lisbonne, la princesse Jeanne de Castille, mariée au prince héritier, et se plaisant fort peu en Portugal. Elle reprit vie à l'aspect du saint. L'année précédente, à Toro, François l'avait guérie de la passion du jeu. Elle exigea, qu'en dédommagement, il lui composât un *jeu des vertus*. François se plia à ce caprice, et son jeu devint de mode à la cour.

Mais, composer des jeux innocents était le moindre souci de l'apôtre ; à toutes les âmes et à tous les auditoires, il prêchait les solides vertus. Simon Rodriguez avait enfin quitté Lisbonne ; après son départ, le P. Nadal était venu promulguer, en Portugal, les constitutions de l'ordre nouvellement achevées. Par sa discrète influence et son exemple, Borgia allait faciliter l'œuvre de Nadal et réparer celle de Rodriguez.

Le premier dimanche d'octobre, en présence du roi, on inaugura la nouvelle église de la maison professe de Lisbonne. A cette occasion, trois profès, deux coadjuteurs spirituels et deux novices, pronon-

cèrent leurs vœux; deux postulants demandèrent et reçurent l'habit de la Compagnie. Un des profès était le futur martyr du Monomotapa, Gonzalve de Silveyra; un des coadjuteurs, le grand apôtre du Brésil, François Vieyra. Borgia expliqua éloquemment l'institut de la Compagnie, et, par cette apologie, dissipa ce qui restait encore, à Lisbonne, de fâcheuses préventions.

Nadal pouvait écrire, deux mois plus tard : « C'est une bénédiction que la bonté, l'humilité, l'édification et l'efficacité, en toute affaire spirituelle, de ce bon P. François. Il m'a aidé au delà de toute expression. Réellement, le Seigneur a opéré par lui tout le bien qui s'est fait ici, en ma présence, et qui s'est opéré ensuite, et cela, à cause du grand respect et de la vénération qu'il inspire à Leurs Altesses. »

Le 3 octobre, François, comblé de bénédictions, partait pour Évora. Le 18, il était à Cordoue, où de généreux bienfaiteurs fondaient un collège de la Compagnie. On prit possession du collège le 25 novembre, et François commença, le premier, à expliquer le catéchisme aux enfants et à leur enseigner la grammaire.

Il projetait de passer l'hiver en Andalousie, d'aller ensuite, pour obéir à saint Ignace, visiter sa sœur, à Saragosse, et de ne rentrer à Oñate que l'été suivant. Mais, le 2 janvier 1554, éclatait, à Valence, entre ses frères et des familles rivales, une rixe qui allait lui fermer le royaume d'Aragon, et lui attirer même de redoutables inimitiés.

Le 27 février, un fils du duc de Segorbe, vice-roi de Valence, était abattu d'un coup d'arquebuse. Ce meurtre était une vengeance des Borgia, irrités qu'un de leurs serviteurs eût été pendu, en punition d'un précédent assassinat. Des luttes s'ensuivirent, qui divisèrent la noblesse de Valence, et mirent les Borgia au ban du royaume. Diego et Philippe de Borgia, compromis dans le meurtre du 27 février, furent épargnés pendant huit ans, grâce, sans doute, au crédit dont jouissait alors leur frère aîné, François. Tardive, mais terrible, la justice royale atteindra plus tard Diego.

François subit le contre-coup de ces violences. En 1554, sur une route de Castille, il fut, un jour, rejoint par deux cavaliers masqués, qui le supplièrent de ne plus cheminer sans défense, au risque d'être atteint par les nombreux ennemis des Borgia. François les remercia, mais déclara, que, n'ayant fait de tort à personne, il ne craignait que Dieu, et ne se défendrait jamais. Il comptait que les ennemis de la maison étaient, malgré tout, gentilshommes et chrétiens, et qu'ils ne se déshonoreraient pas en assassinant un religieux désarmé.

*
* *

Aussi bien, un autre danger menaçait, à cette époque, François de Borgia. Le 30 mars 1552, Charles-Quint l'avait proposé pour la pourpre. Jules III accueillit, avec joie, la demande de l'empereur, et il chargea son nonce en Espagne, le cardinal Jean

Poggio, d'avertir Borgia de ses desseins. Une dignité ne pouvait séduire François, mais, en dépit de ses répugnances, sa conscience scrupuleuse semble avoir été inquiétée par la crainte de désobéir à un désir du pape. Saint Ignace lui-même s'était bien demandé s'il convenait de s'opposer à ce désir, et ce n'est qu'après trois jours d'hésitations et de prières, qu'il avait résolu d'y résister. Le saint fondateur parvint alors à écarter le chapeau de la tête de Borgia, mais, deux ans plus tard, à la prière de Charles-Quint et du prince Philippe, Jules III revint à son idée, et le bruit se répandit en Espagne et à Rome que François acceptait le cardinalat. Il paraît bien que sa conscience fut encore partagée entre la répugnance pour les honneurs, et la crainte de désobéir, lui, profès, à la volonté du pape. Des prières émues, qui lui furent adressées pour qu'il n'acceptât point le chapeau, il paraît ressortir qu'il ne s'était pas cru le droit de refuser. Saint Ignace, cette fois encore, le tira de son doute. Aux vœux substantiels et solennels de religion, les profès de la Compagnie ajoutent des vœux simples, par lesquels ils s'engagent à n'accepter de dignités ecclésiastiques, que sur l'ordre formel du pape. Borgia, en 1548, n'avait point émis ces vœux. Saint Ignace lui ordonna de les prononcer. Le 22 août 1554, François en transmit la formule écrite. Il conjura ensuite le prince Philippe, alors roi d'Angleterre, de ne plus renouveler ses instances.

Dès lors, les menaces du cardinalat, souvent répétées, ne le troubleront guère. Il savait que, seul, un

ordre du pape pourrait l'obliger. Pie IV et Pie V l'aimaient trop, pour lui imposer une dignité qui l'eût désolé. Grégoire XIII, en 1572, paraissait décidé à vaincre toutes les résistances du saint; la mort affranchit alors François.

CHAPITRE II

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL D'ESPAGNE

1. *Son caractère et son crédit. — Au chevet de Jeanne la Folle.*

Le P. Nadal venait d'apprécier, à Lisbonne, le mérite de François de Borgia. Le 10 juin 1554, il lui imposa, au nom de saint Ignace, la charge de commissaire général des provinces d'Espagne et de Portugal. Deux ans plus tard, cette juridiction devait être étendue sur les provinces de l'Inde occidentale et orientale, autrement dit sur toutes les missions de la Compagnie.

La province de Portugal était florissante, bien que remise, à peine, de divisions funestes; les trois provinces d'Espagne (Castille, Aragon, Andalousie) débutaient; celle d'Andalousie n'existait guère que de nom. Par une décision hardie, que certains purent juger imprudente, saint Ignace abandonnait tout l'avenir de son ordre, dans la Péninsule, à un nouveau venu, à peine instruit de ses nouveaux devoirs. Il lui confiait des pouvoirs extraordinaires et presque

absolus, et faisait ainsi preuve d'une rare perspicacité.

Mais François comptait tellement n'être plus rien, il avait pris en si grand dégoût les affaires, que l'idée de gouverner des hommes, auxquels il s'estimait inférieur, lui fut une amère souffrance. Dix ans plus tard, il écrivait, dans son journal : « Aujourd'hui, dixième anniversaire de la croix qu'on m'imposa à Tordesillas! » Il demanda, du moins, de n'avoir ni le titre de commissaire, ni charge d'âmes. Ce titre et cette charge étaient nécessaires à son emploi. Il le reconnut, et se résigna à les porter.

Il se mit à l'œuvre avec sa vaillance et sa simplicité ordinaires, au point d'étonner tous ceux qui, déçus par son humilité, ne le savaient pas si apte au gouvernement. « Il a fort bien accepté, écrivait-on, ce que sa condition naturelle ne semblait pas comporter. Il semble prendre au gouvernement le même goût qu'à l'oraison ; ceci prouve son obéissance. On peut dire de lui : *Quæ prius nolebat tangere anima mea, nunc præ obedientia*[1], *cibi mei sunt*[2]. »

En fait, le vice-roi se retrouvait. Il occupait sa vraie place, et, bien que son expérience de la vie religieuse fût courte, et sa connaissance de son institut un peu rudimentaire, il allait, pendant sept ans d'un gouvernement très actif, transformer les provinces qui lui étaient confiées.

1. *Præ angustia,* disait Job, IV, 7.

2. Ce que mon âme refusait de prendre, est maintenant, par obéissance, devenu mon aliment préféré.

Tout le servait : son nom, sa sainteté, son ardente initiative, sa bonté. Sa sainteté n'était mise en doute par personne. Le cardinal Siliceo, archevêque de Tolède, et toujours fort hostile aux Jésuites, avait fréquenté saint François de Paule. « Il me manque, avouait-il, d'avoir vu François d'Assise; j'aurais connu trois saints François. » Mais, jaloux du crédit que la vertu de Borgia attirait à son ordre, il accusait les Jésuites de promener partout leur saint, comme on fait, dans les campagnes, des têtes de loups qu'on a tués.

François était bon, au point qu'on lui reprochait de l'être trop. La sainteté ne lui enleva jamais son caractère joyeux. Mais, ceux même qui lui auraient désiré plus de rigueur, avouaient que, par sa mansuétude, François obtenait plus, qu'un autre n'aurait gagné en se montrant sévère. Par son humble affabilité il réduisait tous les cœurs, et les tenait en sa main.

Il n'usait d'austérité qu'envers soi, et, supérieur, il crut devoir augmenter la mesure de ses pénitences. Ses macérations et ses abstinences devinrent telles, qu'on s'en plaignit à saint Ignace. De Catalogne, Borgia, vice-roi, avait jadis envoyé à la duchesse de Medina-Sidonia un de ses musiciens, Melchior Marcos. A Séville, en 1554, Marcos, devenu maître de chapelle de la duchesse, se donna à son ancien bienfaiteur. François le reçut dans la Compagnie comme frère coadjuteur, et, jusqu'à sa mort, le garda près de lui. Saint Ignace ordonna à François d'obéir au

frère en tout ce qui touchait à sa santé. François se soumit, mais Marcos eut toujours bien à faire pour modérer les austérités de son supérieur.

Le 2 janvier 1554, le prince Jean, fils aîné de Jean III, mourut à Lisbonne. Le 20 janvier, sa veuve, la princesse Jeanne, mit au monde l'infant D. Sébastien. Bientôt après, la princesse, qui goûtait peu Lisbonne, revint en Espagne. Aussi bien, son frère Philippe partait, le 13 juillet, pour l'Angleterre, où, le 25, il épousait la reine Marie Tudor. Son père, l'Empereur, était en Allemagne. Il fallait une régente à ce royaume, toujours privé de ses souverains et la princesse Jeanne fut nommée régente.

Le 9 juin, à peine arrivée à Valladolid, elle appela le P. François, se mit sous sa direction, lui accorda un crédit sans bornes, et voulut apprendre de lui à bien gouverner. La princesse avait même fait vœu d'entrer en religion. En 1555, elle demanda de commuer ce vœu en celui d'obéissance à son directeur, et malgré ses répugnances, celui-ci dut consentir.

L'influence de Borgia sur la régente fut bientôt sourdement jalousée. Il s'en apercevra, quand Philippe II, en 1559, reviendra gouverner l'Espagne. Alors, les envieux se coaliseront contre le conseiller trop écouté de la princesse, et trois années d'hostilité lui feront payer cher le temps d'une faveur. qui offrait, du reste, des dangers dont le saint se défiait. La cour, à ses yeux, était l'*Égypte* : il n'y venait

qu'à contre-cœur, et ne profitait de son crédit que pour donner d'utiles conseils. A cette action discrète et intelligente, la Régente dut de gouverner remarquablement, et de s'élever, elle-même, à la pratique des plus rares vertus.

La conscience du conseiller fut, pourtant, soumise à de délicates épreuves. Paul IV était hostile à l'Espagne. En 1556, il retira à la couronne certains droits sur les biens ecclésiastiques qu'il avait précédemment accordés. Soutenu par de nombreux théologiens, le conseil royal parlait de résister; Borgia conseilla la soumission, et il fut écouté. L'année précédente, il s'était même vu menacé de l'odieuse mission de promulguer en chaire une excommunication contre le prince Philippe. Paul IV revint, heureusement, sur son projet, grâce peut-être aux prières de Borgia; mais, si les lettres apostoliques étaient parvenues aux mains du religieux, personne ne doutait qu'il n'eût accompli son rigoureux devoir.

Sur ces entrefaites, la mort chrétienne de Jeanne la Folle mit le comble au crédit dont Borgia jouissait en Espagne. Depuis près de quarante ans, l'infortunée veuve de Philippe le Beau languissait à Tordesillas. Depuis quinze ans, sa folie se traduisait par l'horreur des choses religieuses. On la jugeait possédée, et, très humiliée de cette situation, la cour d'Espagne en faisait grand mystère. En 1552 déjà, puis en 1554, le prince Philippe avait prié Borgia de visiter la Reine. « A vous seule, lui déclarait-il, vous

l'avez plus soulagée, en quelques jours, que cent docteurs et beaucoup de médecins, en quarante ans. »

Au mois d'avril 1554, Borgia se rendit à Tordesillas. Il ne voulut point loger chez sa fille, Isabelle, comtesse de Lerme, dame d'honneur de la reine, mais au petit hôpital de *Mater Dei*. Pendant deux mois, chaque jour, il visita la souveraine et entendit ses doléances. Jeanne la Folle se croyait entourée de sorcières. Borgia fit écarter les dames qui déplaisaient à la malade. Il la décida à recevoir de l'eau bénite et à entendre la messe, calma quelque peu ses terreurs, mais le mal était trop incurable pour qu'il le pût guérir.

L'année suivante, le 23 mars, un courrier l'appela brusquement; la reine Jeanne se mourait. Le 29, François était à son chevet. L'agonie se prolongeant, il se retira à Simancas, d'où, le dimanche des Rameaux, 5 avril, il fut rappelé. A sa vue, la raison de la reine se réveilla. Elle fut heureuse de voir le saint, accepta ses conseils, et le pria de réciter le credo. François commença le symbole des Apôtres; mais la reine, mêlant des mots empruntés au symbole de Nicée, il récita ce symbole. A la fin, la reine dit : *Amen*!

Un tel changement surprenait chacun. François, qui n'y comptait pas, et qui se défiait de ses lumières, appela, de Salamanque, le célèbre dominicain Dominique de Soto, pour juger si la reine pouvait recevoir les sacrements. Après des hésitations, qu'ex-

plique seule leur foi en une possession, on donna à la malade l'extrême-onction : ses vomissements l'empêchaient de communier. Le vendredi saint, 12 avril 1555, à six heures du matin, Jeanne la Folle expirait. Ses dernières paroles avaient été : « Jésus crucifié soyez avec moi! »

2. *Le temps de la faveur : Fondations et conquêtes.*

Toute l'Espagne attribua la pieuse fin de la reine Jeanne à la sainteté du P. François. Princes et sujets lui en témoignèrent une reconnaissante vénération, qui, pendant quatre ans, contribuera à lui faciliter tous les succès. Partout, même auparavant, des triomphes l'accueillaient, auxquels il ne pouvait se dérober. L'année précédente, il s'était rendu à Alcala. Le recteur de l'université, le clergé, la noblesse, le reçurent comme un envoyé de Dieu. Tant de visiteurs se disputèrent son temps, que, durant sept jours, il n'en trouva guère à donner à ses frères. Il voulut, un jour, assister *incognito* à une leçon; mais, averti de sa présence, le recteur, entouré de professeurs et d'étudiants, pénétra dans la classe. Chacun criait : *C'est lui*! *C'est lui*! Le recteur tenta vainement de faire asseoir le Père François à une place d'honneur, qu'on n'accordait, ni aux infants, ni aux évêques. Du moins, le professeur Pascal Mancio, dominicain, prit-il sa revanche. Après quelques mots d'explication théologique, il entreprit

l'éloge de la vocation du duc de Gandie. Tout l'auditoire avait les yeux fixés sur François de Borgia, dont l'air morfondu augmentait l'émotion commune.

A l'exemple de la Régente, beaucoup de grands recherchèrent la direction du religieux. Il ne voulut se consacrer exclusivement à aucun, mais se donna à tous, grands et petits, et sa parole, le spectacle de son humilité et de sa pénitence, convertirent de nombreux et de célèbres pécheurs.

D. Gutiere Vargas de Carvajal, évêque de Plasencia, fut une de ses conquêtes. Ce prélat mondain et batailleur menait, à Plasencia, le ban des Carvajal, toujours armé contre d'autres factions. Pendant trente jours, Borgia avait prié pour l'évêque. Carvajal fit les exercices spirituels et changea de vie : par crieur public, il demanda pardon à ses ennemis, et s'offrit à réparer ses torts. Il fonda, dans sa ville, une maison de la Compagnie, et seconda, dès lors, toutes les entreprises de François.

L'ermitage d'Oñate devenait trop éloigné, et François, désirant une retraite où il pût parfois se renfermer, avisa, près de Jarandilla, à deux lieues de Yuste, un nouvel ermitage dédié à sainte Magdeleine, que lui offrait le comte d'Oropesa. Il pensait s'y retirer une partie de l'année, et s'y reposer de ses fatigues par de tranquilles contemplations. Entraîné par ses travaux, il ne jouit jamais de l'ermitage de Yuste. Un plus illustre cénobite devait illustrer ce coin de terre, qui, par une étrange coïncidence,

attira, presque en même temps, Borgia et Charles-Quint.

Une autre conquête spirituelle lui allait ouvrir un meilleur abri. D. Juan Molina de Mosquera, commandeur de Saint-Jacques et regidor de Valladolid, détestait à tel point les Jésuites, qu'il évitait les églises où il avait chance d'en apercevoir. Il avait offensé tant de gens, et provoqué tant de haines, qu'il sortait toujours flanqué d'arquebusiers et de gardes. Il vit Borgia, et fut tellement séduit, qu'il l'invita à sa maison de Simancas, non loin de Valladolid. Un frère coadjuteur accompagnait François, l'appelait *Père François*, tout court, et partageait ses repas. Un jour même, arrivant à cheval, et sans descendre de selle, le frère héla Borgia, et lui demanda un licou, François l'alla chercher. Mosquera, qui avait connu, à la cour, le marquis de Lombay, fut bouleversé; le néant de la vanité humaine lui apparut. D'une extrême hostilité, il passa à un amour absolu pour la Compagnie. Il donna à François sa vaste maison de Simancas, et la dota, regrettant, disait-il, d'être moins riche que l'empereur, et de pouvoir trop peu donner.

A Valladolid, on tint ce changement pour un miracle. Mosquera sortait maintenant sans épée; à la cour, il demandait pardon à ses ennemis. Il se réserva un faible revenu et répandit son bien en aumônes. Dans sa maison de Simancas, il se ménagea seulement quelques chambres, et retint, comme un

privilège, une place au réfectoire commun. Le reître converti avait des ferveurs de novice, et, tout commandeur qu'il était, il servait à table et lavait la vaisselle.

La Compagnie n'avait pas encore, pour ses novices, de maisons de probation. On les exerçait sans méthode déterminée, çà et là, dans les villes où ils étaient reçus. Le premier, Borgia eut l'idée de les grouper, et, sous un maître expérimenté, de les former, pendant un an ou deux, à la pratique des fortes vertus. En 1554, il en réunit douze à Simancas. Ils étaient trente-cinq à la fin de l'année.

Simancas devint l'ermitage du P. François. Il ne s'y pouvait dérober aux nombreux visiteurs, désireux d'apprendre de lui la sainteté, et il s'y consacrait surtout à la formation des novices, que son exemple aurait pu dispenser d'autres leçons, mais il s'y abandonnait aussi, et presque sans mesure, à la pénitence et à l'oraison qui étaient son repos.

Il y faisait cinq ou six heures d'oraison, disent ceux qui l'y virent, puis, célébrait la messe dans une chapelle retirée. Il restait une heure, le saint sacrement à la main, et versant des larmes, ou bien, au premier memento, il entrait en extase : on le tirait par la chasuble pour l'avertir de continuer. Un jour, il commença sa messe à dix heures, et ne l'avait pas achevée à l'heure des vêpres ; il prit son repas à trois ou quatre heures du soir, et, au premier plat, il tomba en extase. Le F. Marcos dut lui ordonner d'en sortir et de manger. Le soir, le frère lui enjoignait d'achever ses

prières et de se coucher. Il s'agenouillait alors et disait : « Encore un peu de temps, frère Marcos, pour l'amour de Dieu! »

Aucune pratique d'humilité ne lui répugnait. Il rapportait, sur ses épaules, de la viande de boucherie, et se laissait, dans ses voyages, manquer d'égards par tout venant. Il ne souffrait jamais qu'on fît allusion à son passé, sauf quand on ne trouvait d'autre moyen de faire ouvrir les églises, où il comptait célébrer. Il appelait plaisamment cette concession un recours au bras séculier.

Quand il séjournait à Madrid, François allait, deux fois par semaine, à l'hôpital d'Anton Martin. Il exhortait les malades, leur glissait des aumônes sous les oreillers et les lavait lui-même. Il soignait surtout un infirme très contaminé, qui lui communiquait sa vermine. Averti, il répondait : « Il n'importe ! » et secouait simplement son manteau.

A qui s'étonnait de le voir savourer un mets répugnant, il répondit, un jour : « Ah ! si vous aviez goûté de l'enfer! » et, à un gentilhomme surpris de le voir, en voyage, si peu soucieux de ses aises : « Mais je ne manque de rien, assura-t-il. J'envoie toujours devant moi un fourrier, qui me prépare un logis à souhait. Ce fourrier c'est la conviction que ma vraie place est en enfer. » Le fourrier du P. François devint proverbial en Espagne.

Dieu semblait déjà donner à l'humble religieux une force surhumaine. A l'hôpital de Madrid, une pauvresse souffrait, depuis des mois, d'une jambe

carriée qu'on allait amputer. Voyant, un jour, passer François, elle l'appelle et lui demande de toucher la jambe malade. « Ce ne sera rien, ma sœur », dit François. Bientôt après l'infirme guérit. A Séville, un témoin qui entendait sa messe sans le connaître, vit sa figure irradiée, quand il se tournait pour dire : *Dominus vobiscum*. Il guérit la princesse régente, en lui appliquant une relique de la vraie croix, et sa fille, la marquise d'Alcañices, après lui avoir fait promettre de ne plus lire de romans et d'éviter toute mondanité. Il fut bientôt reconnu, en Espagne, que la prière du P. François opérait des prodiges.

Dieu accordait, sans doute, ce crédit à son serviteur afin qu'il pût rapidement accomplir son œuvre, qui était de développer son ordre. De toute part, des bienfaiteurs lui offraient des maisons, et en quelques années, Borgia accomplit douze fondations importantes.

La sympathie que lui attirait sa vertu valait, à la Compagnie, un accroissement que, sans lui, elle n'eût certainement pas connu. Aussi le bienheureux Jean de Ribera, patriarche de Valence, pouvait-il, en 1606, écrire au Nonce, en lui demandant la canonisation de François : « Nous sommes obligés de reconnaître que saint Ignace fut doué d'une grâce particulière de Dieu, pour commencer ce saint Institut, dans l'intérêt universel de l'Église. Mais nous devons aussi penser, qu'au P. François Dieu donna une grâce analogue, pour parfaire et conserver l'œuvre d'Ignace. Commencer et parfaire sont également des œuvres de la

main de Dieu, et la seconde est aussi importante que la première, sinon plus. »

Docile aux intentions d'Ignace, Borgia allait de l'avant, comptant que Dieu le soutiendrait dans ses multiples entreprises. « Il étonne tous ceux qui le voient, écrivait-on en 1556. Il n'est fatigue qui l'arrête, ni travaux qui l'épouvantent. » Partout, il apportait l'élan et la ferveur. Avec son habituelle bonhomie, il concédait, sans doute, à quelques fondateurs des privilèges onéreux ou gênants. Souvent aussi, il acceptait des maisons peu rentées. La pauvreté n'effrayait point son âme vaillante, et il savait, par expérience, que Dieu y remédiait toujours.

Son zèle ne se restreignait pas aux limites du royaume. En 1554, et en 1556, il fondait les missions du Pérou, du Mexique et du Paraguay, préludant ainsi au généreux appui qu'il donnera plus tard et plus efficacement aux missions lointaines.

Personne, sauf saint Ignace, n'a fait plus que lui pour le collège romain, dans lequel il continuait à voir, non point l'œuvre du duc de Gandie, mais le séminaire de la catholicité.

Le 23 mars 1555, la mort de Jules III privait ce collège d'un généreux bienfaiteur, et, jusqu'à Grégoire XIII, l'œuvre si chère à saint Ignace fut très menacée. Borgia fut son soutien. La détresse était alors grande en Espagne; souverains et gentilshommes étaient fort obérés. En 1555, avec l'approbation de la princesse régente, Borgia chargea cependant trois Pères de recueillir des aumônes en Andalousie, en Ara-

gon et en Castille. Généreusement, il envoyait à Rome les patrimoines des novices qui offraient de les céder au collège romain. Il apprit, en 1556, que les dettes du collège s'élevaient à six ou sept mille ducats, et que saint Ignace ne savait comment nourrir ses quatre-vingts étudiants. Il résolut d'éteindre cette dette, et de 1554 à 1556, il fournit au collège romain plus de douze mille ducats.

Cette largeur d'âme trouva des désapprobateurs. On reprocha amèrement au P. François d'appauvrir l'Espagne, et de lui enlever ses meilleurs sujets, qu'il envoyait étudier à Rome. A son retour en Espagne, en 1519, Philippe II n'entendit que trop ces reproches. La faveur, accordée par Borgia aux œuvres romaines, sera un des griefs qui le perdront dans l'esprit du monarque.

Mais les saints n'apparaissent sans imperfections que dans les histoires maquillées. En réalité, ils subissent tous les effets de l'humaine infirmité. On fait injure à leur mémoire, on les diminue, en n'osant pas tout avouer d'eux. Pierre et Paul eurent des conflits ; Paul et Barnabé ne s'entendirent point.

Le 30 décembre 1555, le P. Jérôme Nadal venait, une seconde fois, visiter l'Espagne, et les notes sincères du journal du visiteur nous prouvent que François de Borgia, très humble et très saint, restait homme, un homme qui avait ses saillies d'humeur.

Le P. Antoine de Araoz, provincial de Castille, autrefois si grand admirateur de François, était, insensiblement, devenu son adversaire. Il avait regretté,

en 1551, que François fût exempté de son obéissance, qu'il sortît si vite d'Oñate et se répandît en prédications au lieu de se recueillir. Il avait vu avec surprise François devenir commissaire général. Il goûtait peu sa marche conquérante, ses fondations trop multipliées et trop hâtives, peu solides, peu prudentes. Par zèle et par scrupule de conscience, François, dans le gouvernement, tirait tout à soi, et le provincial de Castille, se voyant inutilisé, se décourageait. Araoz très goûté à la cour, y faisait un grand bien, mais se laissait peut-être trop envahir par des soucis profanes. Borgia le lui reprochait vivement.

Entre ces hommes fervents et dévoués un désaccord s'était donc établi qui devait aller en s'aggravant. Moins susceptible et moins impressionnable, Araoz l'eût sans doute évité, mais il n'eut pas tous les torts; il était peut-être sage en demandant à Borgia des fondations moins onéreuses et moins hâtives, et son impatience avait pour excuse les empiétements du commissaire.

Nadal, lui-même, s'aperçut d'ailleurs que Borgia souffrait malaisément d'être aidé dans son gouvernement, qu'il accueillait avec peine les remarques qui contrariaient ses vues. Si bien, qu'à l'automne de 1556, le visiteur jugea meilleur de regagner l'Italie.

Le 31 juillet 1556, saint Ignace était mort, et la congrégation générale, chargée d'élire son successeur[1],

1. Elle élut, pour général, le P. Jacques Laynez. Des vingt électeurs présents, treize donnèrent leurs voix à Laynez, quatre à Nadal, un à Paschase Broet, un à Lanoy, un à Borgia.

ne put se réunir que le 28 juin 1558. Ni François de Borgia, ni aucun des provinciaux d'Espagne ne s'y rendirent, et les raisons qu'on donne de cette abstention simultanée ne paraissent point satisfaisantes. Borgia aurait-il voulu que la congrégation se tînt en Espagne? Craignait-il, s'il allait à Rome, d'y être retenu et créé cardinal par Paul IV? Toujours est-il qu'il eut, à ce sujet, une scène assez vive avec Nadal.

Le Borgia que nous présente le journal de Jérôme Nadal ressemble donc bien peu au personnage de convention auquel nous ont accoutumé des histoires systématiquement retouchées. Un jour que François traversait Valladolid, les gens s'attroupaient pour le voir. « Ils me regardent comme une bête curieuse, dit François à son compagnon. Ils ont raison. Si Dieu ne m'avait enchaîné par les liens de la religion, je serais une bête fauve. » Boutade! je le veux bien, mais en fait, François, Valencien et Borgia, n'était ni apathique, ni insensible. Il ne devait pas à son tempérament, mais à la lutte obstinée contre soi, son ordinaire humilité, son amabilité débonnaire, et il en est d'autant plus admirable. Se scandalise qui voudra des révélations de Nadal : ces photographies sans retouches donnent seules la ressemblance exacte.

3. *Les contradictions. — Borgia et Charles-Quint.*

Vaincu par les infirmités, les embarras financiers, l'infinie lassitude de régner, cédant à un désir, qu'en 1542 déjà, après sa malheureuse expédition de Tunis,

il avait, dit-on, vaguement exprimé à François de Borgia, Charles-Quint, le 25 octobre 1555, abdiquait à Bruxelles. Son dessein fut aussitôt arrêté de se retirer en un couvent de Hiéronymites, et, de Flandre, il commanda d'aménager, pour le recevoir, le monastère de Yuste, en Estramadure. Le 12 novembre 1556, l'empereur arrivait chez le comte d'Oropesa, au château de Jarandilla. Le 5 février 1557, il s'enfermait à Yuste, décidé, dans la vie, à ne point passer *plus outre*.

L'empereur revenait des Pays-Bas avec ses deux sœurs, Éléonore, deux fois veuve, d'Emmanuel de Portugal et de François Ier de France, et Marie, veuve de Louis II, roi de Bohême et de Hongrie, naguère gouvernante des Pays-Bas.

Il fut bruit, en Espagne, que Charles-Quint et la reine de Hongrie arrivaient chargés de préventions contre les Jésuites. Les jaloux, contenus par la présence de la princesse Jeanne, accueillirent ce bruit avec joie. Ils étaient nombreux. A Cordoue, une des villes qui avaient le mieux accueilli la Compagnie, « il n'en manque pas, écrivait-on, en 1555, qui voudraient tous nous brûler, et le père François, le premier. » A Tolède, l'archevêque Siliceo n'avait jamais désarmé. A Saragosse, il s'était élevé, en 1555, contre la Compagnie, une opposition bouffonne à force d'odieux, et qui avait pour soutien l'archevêque D. Fernando d'Aragon, oncle de François. La raison en était misérable : on redoutait que la maison de la Compagnie ne détournât les aumônes. L'église

des Jésuites, solennellement ouverte le 17 août 1555, fut, bientôt après, interdite. Des bandes d'enfants, portant des bannières sur lesquelles étaient peints des démons, étaient lancés contre la maison qu'ils lapidèrent, et pendant trois jours, le clergé fit des processions incrépatoires, pour attirer sur elle la malédiction divine. La foule, égarée, prit les Jésuites pour des mécréants, des envoyés de l'antéchrist. Finalement, ils furent ignominieusement chassés de Saragosse. Seule, une femme tint tête à l'orage, la sœur de François, Dª Luisa de Borgia, comtesse de Ribargoza. Elle ouvrit aux proscrits sa maison de Pedrola, ce qui lui valut d'être excommuniée par son oncle, et attendit le jour de la réparation qui vint bientôt. La princesse régente traduisit à son tribunal les principaux meneurs de l'émeute. Effrayés, à leur tour, ils se dérobèrent, et sourirent à ceux qu'ils avaient insultés. La ville, un instant trompée, revint de ses préventions. Les proscrits furent rappelés de Pedrola, et, comme il fallait s'y attendre, reçus en triomphe. De loin, François avait amené ce retour de fortune, dont il usa avec une charitable réserve. Sa présence à Saragosse eût, sans doute, dissipé plus rapidement l'orage, mais le duc de Segorbe avait ses terres en Aragon, et une raison de convenance empêcha toujours François de rencontrer celui dont le fils avait été frappé par Diego de Borgia.

A Valladolid même, sous les yeux de la régente et de François, l'illustre dominicain Melchior Cano ne se lassait point de diffamer la Compagnie. Il

s'était donné la mission de dénoncer, dans l'ordre nouveau, une incarnation de l'antéchrist, et il en donnait, entre autres raisons, cette preuve inattendue que les Jésuites poussaient à la fréquentation des sacrements. Rien n'arrêtait Cano, ni les défenses de son provincial, ni l'autorité de la régente, ni celle du nonce, ni celle du bon sens. Oublieux des bienfaits du fondateur du monastère de Lombay, Cano, dans un sermon auquel François assistait, s'oublia jusqu'à dire : « Détournez-vous de cet homme, qui, hier, était soldat, et, aujourd'hui, se pose en saint. »

Les Jésuites ne furent pas les seuls à souffrir des rancunes de Melchior Cano. Un de ses frères en religion, Barthélemy de Carranzas, était devenu, en 1557, et bien malgré lui, archevêque de Tolède et cardinal. Cano qui l'avait toujours jalousé découvrit, dans un catéchisme publié par le savant cardinal, des propositions hétérodoxes qu'il dénonça avec un implacable acharnement. Le grand inquisiteur Valdès, archevêque de Séville, en voulait au religieux qui lui avait ravi le siège primatial. Carranzas fut arrêté le 20 avril 1559, et tenu dix-sept ans en prison. Les papes eurent grand'peine à évoquer sa cause à leur tribunal. Pie V mourut sans avoir eu le temps d'absoudre le cardinal, qu'il avait fait venir à Rome, et Grégoire XIII, pour le bien de la paix, fit une transaction ; en 1776, il délivra le prisonnier, et lui demanda sa démission. François de Borgia était l'ami de Carranzas et le resta toujours. Son témoignage fut invoqué par le prévenu, et cette sympathie compro-

mettante valut à Borgia l'inimitié redoutable de Valdès.

De telles contradictions causaient à François d'amères douleurs. La prière était son refuge, mais parfois, quand il était trop abattu, comme son patron, François d'Assise, il demandait quelque repos à la la musique : son compagnon, le F. Marcos, lui jouait de la flûte, et il accompagnait Marcos en chantant des motets à la Vierge.

Quelqu'un, cependant, le protégeait encore, l'empereur. A peine arrivé à Jarandilla, Charles-Quint avait demandé son ancien favori. En même temps, il est vrai, la princesse Jeanne prévenait Borgia que l'empereur voulait lui conseiller de se faire hiéronymite ou chartreux, et de vivre auprès de lui.

François parvint à Jarandilla le 25 décembre. Quand il se présenta, pour baiser les mains du prince, celui-ci l'embrassa, et tous deux furent très émus. L'empereur dit au grand d'Espagne de s'asseoir et de se couvrir; François protesta. L'empereur rappela ses anciennes confidences : il aurait affirmé à Borgia que, s'il voyait jamais le prince Philippe en état de gouverner, il lui résignerait le pouvoir. Il pria François de répéter ce propos, preuve que sa retraite n'était point l'effet d'un caprice récent. Il s'informa des pénitences que faisait François, et s'étonna que, voulant se faire religieux, son ami eût préféré la Compagnie à un ordre ancien. On touchait au point délicat; François pria Charles-Quint de remettre l'entretien au jour suivant.

Le lendemain, après dîner, l'empereur manda Borgia et le contraignit à s'asseoir et à se couvrir. Interrogé sur les motifs qui avaient dicté son choix, François répondit par une franche apologie de son ordre. Il fit justice des calomnies misérables dont la Compagnie était l'objet; il donna sa loyauté pour garant de la sainteté de sa règle, et dissipa, une à une, les préventions de Charles-Quint, qui s'écria enfin, avec colère : « Comme ils m'ont menti! » L'entretien avait duré près de trois heures. Charles avait trouvé son hôte « bien autre que du temps qu'il était marquis de Lombay ». Il le pria de revenir bientôt, et, après son départ, répéta souvent : « Qu'est-ce que notre retraite, si nous la comparons à ce qu'a fait le P. François de Borgia? »

De Jarandilla, François alla passer quelques jours à Avila, où une autre âme l'attendait. A la prière de François de Salcedo et du P. de Padranos, il se rendit, un jour, au monastère de l'Incarnation, voir la mère Thérèse de Jésus. La sainte trouva, en François, un guide expérimenté et sûr, qui la rassura sur ses voies, lui dit de céder à l'attrait de la grâce, et qu'en résistant, elle se tromperait. Il lui conseilla, seulement, de commencer toujours ses oraisons par la méditation d'un mystère de la Passion, puis, si Dieu l'élevait à la contemplation, de s'y laisser porter. François indiquait, sans doute, à Thérèse sa propre méthode.

A partir de cette entrevue, François ne parla plus de la sainte qu'avec grand éloge, et ne cessa, dit-on,

de correspondre avec elle. Sainte Thérèse survécut dix ans à François, mais rien, malheureusement, ne nous est parvenu d'une correspondance qui eût été si précieuse.

L'année suivante, Borgia fut appelé deux fois à Yuste. C'est en une de ces entrevues, que l'empereur soumit à son ami un scrupule. Il craignait d'avoir cédé à la vanité en écrivant le commentaire de ses campagnes[1], et il demanda s'il les devait détruire. On ne sait rien de la réponse que fit le religieux, mais les mémoires ne furent pas détruits : le majordome Quijada n'eût point manqué de relater un fait de cette importance. C'est donc à d'autres qu'à François de Borgia, qu'il faut imputer la perte de ces écrits, si grandement loués par Guillaume Van Male.

Le roi de Portugal, Jean III, mourut le 11 juin 1557, laissant le trône à son petit-fils, D. Sébastien, et la régence à l'aïeule du roi, la reine Catherine. La mort de Jean III préoccupait Charles-Quint. D. Sébastien n'avait d'autre héritier direct que son oncle, le cardinal Henri, et Charles rêvait, en cas de mort du jeune roi, d'attirer la couronne de Portugal sur le front de son petit-fils, Carlos. Il voulait, en tout cas, fiancer D. Sébastien avec une fille de la reine de Bohême, et empêcher ainsi l'alliance du roi et d'une fille de France. Emmanuel le Fortuné avait eu son fils et successeur, Jean III, de sa seconde femme,

1. A partir de 1515.

Marie d'Aragon, sa belle-sœur, et le bruit s'était répandu qu'Emmanuel avait contracté ce mariage sans dispense légitime, et que, par suite, Jean III n'avait eu aucun droit à régner. Charles-Quint voulait savoir sur quoi reposait ce dire. Enfin, l'empereur désirait obtenir que la princesse Marie, la fille d'Emmanuel et d'Éléonore, sœur de Charles-Quint, consentît à laisser le Portugal, pour vivre en Espagne, auprès de sa mère. Ce qui rendait odieux à la princesse Marie le séjour de l'Espagne, c'est que Philippe II, après son premier veuvage, avait songé à l'épouser. A cette alliance, il préféra, ensuite, celle de Marie Tudor. La cour de Lisbonne fut très offensée de l'infidélité de Philippe, et la princesse Marie ne s'en consola jamais.

Au mois d'août 1557, l'empereur manda à Yuste le P. François, et le chargea d'aller à Lisbonne, négocier ces différents sujets.

Borgia partit aussitôt, avec les PP. Bustamante et Denis Vasquez, et le F. Marcos.

Près d'Éboramonte, en Portugal, il arriva au bon Bustamante une aventure, d'où François aurait pu tirer un fâcheux présage. Resté seul à l'auberge, Bustamante, pris d'un beau zèle, exhorta son hôtelier à être bon chrétien. Entre autres conseils, il lui recommanda de prier pour le roi D. Sébastien, dont la mort entraînerait la réunion du Portugal à l'Espagne. Piqué au vif, le Portugais répondit par des injures, qui ameutèrent les voisins. On allait faire un mauvais parti au naïf Bustamante, quand François

revint de l'église où il était allé dire la messe. On s'expliqua ; François calma les bonnes gens, mais, afin de prévenir de nouvelles imprudences de Bustamante, qui ignorait, du reste, la mission de son supérieur, il le renvoya en Espagne.

Vasquez et Borgia arrivèrent à Évora, très fatigués. Borgia fut même saisi d'une fièvre si intense qu'il faillit trépasser. Avertie du danger, la reine l'envoya prendre en litière. Pour passer le Tage, on déposa le malade dans une barque, qui, emportée par le vent, descendit le courant, au grand affolement des mariniers. Seul maître de soi, Borgia rendit aux autres leur sang-froid, et parvint à Lisbonne dans la nuit.

Désireux de hâter la convalescence du malade, la reine le fit conduire au palais de Xobregas sur une île du Tage. François y demeura trois jours. Le troisième jour, visitant un couvent de Franciscains, voisin du palais, il recommanda aux religieux d'abandonner l'aile du couvent qui regardait la mer, et, lui-même, à peine rentré à Xobregas, ordonna à ses compagnons de le suivre à Lisbonne. Le temps était beau ; cette fuite soudaine semblait déraisonnable. On obéit pourtant. La nuit suivante, un cyclone détruisit la partie habitée du palais, et causa de grands dommages au couvent.

La reine régente accueillit Borgia avec les plus grands égards. Elle le paya d'excellentes paroles, mais tout en se déclarant très favorable à la candidature du prince Carlos, elle fut, peut-être, fort étonnée qu'on soulevât, en Castille, l'éventualité de

la mort du roi D. Sébastien. Elle se montra très disposée à l'alliance du roi et d'une fille de la reine de Bohême, détruisit sans peine les doutes relatifs à la légitimité du mariage d'Emmanuel et de Marie d'Aragon, et promit tout son appui pour ramener en Espagne la princesse Marie.

Le seul effet de l'ambassade de Borgia fut une courte visite, que l'infante Marie consentit à faire à sa mère, à Talavera. Elle regagna bientôt après le Portugal, et la reine Éléonore fut si navrée de cet abandon, qu'elle en mourut, précédant de peu son frère dans la tombe.

Le 21 septembre 1558, l'empereur Charles-Quint expirait à Yuste. Pendant son agonie, il avait, plusieurs fois, demandé où était le saint père François de Borgia. L'empereur nomma François un de ses exécuteurs testamentaires. Le religieux voulut se récuser, mais, à la prière instante de la princesse Jeanne, il accepta ce dernier témoignage de l'amitié impériale. Au service solennel, célébré à Saint-Benoît de Valladolid, il consentit aussi à prononcer l'oraison funèbre du prince. En Charles-Quint, Borgia perdait un maître fidèlement servi, tendrement aimé, qui ne l'avait jamais trahi, et qui l'aurait défendu, en de prochaines infortunes.

Avec Charles-Quint, c'est le meilleur de son passé qu'il voyait disparaître

4. *L'épreuve et la fuite.*

Le 8 septembre 1559, Philippe II venait régner en Espagne. La princesse Jeanne abandonna aussitôt la régence du royaume, et se retira à Madrid, dans un couvent de clarisses qu'elle avait fondé, et dont une sœur de François était abbesse.

L'empereur disparu, la régente écartée, le champ restait ouvert aux ennemis de Borgia. Ils s'empressèrent de l'occuper. De lui-même, Philippe II n'eût pas été hostile à François. De Bruxelles, cette année même, il lui avait demandé un mémoire sur les candidats les plus aptes aux plus importants emplois du royaume, et il suivit presque toutes les indications de son consciencieux conseiller. Il venait aussi de conférer à Galceran de Borgia le titre de marquis de Navarrès. Mais le roi fut habilement circonvenu.

Il avait, du reste, contre les Borgia, de justes sujets de plaintes. Par égard, sans doute, pour François, la régente n'avait jamais châtié les meurtriers de don Diego d'Aragon, et le duc de Segorbe, père de la victime, réclamait sa vengeance.

Les chevaliers de Montesa étaient tenus au célibat, et, plus qu'aucun membre de l'ordre, le grand maître devait observer cette loi. Cependant, en 1557, Pedro Galceran de Borgia voulut épouser doña Léonore Manuel, la dame d'honneur préférée de la princesse Jeanne. La princesse qui désirait beaucoup cette union, demanda, et, à force d'instances, obtint

du pape les dispenses nécessaires, mais le roi avait quelque raison de regarder ce mariage comme une déchéance pour l'ordre de Montesa.

A ces motifs s'ajoutaient des préventions injustes : le roi reprochait à Borgia les aumônes et les sujets qu'il envoyait d'Espagne à Rome, son affection pour le cardinal Carranzas, surtout le crédit pris par lui sur la régente.

Deux hommes auraient, alors, pu défendre François : Ruy Gomez et le P. Araoz, tous deux très unis d'amitié et fort bien en cour. Ruy Gomez, homme habile, songeait surtout à ménager son crédit : il abandonna son ancien compagnon d'armes, son parent, son ami. Quant au P. Araoz, loin de calmer l'irritation du prince, il parut l'attiser. Inconsciemment ou à dessein, par défaut de sympathie ou par défaut de courage, de bonne foi, peut-être, il contribua à la disgrâce profonde où allait tomber Borgia.

Un nouveau grief s'ajouta bientôt aux précédents. Encore duc de Gandie, François, en 1548, avait composé un opuscule, réimprimé à Anvers, en 1556, et intitulé *Les Œuvres du Chrétien*. Un éditeur espagnol ayant publié cet ouvrage en y joignant d'autres opuscules d'auteurs anonymes, l'inquisition le condamna. Ce fut un beau triomphe : les rancunes pouvaient maintenant se couvrir d'un motif pieux. Elles éclatèrent toutes à la fois. Le P. François de Borgia était soupçonné d'hérésie ; lui qui, naguère, couvrait ses frères de son prestige indiscuté, maintenant il leur nuisait !

Ce grand désastre de son honneur avait été précédé par des sacrifices plus intimes. En 1559, Borgia perdait son gendre, le marquis d'Alcañices. En 1558, sa fille Isabelle, comtesse de Lerme, était morte presque subitement à Tordesillas. Ce jour-là, François traversant Valladolid, dit, tout à coup : *Requiem æternam dona ei, Domine!* On lui demanda le sens de ces paroles. « C'est, répondit-il, pour ma fille Isabelle, qui vient de mourir. » Il se rendit au palais, et après avoir entretenu, avec calme, la princesse Jeanne, il lui recommanda l'âme de sa fille. La princesse fut troublée par ce sang-froid. Il n'était qu'apparent : François était père, et il souffrait; mais ainsi qu'il le déclarait lui-même à un gentilhomme surpris de sa résignation, ayant donné à Dieu son cœur et toutes ses affections, il acceptait, sans trouble que le Maître le crucifiât.

« Le P. François, écrivait-t-on au P. Laynez, évite à tel point l'estime et la gloire, que, parfois, je lui ai dit qu'un tel mépris de son honneur et de sa renommée nuisait à la charité qu'il doit au prochain et à toute la Compagnie. Je crois que, dans son grand amour pour Dieu, ne pouvant endurer le martyre qu'il demande instamment, il veut l'obtenir, même à notre préjudice, par le sacrifice de sa réputation. Aussi, tous ces malheurs, je soupçonne qu'ils sont des grâces que Dieu lui accorde afin que sa sainteté resplendisse davantage. Pour l'éprouver, il semble que Dieu ait permis au démon d'étendre la main sur tout ce qui le touche : ses fils, sa maison,

sa personne. Pour augmenter la sainteté de son serviteur, j'espère que Dieu ne permettra pas au démon d'étendre aussi sa main sur la Compagnie. Sa sainteté est si grande, qu'à mon jugement, il y a, au ciel, des saints envers lesquels Dieu s'est montré, moins qu'envers lui, prodigue de dons. »

François apprenait la condamnation de son livre le 11 septembre 1559. A la suite d'une pareille mesure, le cardinal Carranzas avait été arrêté, le mois précédent. Borgia n'était pas plus à couvert des coups de Valdès, que le Primat d'Espagne. Aussi, le 21 novembre 1559, le cardinal infant de Portugal l'ayant invité à l'inauguration de l'université d'Évora, il s'y rendit volontiers, laissant l'orage s'amonceler derrière lui.

L'accueil qu'il reçut en Portugal le dédommagea des injustices dont il avait souffert en Castille. Bien que malade, il prêcha le carême suivant, à Évora. On le hissait sur une mule, qui le conduisait à la cathédrale ; parfois même on le portait en chaire. « Je ne demande pas qu'il y prêche, disait l'archevêque, mais seulement qu'il y paraisse. » La reine le reçut à Lisbonne avec la plus sincère vénération. François partit ensuite pour Coïmbre, puis se retira à Sanfins, sur les confins du Portugal et de la Castille. Le 10 août 1560, il ouvrait une maison à Porto. L'archevêque de Braga, don Barthélemy des Martyrs, dominicain, l'appelait ensuite pour fonder un collège dans sa ville épiscopale. Ainsi, pendant près de deux

ans, Borgia poursuivit, en Portugal, le cours de ses prédications et de ses fondations.

Mais sa fuite avait profondément irrité et déçu ses ennemis d'Espagne. Elle alarmait aussi le P. Laynez, général de la Compagnie, qui craignait que François n'eût abandonné son poste par découragement, ou par un trop vif désir de solitude. « Jusqu'au bout de la carrière, lui mandait-il, il ne faut pas s'arrêter. » Et il lui écrivait des lettres d'autant plus inquiètes, qu'il démêlait moins les causes d'une retraite préjudiciable aux provinces d'Espagne.

Aussi bien, le P. Gonzalez de Camara, Assistant d'Espagne et de Portugal, devant être remplacé, Laynez jugea l'occasion opportune pour appeler Borgia en Italie. Le 29 juin 1560, il lui proposa la charge d'Assistant, et lui demanda s'il pourrait venir l'exercer en septembre. Afin de dégager plus aisément François des liens qui le retenaient, Pie IV lui-même, quatre mois plus tard, l'invita, par un bref, à gagner Rome, quand sa santé le lui permettrait.

François hésita longtemps sur ce qu'il devait faire. Partir, sans l'agrément de Philippe II, semblait dangereux, et l'aller demander, n'était pas moins téméraire. Personne n'osait lui conseiller un départ qui allait soulever la colère royale. Enfin, le 7 juin 1561, il s'y résolut de lui-même, et rédigea cette note : « Moi, François de Borgia, je dis que, vu le vœu que j'ai fait, en ma profession, au Souverain Pontife,

d'aller en mission partout où S. S. m'enverrait, vu que, dans nos Constitutions, il est dit que nous devons, de toutes nos forces, et en premier lieu, obéir au Souverain Pontife, voyant, de plus, que le P. Nadal m'a dit, qu'à cause du bref de S. S. qui m'ordonne d'aller à Rome, la détermination reste entre mes mains, que je ne suis obligé à suivre ni son avis, ni celui de notre Père général sur ce point, et que, ma décision personnelle, il la tiendrait pour la bonne et pour la meilleure, bien que ma mauvaise santé ne me permette pas de telles fatigues, et grâce à la commodité qui m'est donnée d'aller par mer — un voyage par terre serait malaisé, à cause de mes infirmités — j'espère, grâce au Seigneur, *quod obsequium hoc erit rationabile*, qu'il me donnera des forces pour obéir, comme je l'ai pu faire jusqu'ici, malgré mes maladies. Aussi bien, dussé-je mourir en obéissant, ce n'aura pas été une mauvaise campagne. A Coïmbre, le 7 juin 1561. François. »

Par un second bref, daté du 20 juin 1561, Pie IV appela encore Borgia. Quand ce bref parvint en Espagne, Borgia atteignait Rome. Il s'était embarqué à Porto, espérant gagner la France par mer, mais un premier jour de navigation l'éprouva tellement, qu'il dut regagner la côte. Bravement, il pénétra en Espagne, coucha à Villalpando, au risque d'être arrêté par les gens de Valdès, et, de Bayonne, écrivit au roi pour lui annoncer son départ.

Philippe II et l'archevêque de Séville se crurent joués, et en conçurent une violente fureur. « Toute

la Castille est en feu, écrivait-on, par suite de ce départ » et l'on conseillait à Laynez, tant que durerait la colère royale, de ne donner aucune charge à Borgia.

Dédaigneux de ces agitations, s'en remettant à Dieu du soin de les calmer, Borgia parvint à Gênes, le 13 août, et, à Rome, le 7 septembre. « Il est très consolé, écrivait-on de Rome, et nous le sommes tous par sa présence, et très édifiés de son humilité et de sa vertu. Sa Sainteté lui a fait beaucoup de faveurs; Elle veut se servir de ses conseils, dans les affaires de la religion. Son séjour ici contribuera grandement au service de Dieu. »

François avait échappé à Philippe II, mais le roi prit sa revanche : il fit activement rechercher les meurtriers de Diego d'Aragon. Diego de Borgia se renferma, en vain, dans une dépendance du couvent des clarisses de Madrid. Il en fut arraché, conduit à la forteresse de Jativa, et, le 2 septembre 1562, décapité. Son frère Philippe, condamné à mort par contumace, avait pu fuir en Afrique. — Diego de Borgia méritait, peut-être, la mort, mais il n'est point téméraire de penser qu'un châtiment si tardif n'eût pas été ordonné, si un autre que Diego ne s'était pas attiré l'inimitié royale.

CHAPITRE III

LE GÉNÉRAL

1. *L'élection.*

De quelque temps, il ne fallait évidemment pas songer à confier à Borgia la charge d'Assistant d'Espagne. Aussi bien, n'aspirait-il qu'à se retirer à Lorette, pour y vivre dans le recueillement. Dieu, pourtant, n'avait permis la grande épreuve dont François sortait meurtri, mais purifié, que pour l'attirer sur un théâtre, pour lui confier un rôle encore plus dignes de lui. Les orages ont leur fonction providentielle. Sans sa disgrâce de 1543, le duc de Gandie fût-il devenu religieux? Sans l'épreuve qui l'amenait en Italie, eût-il rempli le rôle qui l'attendait? « Nous aurons soin de votre personne et de vos intérêts, lui avait déclaré le pape Pie IV. Nous y sommes obligés à cause du grand exemple que vous avez donné au monde à notre époque. » La curiosité, puis la vénération entourèrent bientôt Borgia. Pendant le carême de 1563, il prêcha, deux fois par semaine, à l'église de Santiago des Espagnols, devant l'auditoire le plus illustre et le plus

empressé. Les cardinaux Othon Truches, archevêque d'Augsbourg, Stanislas Hozius, évêque de l'Ermeland, Alexandre Farnèse, lui vouèrent, dès lors, la plus sincère amitié. Deux hommes, surtout, se réjouirent de sa venue : Michel Ghisleri, le futur pape Pie V, et Charles Borromée. Le cardinal Borromée, ordonné prêtre en 1563, voulut célébrer sa seconde messe à l'autel où Borgia la disait tous les jours, où saint Ignace était si souvent monté, et, cette année même, touché surtout par les entretiens du P. J.-B. de Ribera, mais aussi par l'exemple de Borgia, il se détermina à devenir un saint.

A l'automne de 1562, le P. Laynez était appelé de France à Trente, pour la dernière reprise du concile, et le P. Salmeron, Vicaire de la Compagnie, en l'absence de Laynez étant, lui aussi, convoqué à Trente, sa charge échut à François de Borgia. Sitôt repris par des soucis dont il se croyait à jamais délivré, Borgia visita les maisons de Rome, attisant partout la ferveur et le zèle de ses frères. Le 12 janvier 1564, Laynez rentrait à Rome, et, le 16 février, il nommait décidément François de Borgia Assistant d'Espagne et de Portugal. Pendant un an, le nouvel Assistant allait, à l'école de Laynez, se parfaire dans l'art de gouverner, et apprendre ce qu'il ignorait encore des différentes provinces de la Compagnie.

Désireux d'obéir le premier aux prescriptions du concile, Pie IV, en 1564, fonda un séminaire, et en voulut confier la direction aux Jésuites. Des cardinaux lui demandaient aussi d'employer ces religieux à la

visite des paroisses et à l'examen des ordinands. Cet ensemble de faveurs excita d'inévitables jalousies, et le pape Pie IV, ayant été lui-même ému, plus que de raison, de la « conversion » de son neveu Charles Borromée, les envieux crurent avoir partie gagnée. Ils se trompaient. Pie IV revint bientôt de sa mauvaise humeur, et il maintint sa décision de confier son séminaire aux Jésuites.

Mais des travaux excessifs avaient épuisé Jacques Laynez, et cette dernière tourmente, le trouvant à bout de forces, l'acheva. Il mourut le 19 janvier 1565, sans avoir voulu désigner de Vicaire, se contentant, pendant son agonie, de regarder longuement François de Borgia. Le lendemain, François était élu Vicaire général de la Compagnie.

Afin de porter moins longtemps cette charge, il convoqua, pour le 21 juin, la congrégation qui devait élire le successeur de Laynez, et lui-même mit tout en œuvre pour la préparer. Les maisons de Rome suffisaient à peine à entretenir leurs trois cents habitants. Pour couvrir les frais qu'entraînerait la réception de nouveaux hôtes, François s'adressa à ses amis d'Espagne et de Portugal. Il tendit la main humblement, et personne ne sut, peut-être, à Rome, à quelle initiative courageuse on dut, cette année-là, le pain de tous les jours.

A la date indiquée, tout était prêt. Le 23 juin, François alla demander à Pie IV de bénir la congrégation. L'approche de l'élection l'effrayait. Il recommanda instamment aux profès réunis de ne choisir,

pour général, que l'élu de Dieu, celui qui le méritait, et de bannir de leur esprit toute considération terrestre. Il pensait, ainsi, éloigner de lui les suffrages. Il voulut même parler plus explicitement, et solliciter de chaque électeur que son nom fût oublié. Dans l'intérêt même de son humilité, on lui conseilla de n'en rien faire.

Le 2 juillet 1565, au premier scrutin, trente et un électeurs, sur trente-neuf, nommaient François de Borgia général de la Compagnie de Jésus. Pie IV apprit cette nouvelle avec joie. En Allemagne, le cardinal d'Augsbourg la salua par des *Te Deum* solennels; Hozius s'en félicita comme d'un bonheur pour la chrétienté; toutes les cours catholiques y applaudirent et celle d'Espagne en fut même flattée. L'élu seul était sincèrement navré.

Mais il ne s'attarda point à gémir. Le jour de son élection, il écrivit simplement sur son journal : « Jour de ma crucifixion! » et, puisque Dieu le voulait, il se chargea vaillamment de sa croix.

François de Borgia n'était aucunement « ce vieillard languissant et débile,... ce caractère concentré, qui avait besoin de recevoir l'initiative des autres... ce tempérament mélancolique » qu'ont imaginé certains historiens[1]. Il souffrait parfois d'attaques de goutte, et, toujours, de maux d'estomac. Les pénitences l'avaient affaibli; ses travaux dépassaient ses forces,

1. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie*, t. II, p. 3.

mais sa santé était suffisante, son courage défiait toute fatigue, et ce n'est point d'une main débile qu'il saisit les rênes du gouvernement. Il avait toujours fait preuve d'une initiative exubérante, et, par ses décrets, la congrégation s'étudia plutôt à modérer cette initiative, qu'à la stimuler. En lui, aucune trace de mélancolie, mais une bonhomie allègre et rayonnante. Impressionnable, artiste, d'un grand charme de rapports et de style, d'un autoritarisme très doux, d'une fermeté condescendante, prompt à concevoir plus de projets même qu'il n'en pouvait exécuter, nullement méticuleux, et, cependant soucieux des détails, instruit par l'expérience, et souvent à ses dépens, de ce qu'il pouvait attendre des hommes, François de Borgia avait toutes les parties d'un homme de gouvernement. En lui, Dieu donnait à la Compagnie un modèle exemplaire, un chef providentiel.

La congrégation générale lui fixa nettement sa tâche. Elle lui demanda de consolider la Compagnie plutôt que de l'étendre, de créer, en chaque province, des maisons de formation et d'études, de proscrire les ministères étrangers à l'Institut, de sauvegarder le désintéressement et la pauvreté de l'ordre, de rédiger plus succinctement les règles; elle lui laissait, s'il le jugeait bon, la faculté de prolonger la durée de la méditation quotidienne.

Le 3 septembre, la congrégation prit fin. Le général la clôtura par un discours qu'il termina ainsi : « Je vous en prie, mes Pères, ne me refusez pas ce

qu'on accorde aux bêtes de somme. On ne se contente pas de les charger; on veille à ce qu'elles marchent. Si elles ploient, on les soulage; si elles avancent mollement, on les stimule; si elles tombent, on les relève; si elles sont trop fatiguées, on les décharge. Je suis votre bête de somme. Vous m'avez chargé, traitez-moi en conséquence. Que je puisse dire : Je me suis fait votre bête de somme et suis toujours à vous. Relevez-moi donc par vos prières; soulagez-moi, vous surtout qui avez part au gouvernement; stimulez-moi par vos exemples et vos avertissements; si je suis fatigué, déchargez-moi. Si vous me voulez soulager, mes Pères très chers, que je vous voie toujours unis de sentiments et de paroles. N'ayez qu'un cœur, qu'un esprit; portez mutuellement vos fardeaux, afin que je puisse porter ceux de tous. Complétez ma joie, et que notre joie soit entière, et que personne ne nous la ravisse. Afin que ma prière demeure en vos cœurs, et que vous vous rappeliez le discours que je vous tiens, en preuve de mon affection pour vous, je vais humblement baiser vos pieds, suppliant Dieu que ces pieds soient légers comme ceux des cerfs, et courent annoncer la paix, annoncer le bien, et, qu'établis enfin sur les hauteurs, ils puissent, un jour, se reposer sans fin. Amen! »

Et, au milieu de la commune émotion, François de Borgia baisa les pieds de tous ses frères.

2. *Les travaux.*

En Espagne, Borgia avait uni bien d'autres soucis à ceux du gouvernement. Le ministère apostolique, d'incessants voyages, des missions même diplomatiques le distrayaient. Désormais, il ne sera plus que général. Le prédicateur se tut; le directeur d'âmes n'exerça plus son action que par sa correspondance, immense il est vrai, et qui portait, dans le monde entier, la lumière et la force à des souverains, à des évêques, à des apôtres, presque à tous ceux qui, de son temps, servaient la cause catholique.

En 1540, vice-roi, il disait : « Pour un homme de ma condition, siéger au conseil est plus méritoire, qu'entrer en campagne. » Le tempérament de Borgia n'avait peut-être pas changé, mais, par fidélité à son devoir d'état, de six ans, il n'allait guère sortir de la maison professe de Rome; son activité, son attention, son âme n'auront qu'un but : gouverner.

« Commençons une vie nouvelle! » écrivait-il sur son journal, le lendemain de son élection. A tous, en effet, il apparut, dès lors, un homme nouveau, animé d'une vertu surnaturelle. Remplie si consciencieusement, et avec un tel sentiment de sa responsabilité, la charge de général lui devait peser. Aussi, dans son journal spirituel, une prière, désormais, reviendra-t-elle constamment : « Que Dieu me prenne, ou qu'il m'aide à gouverner, ou qu'il me

délivre de ma croix! » Il attend avec impatience les deux congrégations des procureurs, en 1568 et en 1571, espérant qu'elles accepteront sa démission. On lui rappelle l'exemple d'Ignace et de Laynez, qui s'étaient résignés à supporter leur croix et il les imite dans leur résignation vaillante.

La congrégation générale à peine terminée, Borgia nomme de nouveaux Provinciaux, qu'il est exact à renouveler à la fin de leur triennat. Il envoie des Visiteurs à toutes les provinces d'Europe, au Brésil, dans l'Inde et au Japon. Sa correspondance avec les Visiteurs montre avec quelle intelligente sollicitude il pourvoyait à tous les besoins, secondait, sans les annihiler, toutes les initiatives; avec quelle paternelle bonhomie il informait les absents des travaux de la Compagnie, de ses soucis personnels, et même de ses joies de famille. Ses instructions aux Visiteurs sont des modèles de prudence, de bon sens, de largeur d'esprit, de charité. Aux missionnaires du Japon ou du Brésil, comme aux Pères délégués par le Pape à la diète d'Augsbourg, aux confesseurs des princes, aux maîtres des moindres classes, il trace des voies larges et sûres. Son dessein constant est de consoler chacun, d'alléger tous les fardeaux, de partager toutes les souffrances.

Il savait être ferme, et prenait trop au sérieux les obligations de la vie religieuse pour tolérer des abus, des singularités, du relâchement; mais sa marque propre est la bonté, et il ne trouve des pa-

roles sévères qu'en s'adressant aux supérieurs qui manquaient de suavité.

Borgia travaillait sans relâche à la rédaction des règles. Le 2 juillet 1567, il les promulgue à Rome, les fait imprimer au collège romain, les expédie aux diverses provinces, et ne cesse, dans ses lettres, de les commenter et d'en presser l'exécution. Le texte en vigueur aujourd'hui a été édité, en 1580, sous le généralat suivant; il diffère peu du texte établi par François de Borgia, auquel la Compagnie doit donc l'édition princeps de ses règles, comme celle des Exercices spirituels[1].

Si efficace qu'elle fût, l'action des Visiteurs était éphémère, et les règles auraient peu dirigé des hommes incomplètement formés. Pour assurer la formation spirituelle et intellectuelle des jeunes religieux, la formation apostolique de tous, il fallait prendre des mesures durables. L'œuvre de Borgia fut d'établir, dans toutes les provinces, des noviciats sagement réglementés, des maisons d'études florissantes, et de développer la vie intérieure de chacun par la pratique plus recommandée de l'oraison.

En 1565, il fonda des noviciats dans chaque province d'Italie. La duchesse Jeanne d'Aragon, veuve de D. Ascanio Colonna, s'offrait à doter le noviciat de Rome. L'évêque de Tivoli donnait l'église de Saint-André, au Monte-Cavallo. Le 30 novembre 1567,

1. Dont il avait fait les frais en 1548.

Borgia avait achevé, et inaugurait l'église et la maison de saint André.

Dieu lui envoya aussitôt des novices nombreux et d'élite. On comptait, parmi eux : Claude et Rodolphe d'Acquaviva, le futur général de la Compagnie, et le futur martyr de Salsette ; Stanislas Varsiviewski, le grand poète polonais, et Stanislas Kostka, qui devait mourir, le 15 août 1568, et rester le modèle parfait des novices tels que les voulait Borgia.

L'exemple du saint général n'était pas étranger à cet afflux de vocations. C'est sa vue, qui avait gagné à la Compagnie Claude d'Acquavira, camérier favori de Pie V.

Il faisait mieux, du reste, que de bâtir une demeure aux novices de Rome, et d'en susciter ailleurs de semblables ; il écrivait, pour la maison de saint André, des instructions qu'il communiquait aux autres, et, sous ses yeux, il formait les maîtres qu'il animait de son esprit large et généreux.

Plus que personne, Borgia savait quels inconvénients entraînait la pénurie du collège romain. Il voulut parfaire son œuvre d'autrefois, et fonder ce collège, qui, depuis 1560, s'était transporté dans une demeure donnée par une nièce de Paul IV. En 1567, Borgia bâtissait au collège une église, et il lui assurait déjà quatre mille ducats de rente.

L'intérêt, qu'à Barcelone et à Gandie François de Borgia avait porté aux études, il le pouvait, maintenant, plus efficacement témoigner. Par son ordre, à partir de 1566, le P. Jacques de Ledesma élabora

ces règlements d'études, dont les rédacteurs du *Ratio studiorum*, réunis en 1583, s'inspirèrent si largement. Il stimule le zèle des étudiants, il est attentif au choix des professeurs; sa vigilance s'étend sur tous les collèges ; il en bannit les opinions suspectes, les étrangetés pédagogiques. C'est lui qui demande à Emmanuel Alvarez de composer sa grammaire latine, à Pierre de Fonseca de rédiger un cours de philosophie destiné à diriger tous les professeurs. Il encourage les maîtres de valeur, excelle à découvrir les talents supérieurs et à les développer. Il mande à Rome François Suarez et Pierre Scarga. Il est aux petits soins pour Robert Bellarmin, dont il surveille la santé autant que les succès. Il exige que, partout, novices et scolastiques aient un congé hebdomadaire, pris à la campagne. Peu lui importe qu'on s'en scandalise. Ils ont besoin de repos : ils l'auront. Ce dont il ne se console pas, c'est de les savoir prématurément épuisés.

François de Borgia trouvait, dans l'oraison, le principe de sa fervente activité. Homme d'action s'il en fut, il restait, par-dessus tout, homme de prière, et il est surprenant que, parmi ses incessants soucis, il ait pu garder une telle intensité de vie intérieure. Il nous reste, de lui, des fragments d'un journal spirituel, qui va, du 1er février 1566 au 1er février 1570. D'une écriture hâtive, et souvent indéchiffrable, il notait chaque jour ses intentions, ses anxiétés, les grâces reçues ou désirées. Son industrie caractéris-

tique consistait à offrir chaque heure de sa journée pour une intention qu'il marquait, et à laquelle il pensait, tout en travaillant. Sa journée devenait ainsi une méditation continue, et, de son repos même, il semblait faire des heures de prière. Les grands besoins de la Compagnie, de l'Église, du monde, les principaux anniversaires de sa vie, sont rappelés en ces pages. Il s'y élève aux plus hautes considérations mystiques. Sans cesse, il s'y exhorte à commencer une vie nouvelle, à imiter le Bon Pasteur. Il offre à Dieu sa vie et son sang, et il répète, comme un refrain, cette prière : « Prenez-moi, ou déchargez-moi de ma croix, ou aidez-moi à gouverner! » Une telle assiduité témoigne d'une bien grande fidélité à la grâce, d'une rare puissance de vie intérieure. Une telle facilité à varier ses intentions, à trouver, aux mystères de la foi, de si multiples aspects, indique l'inépuisable richesse de son ascétisme. Un pur contemplatif aurait difficilement pu s'astreindre à un tel régime de prières. La merveille est qu'il soit resté la pratique constante d'un homme surchargé d'occupations.

Saint François de Borgia fut un des principaux orants d'un siècle qui en compta de bien privilégiés, et l'un de ses mérites fut, par charité et par devoir, d'avoir renoncé aux joies de la vie contemplative qui l'attira constamment. Par ses opuscules et ses méditations, il s'est aussi fait, parmi les auteurs ascétiques, une place qui eût été plus large et plus remarquée, si d'autres soucis n'avaient distrait sa

pensée; et ses études théologiques ayant été sommaires, il faut reconnaître que son maître fut surtout Dieu, entendu dans la méditation.

Peu de saints ont mieux compris que François de Borgia l'apostolat par la prière. Non content de l'exercer personnellement, il le recommandait. Souvent, pour les grandes nécessités des royaumes catholiques ou de l'Église, il prescrivait à la Compagnie des prières et des pénitences. C'est en ces armes et en ces ressources que consistait sa politique. Ceux qui en savaient l'efficacité, y recouraient avec confiance, et il est touchant d'entendre, en 1572, Marie Stuart, captive, se recommander, de Fotheringay, aux prières de la Compagnie et de son saint général.

Les constitutions de saint Ignace ne prescrivaient, par jour, qu'une heure d'oraison, et, dans cette heure, étaient compris deux examens de conscience, d'un quart d'heure chacun. Borgia fut de ceux qui demandèrent à la deuxième congrégation générale de prolonger le temps de la méditation quotidienne. On lui en donna le pouvoir, et il le fit. Après divers essais, il laissa établie la coutume de faire, chaque matin, une heure continue d'oraison, et cette coutume fut, plus tard, définitivement consacrée.

*
* *

Fortifiée par une administration vigilante et un accroissement de ferveur, la Compagnie devait nécessairement se développer, et s'il avait conservé l'ardeur qui l'animait en Espagne, Borgia eût hâté ce

développement. Mais docile aux ordres de la congrégation générale et aux leçons de l'expérience, François de Borgia, durant son généralat, refusa, peut-être, plus de fondations qu'il n'en admit.

Le souci de ne pas disperser ses forces, d'exercer ses troupes avant de les employer, ne l'empêcha point de les engager au moment opportun. En Espagne et en Portugal, les maisons, nombreuses, demandaient seulement d'être sérieusement et pratiquement gouvernées. Il y veilla. En 1567, il institua la province romaine. Il fonda, en Italie et en Savoie, les collèges de Turin, de Milan, de Mondevi, de Chambéry.

La France et les provinces du nord furent surtout son terrain de conquête. Au début de son généralat, le Parlement et l'Université de Paris retentissaient des diatribes d'Étienne Pasquier. Borgia vit les inimitiés s'apaiser. Il obtint du Parlement le retrait d'édits hostiles, et, par son influence personnelle auprès du cardinal de Lorraine, dont il était parent, et de la cour de France, il contribua à l'apaisement des esprits. Finalement, il fonda les collèges de Lyon, d'Avignon, de Nevers, de Pont-à-Mousson, de Roanne, de Billom, de Verdun, de Bordeaux.

En Flandre, il ouvrit, et, malgré les troubles suscités par la guerre des Gueux, il maintint les collèges de Saint-Omer, de Tournai, de Liège, de Louvain. En Bohême, il fonda celui d'Olmütz; en Tyrol, ceux d'Inspruck et de Hall; en Allemagne, ceux de Wurzbourg, de Fulda, de Spire. La province de

Pologne est entièrement sa création. Il lui donna les collèges de Bramberg, de Ploz, de Vilna, de Posen, de Jarosiaw. Il rêva même d'en fonder un en Russie, à Presmysl.

A Rome, tout se transforme sous les mains de cet homme entreprenant et généreux. Il a bâti, en 1567, Saint-André et l'église du collège romain; il hâta la construction du Gesù. En 1566, le cardinal Alexandre Farnèse promet de l'entreprendre. « Mais, écrit Borgia, si le cardinal ne peut la commencer bientôt, comme il nous l'a offert, nous nous y mettrons, nous confiant en la bourse de Notre Seigneur, qui est encore plus opulente. » Enfin Farnèse se détermine, mais il ne paiera que l'édifice ; il faut acheter le terrain. Borgia s'endette de cinq mille écus, et, pour les payer, il recourt à ses protecteurs lointains : l'impératrice Marie, femme de Maximilien II, le duc de Bavière, et de nombreux amis d'Espagne. Ainsi, le Gesù de Rome portera le nom du cardinal Farnèse, et le collège romain celui de Grégoire XIII. Ils seront, cependant, l'un et l'autre, pour une grande part, l'œuvre de François de Borgia.

En sept années de gouvernement, Borgia avait donc renouvelé son ordre, au point qu'il mérite d'en être nommé le second fondateur. Il avait ranimé sa ferveur, assuré sa formation, réduit d'inévitables abus, créé de nouvelles provinces, raffermi les anciennes. Tout ne fut pas, sans doute, son œuvre exclusive. Des Provinciaux comme Pierre Canisius en Allemagne, Émond Auger et Olivier Manare en

France, Quadros dans l'Inde, Torrès en Portugal, Azevedo au Brésil, des Visiteurs comme Nadal et Mercurian eurent, au succès, une part plus immédiate. Moins bien secondé, Borgia eût été impuissant. Mais la valeur même des hommes qu'il employait, dont il restait le conseil et l'âme, qui puisaient, en sa direction, leur force et leur lumière, prouve la supériorité de ses vues, la souveraine efficacité de son influence.

3. *Saint Pie V et Saint François.*

Dieu qui voulait, à cette époque, la renaissance de l'Église, permit que trois saints y travaillassent de concert : François de Borgia, Charles Borromée et Pie V.

Une intime amitié unissait l'archevêque de Milan et le général de la Compagnie. Borromée aidait généreusement Borgia, souvent même sans qu'on le sût. Il se plaignait parfois, il est vrai, qu'en échange de ses largesses, le général ne lui donnât point, pour son collège, d'assez nombreux et d'assez brillants sujets. Il acceptait avec déférence ses conseils. L'austère Borgia, plus ménager des forces d'autrui que des siennes, rappelait l'archevêque à la prudence; il lui mandait de se soigner, de conserver sa santé pour mieux servir Dieu et le prochain.

Le pontificat de Pie V, et le gouvernement de François de Borgia, commencés à quelques mois

d'intervalle, s'achevèrent presque en même temps[1]. Borgia mourut en obéissant au Pape, et, pendant six ans, il seconda, de toute son âme, le zèle ardent du Pontife.

Le jour où, en grand apparat, Pie V allait prendre possession de la basilique du Latran, passant devant la maison professe, il aperçut François de Borgia, qu'entourait sa communauté. Il l'appela, et, arrêtant son cortège, il embrassa cordialement François, et s'entretint quelque temps avec lui. Cet hommage, on le comprit, s'adressait, non seulement à l'homme, mais au général.

A ses amis, les cardinaux Trushes et Hozius, Borgia racontait souvent les traits de vertu du nouveau pape, ses énergiques desseins de réforme et d'apostolat. Lui-même, il donnait généreusement à Pie V des missionnaires pour l'Allemagne, des aumôniers pour les armées et les escadres, des linguistes pour traduire, en divers idiomes, le catéchisme du concile, ou pour aider à corriger la Bible. Aucun appel à son dévouement ne le trouva hésitant. C'est lui qui, racontant au Pape comment l'Université d'Ingolstadt exigeait de ses docteurs une profession de foi catholique, inspira à Pie V l'idée d'imposer cette profession de foi, d'abord aux universités de Pérouse et de Bologne, puis à toutes les universités catholiques. C'est lui encore, qui, le 20 mai 1568, demanda à Pie V de confier à une commission de cardinaux

1. Pie V fut élu le 7 janvier 1566, et mourut le 1er mai 1572.

le soin de promouvoir la conversion des infidèles et des hérétiques. Le Pape nomma aussitôt deux commissions, composées, chacune, de quatre cardinaux. La congrégation *de Propaganda Fide* ne devait être créée que le 22 juin 1622, par Grégoire XV, mais elle était en germe dans celles que Pie V avait instituées, à l'instigation de François de Borgia.

Une fièvre pestilentielle avait envahi Rome en 1566. Elle avait son foyer dans le quartier, alors marécageux et malsain, de la Trinité du Mont ; 4 000 maisons étaient contaminées. Un homme héroïque, Jean-Paul Bubalo, fit, de sa maison, un hôpital ; et bien que le fléau lui eût enlevé sa femme et son fils aîné, il ne cessa point de distribuer des secours, mais bientôt débordé, il recourut au cardinal Marc-Antoine Amulio, qui fit appel, aussitôt, au zèle intelligent de François de Borgia. Borgia demanda au Pape des secours, fit recueillir des aumônes par les capitaines des quartiers, puis, distribuant la région pestiférée en quinze sections, il organisa, en chacune, une sorte d'ambulance, fournie de remèdes et de vivres, dirigée par un Père et un Frère, Les étudiants du collège romain, et ceux du collège germanique se firent hospitaliers volontaires, et les quinze dispensaires ne suffisant point, Borgia loua une maison, destinée à devenir un hôpital central. Quarante de ses religieux s'employèrent, pendant cette épidémie, au service des malades, mais ce fut la prévoyance du général qui triompha du fléau. Pie V et Rome entière lui en

furent reconnaissants, et quand, en 1568, une épidémie analogue s'annonça, ce fut immédiatement à François de Borgia que Pie V confia l'administration des secours.

Le général eût, bientôt, à se défendre contre le zèle même du Pape. Pie V pensait confier à des Jésuites la visite de certains diocèses, et la maîtrise du Sacré-Palais. Borgia parvint à le dissuader, mais il dut accepter, pour les siens, la direction spirituelle de l'œuvre des catéchumènes, et la charge d'examinateurs des candidats aux bénéfices. Pie V désirait aussi que le Père François Tolet, nommé prédicateur apostolique, demeurât au Vatican. Borgia avait partout interdit à ses inférieurs le séjour dans les palais des princes. A son ami, le cardinal d'Augsbourg, au duc de Savoie, au Podestat de Venise, à son frère, Galceran de Borgia, il avait refusé des théologiens, des professeurs ou des aumôniers, résidant sous leur toit. Il avait énergiquement lutté contre des archiduchesses d'Autriche, trop désireuses de sauvegarder l'autonomie de leurs confesseurs. Il objecta au Pape les prescriptions de l'Institut. Pie V répondit qu'il n'ordonnait pas, qu'il priait. Il fallut se rendre à cette prière, mais, pour conserver au P. Tolet les avantages de la vie commune, Borgia obtint, qu'au Vatican, le prédicateur du Pape prendrait, avec lui, deux compagnons.

Le bruit courut, en 1566, que Pie V allait imposer le chapeau rouge au P. François, et le journal spirituel du saint reflète, en effet, à cette époque,

une crainte très vive d'honneurs en perspective. Pie V aimait trop Borgia, pour l'affliger outre mesure. « Notre Père, écrivait-on de Rome, a fait un tel visage à ceux qui ont traité ce sujet, que personne, j'imagine, n'osera lui en reparler... De telles dignités n'ont pas coutume d'être imposées par force, et à qui, loin de les estimer, affirme, qu'en les lui donnant, on lui ferait plus de peine qu'en lui enjoignant de mourir. Le Pape désire que Notre Père vive. Aussi, ne pensé-je pas que, sur ce point, on le chagrine. »

Les résistances de François de Borgia ne purent entraver d'autres projets de Pie V. Le pape ayant résolu de réformer les trois pénitenceries de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie Majeure et de Saint-Pierre, confia les deux premières aux Franciscains et aux Dominicains, et réserva aux Jésuites celle de Saint-Pierre. Par écrit et de vive voix, le général représenta au Pape les difficultés qui soulèverait cette mesure ; Pie V maintint sa décision, et, le 1er mai 1570, le collège des pénitenciers fut institué. Il comprenait douze prêtres de différentes nationalités, et avait le P. François Tolet pour recteur. Une maison, attenante au palais apostolique, lui fut assignée.

La résolution de confier à la Compagnie la pénitencerie de Saint-Pierre avait été inspirée à Pie V par Charles Borromée, et c'est encore le saint archevêque, qui, sans vouloir être connu, avait assumé tous les frais d'installation.

Deux autres mesures, prises par le pape Pie V, coû-

tèrent davantage à François de Borgia. Saint Ignace avait jugé le chœur conventuel incompatible avec les ministères de la Compagnie. Il avait aussi voulu, et les bulles d'institution de l'ordre avaient établi, que les vœux simples, émis par les novices, au terme de deux années de probation, les constituaient vraiment religieux, leur permettaient d'être ordonnés au titre de la pauvreté, et, qu'après une période de formation assez longue, certains prêtres, seulement, seraient admis à la profession solennelle, tandis que les autres ne feraient encore que des vœux non solennels, et deviendraient coadjuteurs spirituels.

Revenant sur une disposition prise par Paul IV, puis abolie par Pie IV, Pie V désira que les maisons professes de la Compagnie eussent le chœur, et il profita, pour introduire cet usage, de la publication du nouveau bréviaire romain.

Aux ordinations de Noël 1567, Pie V défendit aussi d'ordonner des religieux qui ne fussent pas profès. Il jugeait cette défense conforme aux décrets du concile de Trente, et aucune représentation de Borgia ne put faire revenir le saint Pape sur une décision que sa conscience lui avait seule dictée. On s'y soumit, et jusqu'à la mort de François, aucun religieux de la Compagnie ne fut ordonné sans avoir fait sa profession.

Les adversaires des Jésuites, en Espagne surtout, donnaient à ces deux actes du Saint-Père un sens qu'ils n'avaient pas, et annonçaient résolument que le pape

allait détruire la Compagnie. Alarmé de ces bruits le cardinal Pacheco, archevêque de Burgos, les rapporta un jour à Pie V qui, très ému, s'écria : « Loin de nous un tel crime ! »

Pie V mourut le 1er mai 1572. Cinq mois après, François de Borgia le rejoignait au ciel. Les deux saints s'unirent, sans doute, pour faire cesser l'épreuve, que l'un avait provoquée, dont l'autre avait souffert. Le 12 décembre 1572, Grégoire XIII rétablissait l'Institut dans son premier état.

4. *Les missions.*

En 1559, François de Borgia demandait au père Laynez d'être envoyé aux missions de l'Inde. Dès lors, il n'avait pas cessé d'ambitionner l'apostolat et le martyre. « Bien que je sois avancé dans la cinquantaine, écrivait-il en 1567, je n'ai pas perdu cependant l'espérance de voir ces régions, et d'y finir ma vie dans le service de Dieu et des âmes. *Pater mi, viriliter age et esto robustus!* vous souvenant de la faveur que Dieu fait à ceux qui, par obéissance, sont envoyés dans les missions apostoliques, et peuvent consacrer leur vie et leur mort à un aussi grand service de Dieu, sans sortir de la sécurité et de l'obéissance religieuses. » Peu de mois après, il répétait : « Non ! je n'ai pas perdu l'espoir de mourir là-bas, et je voudrais que tous ceux qui vont dans l'Inde, envoyés par la sainte obéissance, comprissent la grâce que Dieu leur fait par une si excellente vocation. »

Ce que François de Borgia n'obtint pas pour lui, Dieu le lui accorda largement pour ses fils. S'il ne put s'employer lui-même à la conversion des infidèles, il eut la gloire d'y consacrer beaucoup de religieux, d'ouvrir à sa Compagnie de nouveaux champs d'apostolat, et d'y voir tomber un grand nombre de martyrs.

Les lointaines missions d'Asie, fondées par saint François-Xavier, n'avaient jamais été visitées. Dès le début de son généralat, Borgia résolut de leur ménager le réconfort et l'appui d'une visite régulière. Par suite, les chrétientés de l'Inde et du Japon furent renouvelées. Avec une vigilance, une fermeté, une tendresse sans bornes, il s'employa aussitôt à remédier aux besoins, aux abus, aux souffrances qu'on lui signalait.

Il comprit, tout d'abord, que, plus qu'ailleurs, il faut, aux missions, peu d'hommes, mais des hommes d'élite « bien persuadés qu'ils ne vont point baptiser des milliers d'infidèles, mais souffrir pour Jésus-Christ, et apprendre, comme des enfants, des langues barbares ». Dans toutes les provinces, il fait donc appel aux volontaires, demande les listes des candidats, félicite ceux qui s'offrent, entoure de maternelles délicatesses ceux qui partent, relève, par des lettres fréquentes, ceux qui luttent au loin, ceux surtout que la lutte décourage.

Aux élus, il annonce leur départ avec des accents, parfois prophétiques, et qui les devaient enthousiasmer. Le P. Jean-Baptiste de Segura fut massacré au

Pérou, en 1571. Le 7 juin 1567, Borgia lui écrivait : « Mon cher Père, voici une bonne nouvelle pour qui la désirait tant. L'ordre est donné que le P. Jean-Baptiste aille verser son sang dans les régions où tant d'autres ont été répandre le sang du prochain, et qu'il aille offrir l'or de la charité où tant d'autres ont été chercher celui de la terre, et qu'il aille conquérir des âmes, et, par ses prédications, ouvrir une nouvelle brèche dans cette forteresse du nouveau monde. Je ne sais trop si je dois me réjouir parce que je vous aime, ou regretter votre départ.... Les bons vieux de Tolède le regretteront : ils sont vos parents selon la chair, mais les vrais pères de votre âme s'en doivent réjouir, ainsi que les saints au ciel. Recommandez-moi à Notre-Seigneur, et écrivez-moi souvent les prouesses que la main divine opèrera par vous, et par ceux qui partent avec vous. Il y en aura au moins dix, qui composent l'avant-garde.... Ensuite, viendront les enseignes et les capitaines.... »

La plus éprouvée des missions de la Compagnie était, alors, celle d'Éthiopie. Jean Nunès Barreto, Melchior Carneyro et André de Oviedo avaient été nommés, le premier, patriarche d'Éthiopie, les deux autres, évêques coadjuteurs. Les trois évêques partirent, en 1565, pour Goa. Le patriarche mourut dans cette ville ; Carneyro devint administrateur des églises du Japon. Seul, Oviedo gagna l'Éthiopie. Le pape et le roi de Portugal, trompés par de fausses avances, avaient fondé, sur la conversion de l'Abyssinie, des espérances qui furent cruellement trompées.

Oviedo endura les plus dures captivités, le plus affreux dénuement. Sa misère fut telle, qu'il dut labourer pour vivre, et, qu'un jour, il n'eut, pour écrire au pape, que les pages blanches arrachées à son bréviaire. Ému de sa détresse, Borgia obtint de Pie V la permission, pour Oviedo, d'aller au Japon, où son ministère serait plus fructueux. Le bon pasteur ne voulut pas abandonner son pauvre troupeau. Il se retira à Fremona, au nord-ouest d'Adoua, et, durant plus de vingt ans, entouré de quelques catholiques, il vécut dans la solitude et l'indigence. Impuissant à secourir son ancien recteur de Gandie, Borgia le consolait, du moins, par des lettres, et, tout en compatissant à ses souffrances, il les enviait.

Les missions d'Asie durent à François de Borgia leur développement, celles d'Amérique leur existence. Il fonda les missions de la Floride, du Mexique, du Pérou, et fit mener les premières reconnaissances dans le Tucuman et le Paraguay. Pierre Martinez, le premier missionnaire envoyé par lui en Floride, fut massacré presque en débarquant. Il semble que Borgia connut surnaturellement ce martyre : le jour même, il écrivait, sur son journal : « J'ai prié pour la Floride et pour Martinez. »

Pour répondre au désir de Philippe II, chaque année, à partir de 1566, Borgia envoya en Floride, au Pérou et au Mexique des troupes de quinze à vingt missionnaires. Le père Segura et six de ses compagnons étaient martyrisés au Pérou, en 1571. De tels malheurs ne faisaient qu'attiser le zèle du

saint, et peut-être, d'autres, moins généreux que lui, le jugèrent-ils trop prodigue à l'égard des missions.

En 1569, le père Ignace d'Azevedo devait retourner au Brésil. Touché des besoins spirituels de cette contrée, Borgia mit une sollicitude inaccoutumée à recruter la troupe qu'Azevedo ramènerait. Comme s'il prévoyait la gloire qui lui était réservée, il la voulut nombreuse et choisie. Il pria le Provincial de Portugal de céder à Azevedo tous les sujets dont il pourrait disposer, et il en demanda vingt aux provinces d'Espagne.

Azevedo réunit à Valderosal, près de Lisbonne, ses compagnons, jeunes pour la plupart, et, pendant cinq mois, il les prépara à leur futur apostolat par la prière, le travail, l'apprentissage des divers métiers qui leur seraient utiles au Brésil. Le 5 juillet 1570, l'escadre de don Luiz de Vasconcellos appareillait. Azevedo et quarante missionnaires s'embarquaient sur le *Santiago*, les autres missionnaires montaient divers vaisseaux. Le samedi 15 juillet, en vue de Palma, le *Santiago*, séparé par le mauvais temps du reste de l'escadre, fut assailli par cinq vaisseaux, aux ordres de Jacques Soury, huguenot rochellois. Les Portugais firent une belle résistance, mais le *Santiago* fut capturé, son équipage épargné, seuls Azevedo et ses compagnons massacrés en haine de la foi.

Pie V, en apprenant le trépas des apôtres, décida qu'il les fallait invoquer, car ils étaient martyrs. Ils sont aujourd'hui béatifiés. Borgia fut fier de la mort vaillante de son cher Ignace d'Azevedo et il ne per-

mit point qu'on offrît, pour les martyrs, les suffrages accordés ordinairement aux défunts.

Après quelques mois de relâche, l'escadre de Vasconcellos s'était ralliée aux îles Tercères. Abandonnant ses autres vaisseaux, l'amiral équipa un navire, y réunit quinze missionnaires et ses meilleurs marins, et, malgré la présence des pirates, le 6 septembre 1571, il fit voile pour le Brésil. Le 12, un corsaire huguenot, Jean Capdevielle, Béarnais, attaqua Vasconcellos avec cinq vaisseaux. L'amiral portugais mourut en défendant son bord; son navire fut pris, et treize missionnaires tués. Deux seulement purent gagner, à la nage, des chaloupes qui les sauvèrent. La vaillante troupe choisie par Borgia n'avait point trompé les espérances de son chef[1].

5. *L'esprit de Saint François.*

La sainteté n'éteint pas les affections légitimes; elle les avive plutôt en les surnaturalisant, et ce serait défigurer François de Borgia religieux, que lui prêter envers sa famille une indifférence qu'il ne connut jamais.

A ses frères et à ses fils, laissés en Espagne, il écrivait souvent. Il tenait à leurs lettres, les provoquait,

1. En 1568, quatre missionnaires, se rendant de Cochin à Goa, avaient été attaqués par des Musulmans. Trois furent tués, un vendu en esclavage et tardivement racheté par des chrétiens. En quelques années, Borgia eut donc la gloire de compter, parmi ses fils, soixante-six martyrs.

se plaignait, au besoin, de leur rareté. Chaque courrier qui partait de Gandie, de Madrid, de Toro, lui en portait de son fils Carlos, de son gendre le comte de Lerme, de sa fille Jeanne, marquise d'Alcañices, de ses sœurs, clarisses à Gandie et à Madrid, de ses autres enfants, Jean, Alvaro, Alphonse et Ferdinand, de ses frères et même de ses vieux serviteurs d'autrefois qu'il n'oublia jamais. Aux lettres, on joignait parfois des caisses de conserves, du sirop de canne à sucre, de la fleur d'oranger. Il remerciait, mais priait de suspendre ces envois inutiles. Il suivait avec intérêt les travaux de son plus jeune frère Thomas, étudiant à Alcala, les prouesses et les victoires de Galceran de Borgia, capitaine général d'Oran, la brillante carrière de son fils Jean, nommé en 1569 ambassadeur d'Espagne à Lisbonne, les soucis du comte de Lerme, majordome, puis gardien du malheureux infant don Carlos.

On lui annonce la naissance de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, et il s'en réjouit. Tous lui écrivent avec un souverain respect, une confiante affection. On compte sur ses prières, auxquelles on attribue tous les bonheurs de la famille ; on sollicite ses conseils. Ceux qui souffrent, parmi les siens, recourent à son intercession qu'il ne refuse pas, et il est touchant, parmi les débris de cette correspondance inédite, de retrouver les lettres d'une Lucrèce de Borgia, arrière-petite-fille d'Alexandre VI et religieuse à Ferrare, et d'un César de Borgia, exilé à Naples, malheureux, repoussé des siens, et ne trou-

vant d'appui qu'auprès de François, qu'il nomme son seul seigneur et son seul père.

Borgia envoie, un jour, à son fils Carlos une carte du monde, une montre, un retable et un livre de chasse. Quelle joie à l'arrivée de ces présents! « Je savais, lui écrit Carlos, que le monde était petit. Je m'en doute mieux maintenant, et l'estimerai comme il le mérite.... La montre m'a ravi : elle est bonne et choisie par une bonne main. Elle me rappellera que je dois réparer tant d'heures perdues.... Les images sont merveilleuses... Quant au livre de chasse, s'ajoutant à vos permissions d'autrefois, il me permettra de répondre à ceux qui me reprochent de consacrer du temps à un exercice si nécessaire à ma santé et à ma juste distraction. »

Rien de guindé dans cette correspondance : l'abandon de fils retrouvant un bon père. Et comme on est inquiet de le savoir malade et d'être sans nouvelles ! De son côté, il répond simplement, s'intéressant aux santés, aux procès, aux mariages, à la carrière de ses fils. Il sait plaisanter aimablement. Sa charité est exquise. A Gandie, un vieux serviteur a été renvoyé pour une faute. Il le recommande à son fils, avec une tendre compassion. « C'est le premier serviteur que je me souvienne avoir eu, écrit-il. Ne faites pas attention à une faute, mais aux bons offices qu'il a rendus pendant soixante ans. Ainsi vous imiterez la miséricorde de Dieu, et j'en aurai une particulière satisfaction. » Deux de ses sœurs, clarisses, meurent à Gandie. Pour consoler celle qui reste au couvent,

il lui expose, avec une effusion séraphique, le bonheur de l'âme qui va vers Dieu. Son fils gagne un procès : « Tant mieux ! vous aurez plus d'argent pour faire des aumônes. »

Toujours il juge des choses en homme établi en Dieu, et qui n'apprécie la terre qu'autant qu'elle mène au ciel. « Oh ! écrit-il à une de ses sœurs, la valeur d'une heure de temps employée au service de Dieu, et en œuvres saintes et pieuses ! Oh ! la valeur d'un acte d'amour sincère, parti d'un cœur fervent, offert avec humilité et reconnaissance !... » « Ce que je désire, mande-t-il à l'impératrice Marie, une de ses plus habituelles correspondantes, c'est de voir V. M. rapprochée de son Dieu et détachée du monde, pour tant qu'elle en soit souveraine, et disposée à faire, en tout, ce qui est de la plus grande gloire de Dieu. Tout ce qui n'est pas cela, vaut peu et est moins encore.... Les Turcs menacent l'empire.... Le Père des miséricordes permet ces épreuves, afin de nous arracher à des habitudes, d'autant plus nuisibles, que nous y faisons moins attention : l'ingratitude de ses bienfaits, l'amour pour ce qui passe, l'oubli de ses commandements, et un million d'autres choses qu'on se permet, et qui se paient toutes ensemble.... Je supplie V. M. de profiter de ce temps : le Seigneur a promis de demeurer en ceux qui sont dans la tribulation. Quelle consolation dans les peines ! Quelle faveur : ne pas perdre Dieu ! Que craindra celui en qui le Seigneur habite ? Afin de l'obtenir, quelle peine ne serait pas bien employée ? Si ce bonheur

manquait, à quoi serviraient les victoires, et l'accomplissement de nos désirs ? » Il tient un langage analogue à la reine de Portugal. François de Borgia fut le père spirituel des princes de son temps, et aucun prédicateur de rois n'eut un langage aussi élevé, moins exempt de complaisance, à la fois dévoué, respectueux et surnaturel.

Sa sainteté n'était ni maussade, ni chagrine, ni compassée, mais naturelle et joyeuse. Cette âme sereine vivait dans la lumière et dans la paix. Elle les répandait autour d'elle. Il respirait l'allégresse. Sa seule vue, disent ceux qui l'ont connu, portait à la ferveur et à la joie. L'amour de Dieu, le zèle des âmes, l'oubli complet du monde et de soi, l'humilité, l'affection pour sa double famille, s'harmonisaient en lui avec une parfaite eurythmie, de même que son excessive austérité s'unissait à une condescendance débonnaire pour autrui. Il recommandait la mesure, et d'éviter des fatigues, des pénitences excessives. Lui, le pénitent rigide, il écrivait à un maître des novices d'Inspruck : « Votre projet de mortifier les novices, il le faudra communiquer au Père Provincial. Pour moi, j'ai toujours cru que la *mediocritas aurea* convenait mieux, et était plus durable, aussi bien en Germanie qu'ailleurs. »

Aussi était-il aimé autant que vénéré. C'est dire à quel point les peintres et les historiens l'ont souvent défiguré, ceux-là en lui donnant des traits rébarbatifs, ceux-ci en lui prêtant un caractère farouche.

*
* *

Usé par les travaux, les soucis, les pénitences, François de Borgia avait pourtant fourni une carrière laborieuse. Remis de ses périodiques attaques de goutte, après quelques jours de repos à Tivoli ou à Frascati, il reprenait son régime d'abstinences, de jeûnes et de macérations. Mais, durant l'été de 1568, il fut saisi de fièvres violentes, compliquées d'une tumeur au genou et de crises de goutte. On le crut perdu ; seul, son secrétaire répétait : « Nous avons trop besoin de lui, pour que Dieu nous le prenne. » Au mois de mai 1569, il était à peine convalescent ; cependant, le 4 mai, il voulut aller à son cher sanctuaire de Lorette, remercier la Sainte Vierge des grâces reçues durant sa longue maladie. Il revint de Lorette guéri, et résolu à « amender sa vie ». En une lettre adressée à toute la Compagnie, il exhorta ses frères « à suivre leur vocation avec plus d'empressement, d'amour et de force ». Non content de cette exhortation commune, il s'adressa directement à ceux dont l'action avait plus d'influence. Il sentait qu'une dernière étape le séparait seule du terme : il la voulait franchir avec courage.

CHAPITRE IV

LA DERNIÈRE LÉGATION

La congrégation triennale des Procureurs allait se réunir à Rome, au mois de juin 1571. Bannissant toute autre préoccupation, Borgia étudiait les graves affaires qui devaient lui être soumises, quand, le 1er juin, Pie V le fit appeler. Chypre était sur le point de se rendre aux Turcs, et le pape, non content de l'alliance défensive, conclue déjà avec l'Espagne et Venise, rêvait de coaliser toutes les forces chrétiennes pour une croisade décisive. A cet effet, il résolut d'envoyer deux légations aux princes catholiques. Le cardinal Comendon, ancien légat en Pologne, était député auprès de l'empereur Maximilien et du roi de Pologne, Sigismond; le cardinal Michel Bonelli, neveu du pape, auprès des rois d'Espagne et de Portugal. Au cardinal Comendon, Pie V assigna le P. Tolet comme assesseur; à son neveu, il voulut donner François de Borgia.

Le P. Polanco, inquiet, représenta au pape la déception que causerait à la Compagnie l'absence de son général, pendant la congrégation, et le danger

qu'un tel voyage ferait courir au P. François, dont la santé était précaire. Pie V hésita, puis, jugeant qu'au bien de l'Église il fallait tout sacrifier, il maintint son ordre. « Il me parut inouï, écrivait, quelques jours plus tard, Borgia, quand Sa Sainteté me le notifia. Je suis peu utile pour toute affaire importante, et il me semblait avoir une excuse dans mon âge et mes infirmités.... Mais l'obéissance, due au Vicaire de J.-C., m'a imposé silence, et m'a même donné du goût pour les fatigues. Elle me portera, joyeux, par terre et par mer.... Il ne m'est rien venu à la pensée, pour éviter d'obéir, quand j'ai connu la volonté de Sa Sainteté. J'ai compris que par elle se manifestait la volonté de Dieu. Puisqu'il a mis ce voyage dans l'esprit de son Vicaire, il mettra, en mon corps, les forces nécessaires. » François de Borgia ne se faisait pourtant point illusion : ce voyage lui coûterait la vie; il l'offrit avec ferveur.

Il hâte donc les travaux de la congrégation, nomme de nouveaux Provinciaux, envoie des missionnaires au Mexique. Son active correspondance porte partout de derniers ordres, de paternelles recommandations. Le 30 juin, il part, laissant le P. Jérôme Nadal comme vicaire.

Son secrétaire, le P. Polanco, le P. Miron, assistant d'Espagne et de Portugal, le F. Marcos l'accompagnaient, ainsi que trois procureurs d'Espagne. Désireux d'entretenir, parmi les siens, une oraison continuelle, il disposa que chacun, à tour de rôle, prierait pendant une heure. Le cardinal Bonelli

voulut que son cortège ecclésiastique imitât cet exemple.

Par une délicate attention, le roi Philippe II avait chargé D. Ferdinand de Borgia de recevoir, à la frontière d'Espagne, et de conduire jusqu'à Madrid, son père, François, et le légat. Ruy Gomez, le cardinal Espinosa, le roi lui-même écrivirent à Borgia pour lui souhaiter la bienvenue. Tout le voyage du saint général allait être un triomphe, auquel son humilité essaiera vainement de se dérober, juste réparation des injustices mortifiantes, ressenties dix ans plus tôt.

Le 28 août, Borgia était à Barcelone. La ville accueillit avec transport son ancien vice-roi, si méconnaissable. Elle n'avait point perdu ses habitudes de brouille : un litige divisait les chapitres et les officiers royaux, et l'évêque de Majorque, chargé de le juger, n'arrivait point à accommoder les parties. Elles s'en remirent à Borgia, qui, en un jour, les réconcilia.

Le royaume de Valence attendait impatiemment le *saint duc*, que Carlos, duc actuel de Gandie, François son fils, Alphonse son frère, vinrent, avec de nombreux gentilshommes, recevoir à Sagunte. Deux haies de peuple bordaient la route qui conduit à Valence. Borgia ordonna à ses fils de se mettre au service du légat, et, la veille de l'entrée solennelle à Valence, il se glissa dans la ville, par une porte voisine du collège de la Compagnie, fuyant ainsi toute ovation. Le dimanche, il prêcha dans la cathé-

drale, en présence du légat et de l'archevêque. Il y eut bataille aux portes, et, dans les rues, la foule criait : « Où est le saint? » On ne se lassait pas d'admirer ce grand seigneur devenu si humble, cet homme, jadis si corpulent, et transformé en une vivante image de la pénitence.

Le saint archevêque, Jean de Ribera, vint le voir au collège. François, pris de la goutte, était alité. En entrant dans sa chambre, Ribera s'agenouilla, et il s'agenouilla encore quand il fut près du malade. Cette marque d'honneur bouleversa François, qui aurait voulu sauter de son lit, pour se jeter lui-même aux pieds de l'archevêque.

Gandie espérait revoir son cher souverain, et le cœur de François dut battre bien fort, en se sentant si près de sa bonne ville, d'où sa sœur et ses petites filles, clarisses, l'appelaient, où tant de souvenirs lui eussent rappelé un cher passé. Aucune prière ne put le décider à y reparaître. Il demeura quatre jours à Valence, et apaisa bien des discordes. Dans une conférence aux Pères du collège, il avoua que Dieu l'avait grandement mortifié en le ramenant dans un pays où il avait, pensait-il, tant offensé le Seigneur.

Le 29 septembre, le légat entrait à Madrid. Sur la route, Borgia, rencontrant un seigneur superbement monté, avait semblé admirer son cheval. Le gentilhomme surprit le regard de François, fit richement seller sa bête, et l'envoya à celui qui avait su l'apprécier, et qui était jadis, il s'en souvenait, si brillant

cavalier. Borgia fut touché du généreux procédé, mais rendit le cheval.

Avant d'accueillir officiellement le légat, Philippe II voulut voir François, et il le reçut en ses bras : les anciennes défiances étaient tombées. La cour suivit l'exemple du maître ; l'Inquisition autorisa, d'elle-même, l'impression des *Œuvres du chrétien*, autrefois condamnées par elle, qu'elle déclarait maintenant un ouvrage irréprochable et très pieux. La réparation était complète.

En Espagne, les partisans des droits régaliens étaient en lutte ouverte avec les défenseurs des immunités ecclésiastiques. Borgia amena le roi à chercher des moyens d'entente ; il les indiqua, et son intervention eût été plus bienfaisante, si la mort de Pie V, suivie de la sienne, n'eût coupé court, bientôt après, aux négociations commencées. Les marques de vénération qu'on prodiguait au saint général lui étaient odieuses, et pour s'y dérober, il s'enfermait dans la maison de son fils Ferdinand, et y passait des journées en prières. Aux cérémonies de la cour, auxquelles il devait assister, son humilité prenait d'habiles revanches. Dans une procession, on l'avait, en qualité de ministre du pape, placé près du légat Mais il voit pendre la traîne du cardinal, la saisit, et, tête nue, remplit l'office de caudataire. Sa fille, la marquise d'Alcañices, lui avait envoyé du linge. Il le distribue aux pauvres de l'hôpital. A Gandie, le F. Marcos avait dû intervenir pour lui faire accepter un vêtement neuf que lui offrait son fils Carlos.

Il visitait, un jour, à Madrid, sa sœur Marguerite, mariée à Frédéric de Portugal. On lui présenta les enfants. « Il y en a bien une autre toute petite, » dit François. On alla chercher cette dernière. Elle était déjà vêtue en clarisse; on ne la comptait pas : on la destinait au couvent. « Elle ne sera point religieuse, déclara François, mais dame et unique héritière de ses parents. » Les aînés moururent, et l'enfant dédaignée devint, en effet, duchesse de Pastrana.

Philippe II venait d'avoir un fils, l'infant D. Ferdinand. A la cérémonie du baptême, il voulut que Borgia se tînt près de l'infant et le portât quelque temps dans ses bras. Il avait tant aimé, lui-même, se sentir, jadis, en ces bras fidèles!

La légation en Portugal avait une double fin : obtenir du roi D. Sébastien qu'il prît part à la croisade, et surtout, que, pour assurer l'avenir de sa dynastie, il consentît à se marier. A peine majeur, D. Sébastien, alors âgé de dix-sept ans, s'était affranchi de la tutelle de sa grand'mère, la reine Catherine. Il avait même dépossédé de leurs charges certains officiers de la reine, qui, outrée de ces procédés, voulait abandonner le Portugal et revenir en Espagne.

Le P. Louis Gonzalez de Camara, chargé, à son corps défendant, de l'éducation du jeune roi, avait fait de son élève un prince irréprochable, l'idole du Portugal. Mais Sébastien était arrière-petit-fils de Jeanne la Folle. Une invincible obstination, un amour

insensé du péril, l'idée fixe d'imiter les exploits de Scanderberg, dénotaient, chez lui, des tendances fatales. Tant qu'il vécut, Gonzalez détourna le roi de ses projets d'expédition en Afrique. Le maître disparu, personne n'eut plus d'empire sur ce prince exalté, qui alla sombrer, en 1578, à Alcazar-Khebir.

En attendant, la reine Catherine jalousait l'influence que Gonzalez, à sa prière, avait prise sur le roi, et, ni elle, ni Philippe II, ni Gonzalez, ne pouvaient persuader à D. Sébastien d'accepter les alliances qu'on lui offrait. Le cardinal-légat et Borgia avaient pour mission de vaincre les résistances royales, et de concerter l'union de Sébastien et de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Ils étaient à Lisbonne, le 3 décembre 1571.

Le 9, Borgia avait déjà triomphé. D. Sébastien écrivait au pape qu'il mettait ses vaisseaux au service de la cause catholique, et qu'il consentait à demander la main de la princesse française. La reine, elle aussi, était gagnée : elle promettait de ne plus quitter le Portugal. Borgia laissait la paix où il avait trouvé le trouble ; mais il n'était pas le maître des événements, et ce ne fut point sa faute si l'alliance, trop tard acceptée, ne put être conclue. Marguerite de Valois était, sur ces entrefaites, promise à Henri de Navarre.

Pie V avait mandé à son légat de se rendre à la cour de France. Borgia dut l'y accompagner. Depuis six mois, il résistait, mieux qu'on eût osé l'espérer, aux fatigues des voyages, mais l'hiver, auquel il

était si peu habitué, s'annonçait très rude. On lui représenta, que, sur les routes de France, il trouverait la mort. Il alla au-devant d'elle.

Le 27 janvier, Borgia était, à Bordeaux, l'hôte de Jean de Lauze, conseiller au Parlement. Ce magistrat fut si touché de la vertu du général, qu'il s'entremit aussitôt pour fonder et pour doter un collège de la Compagnie. Les bons égards de quelques catholiques ne pouvaient cacher aux voyageurs les ruines dont les guerres de religion avaient jonché le pays. Leur vue fit plus de mal à Borgia que le froid de l'hiver. Le 2 février, il voulut célébrer la messe dans une église profanée et déserte. En la disant, il ne s'arrêta point de pleurer, et, tout le jour, il ne cessa de répéter : « *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam. Polluerunt templum sanctum tuum !* » ou encore : « *Dereliquerunt pactum tuum filii Israel; altaria tua destruxerunt, prophetas tuos occiderunt gladio !*[1] »

La cour était à Blois. Le légat y parvint le 6, Borgia le 8. On était alors en carnaval, et Charles IX eut la bizarre idée d'aller au-devant du religieux, déguisé comme pour un bal. Le légat s'était d'autant plus hâté d'arriver à Blois, que la reine de Navarre l'y avait devancé, et, qu'elle aussi, convoitait, pour son fils, la main de Marguerite de Valois, qu'elle

1. Mon Dieu, les gentils ont envahi votre héritage. Ils ont souillé votre temple saint. — Les fils d'Israël ont trahi votre alliance; ils ont détruit vos autels, et, de leur glaive, immolé vos prophètes.

obtint. Charles IX et Catherine de Médicis traitèrent Borgia en Grand d'Espagne et en ambassadeur. La reine témoigna la plus grande vénération au religieux, qui dut consentir à lui laisser le chapelet qu'il portait à la ceinture. Mais, à toutes ses demandes, le roi et la reine ne répondirent que par des faux-fuyants déconcertants. Le légat ne fut pas plus heureux. Charles IX avait ses raisons d'être impénétrable : s'il eût dit un mot de ses projets de massacre, la Saint-Barthélemy n'eût, sans doute, pas eu lieu.

Le 25 février, le légat quittait Blois, en hâte. Il venait d'apprendre que Pie V était fort malade. Borgia le suivit, et quand il atteignit Lyon, on fut effrayé de son état. Son plus jeune frère, Thomas, qui devint plus tard archevêque de Saragosse, avait obtenu de l'accompagner, de Madrid à Rome. Il le rejoignit à Lyon, au moment où le cardinal-légat, désireux de retrouver le pape vivant, venait de prendre les devants et de partir en poste pour l'Italie. Il faisait grand froid. La poitrine du P. François était prise, et le passage du Mont-Cenis ne pouvait que lui être fatal. Malheureusement, aucun médecin ne comprit son mal et ne parla de le retenir. Il fut transporté à Saint-Jean-de-Maurienne et à Modane. La fièvre le consumait; une sorte de dysenterie l'épuisait; il ne pouvait, chaque jour, avancer que de deux lieues, par des chemins couverts de neige. Il arriva à Turin à bout de forces. Sur son passage, les bonnes gens sortaient des villages « comme pour

recevoir un corps saint », et lui demandaient sa bénédiction à genoux. Il se montrait très mécontent de ces marques de déférence, que son déplaisir n'arrêtait point.

Il fallait, devant lui, dissimuler toute tristesse. Un jour, revenant d'une syncope, il vit son frère Thomas pleurer. « Si je ne vous avais pas cru un homme courageux, lui dit-il, je ne vous aurais pas retiré de votre collège de Salamanque. » A Bassignano, près d'Alexandrie, son mal s'aggrava, et il dut s'aliter treize jours, dans la maison d'un gentilhomme. Le peuple assaillait la demeure, en criant : « Nous voulons voir le saint Père François de Borgia, » et tous prirent des visages d'orphelins abandonnés, quand le malade s'éloigna.

Averti de l'état de son cousin, le duc de Ferrare, Alphonse II d'Este, envoya une gondole le prendre à Alexandrie. Quand François put s'embarquer, on le conduisit à Ferrare. Le duc l'attendait sur la berge, mais ne put l'attirer en son palais. Le religieux voulut habiter la maison de son ordre, et sentant qu'il ne pouvait continuer son voyage, il envoya son frère à Rome, et, jusqu'au 3 septembre demeura à Ferrare où il était arrivé le 19 avril.

Thomas apprit, à Bologne, la mort du pape Pie V, et, en même temps, le cardinal Paleoto, évêque de Bologne, lui conseilla d'amener à tout prix le Père François à Rome, affirmant que beaucoup de cardinaux songeaient à l'élire pape, et Thomas objec-

tant que son frère n'était pas cardinal, « le Sacré Collège, répondit Paleoto, peut faire ce qui lui paraît convenable ». Le conseil de l'évêque ne pouvait être suivi, et d'ailleurs, le 13 mai, Grégoire XIII succédait à Pie V.

CHAPITRE V

LA MORT ET LA GLOIRE

Dans les premiers jours de mai, on crut François prêt de trépasser. De la cathédrale, on lui porta une relique insigne de saint Maurelius, premier évêque de Ferrare, et tous les assistants invoquèrent le saint avec grande dévotion. Le lendemain, les médecins trouvèrent le malade soulagé, et, très prompts à l'espérance, ils laissèrent croire à une prochaine guérison.

A Rome, on y comptait ; on voulait, du moins, se faire longtemps illusion. François traîna tout l'été ; en septembre, on comprit qu'il ne passerait pas l'automne, qu'il tomberait avec les feuilles. Aussi bien, ne formait-il qu'un vœu : mourir à Lorette ou à Rome, et, se sentant perdu, il voulut partir le 3 septembre. Cette résolution, qui dénotait une singulière énergie, effraya le duc de Ferrare. Les médecins ne s'y opposèrent point. A quoi bon ? Aucun espoir ne leur restait. On s'arrêta huit ou dix jours à Lorette et à Macerata ; puis l'on reprit le douloureux voyage.

En dépit des souffrances que lui causait la moindre secousse, le mourant ordonna aux porteurs de presser

le pas, mais comme, malgré tout son courage, il ne pouvait s'empêcher de gémir, il demanda qu'on fît le vide autour de la litière. Son frère Thomas était revenu de Rome, le chercher à Lorette, et suivit, avec angoisse, cette agonie, dont il craignait, à tout instant, de voir le terme. A quelques journées de Rome, François empira. Enfin, le 28 septembre, touchant à la porte du Peuple, il fit arrêter sa litière, et joignant les mains, remercia Dieu d'avoir pu achever d'obéir. Il fut une demi-heure en oraison. Le P. Jérôme Nadal, qui l'avait rejoint, le fit conduire à la maison professe. François descendit de sa litière, reçut l'obédience de nombreux religieux accourus pour le recevoir, et fut porté dans sa cellule, que cardinaux et prélats envahirent aussitôt. Le mourant était doublement satisfait : cette vie, tant de fois offerte, il l'avait immolée au service de l'Église, et il échappait au cardinalat, que Grégoire XIII, on le lui disait, était déterminé à lui imposer.

On lui demanda de nommer un vicaire. « Il me suffit, répondit-il souriant, de rendre compte de moi à N.-S. » Il reçut le saint viatique, demanda pardon de ses fautes, et se refusa aux visites qui troublaient son recueillement. Il vécut ainsi deux jours, gardant sa pleine connaissance et sa paix coutumière. Don Thomas implorant sa bénédiction : « Mon Père et mon fils, lui dit-il, je vous recommande d'être un bon ministre de l'église qui vous sera un jour confiée ; » prophétisant ainsi le futur épiscopat du jeune clerc. Thomas lui demanda aussi de bénir les membres de

leur famille. « Nommez-les moi tous, dit François, pour que je les recommande tous à Dieu, » et, un à un, il bénit ses enfants et ses frères. De lui-même, il recommanda à son frère un pauvre ânier, qui l'avait, en 1550, accompagné de Gandie à Rome. Thomas pleurait. « Ne pleurez pas, dit François. J'en ai la ferme espérance, je n'ai aucun motif de m'attrister. » On lui porta du bouillon. « Mais j'aurai bientôt fini », fit-il observer, et comme on insistait, alléguant une ordonnance, François but ce bouillon.

Désireux d'avoir un souvenir de son frère, don Thomas manda un peintre, qui, dissimulé dans la chambre, esquissait déjà les traits du mourant. François ne parlait plus, mais il se douta du manège; il serra la main de son frère, et détourna la tête, en marquant du déplaisir. On écarta un moment le peintre, qui revint bientôt, et acheva son ouvrage.

Le 30 septembre, un peu après minuit, François de Borgia mourut, sans avoir connu la moindre angoisse, le moindre trouble, avec la sérénité confiante de l'homme qui a toujours fait son devoir.

*
* *

Le caractère des hommes supérieurs est d'imprimer aux événements une marche nouvelle et puissante. S'il fût resté dans le monde, François de Borgia eût, vraisemblablement, modifié l'histoire de son époque. Il eût peut-être rempli, auprès de Philippe II, la charge qui échut au prince d'Eboli. Peut-être eût-il été, à la place du duc d'Albe, commis au gouverne-

ment des Pays-Bas ; et quelle autre direction eussent reçue les affaires qu'il aurait conduites ! Dieu l'employa à une œuvre plus haute. La Compagnie de Jésus n'avait encore qu'une notoriété restreinte, qu'un crédit discuté. Comme toute œuvre à peine fondée, elle avait à vaincre des hostilités redoutables, à s'étendre, à s'organiser, à s'affermir dans la pratique de ses constitutions et de ses règles. Laynez avait jeté, dans les conciles et les colloques, une lumière qui avait rejailli sur elle. Il la laissait, cependant, à peine instruite de ses constitutions, repoussée de France, combattue en Espagne, insuffisamment pourvue de moyens de formation. Il lui fallait un protecteur, dont le nom seul l'accréditât, dont l'indiscutable sainteté lui servît de modèle et d'apologie, dont la douce énergie assurât l'empire de la règle, dont l'initiative hardie et prudente développât ses œuvres. François de Borgia fut ce protecteur providentiel. Après saint Ignace, il n'est personne à qui elle soit plus redevable qu'à lui. Et, dans l'église catholique, Borgia fut un des exemples les plus marquants du renouvellement des âmes après la Renaissance, exemple d'autant plus saisissant, que son nom rappelait les plus grandes hontes de l'âge précédent.

*
* *

En 1607, tous les fils de François de Borgia étaient morts ; son arrière-petit-fils, Carlos, régnait à Gandie depuis 1595 ; un de ses petits-fils, le duc de Lerme,

gouvernait l'Espagne au nom de Philippe III. Il advint, cette année-là, que la marquise de Cea, belle-fille du duc de Lerme, fut miraculeusement délivrée par l'intercession de son saint bisaïeul. Parti de si haut, le bruit du prodige retentit dans toute l'Espagne, et, avec lui, se répandit la dévotion au thaumaturge. Le duc de Lerme fit son œuvre d'obtenir la canonisation de son grand-père, et d'amener ses restes à Madrid.

A sa demande, les procès des Ordinaires furent aussitôt ouverts à Madrid, Saragosse, Barcelone, Valence et Gandie (1608-1611). Le 3 avril 1617, l'évêque de Drago apportait à Madrid les lettres pontificales, approuvant ces premiers travaux, et ordonnant l'ouverture des procès apostoliques. Les lettres furent présentées à Philippe III, et solennellement portées au cardinal de Tolède. A cet acte, qui honorait si fort sa maison, le duc de Lerme donna un grand éclat. Dix grands d'Espagne, trente *titulos* de Castille, cent chevaliers de Saint-Jacques escortaient le commissaire apostolique, et le duc de Lerme, à cheval, entouré de sa cour, fermait le cortège.

Les procès furent clos dans l'année. Toute la société espagnole, on peut le dire, grands, évêques et prêtres, religieux, bourgeois et petites gens, affirmèrent la sainteté de François de Borgia et demandèrent sa glorification. On la désira encore plus vivement, quand ses restes furent arrivés à Madrid, à l'automne de 1617, et déposés dans l'église que le duc de Lerme avait élevée pour les recevoir.

François de Borgia savait la valeur des épreuves.

Il parut récompenser son petit-fils, le duc de Lerme, en permettant sa disgrâce. Le 3 mai 1618, Philippe III signifiait son congé à son ministre, et l'exilait dans ses terres. La perte du duc de Lerme avait été machinée par son propre fils, le duc d'Uceda, et par son ingrat protégé, le comte d'Olivarès. La chute eût été plus profonde, si Lerme, prévoyant sa disgrâce, n'avait rendu sa personne inviolable, en sollicitant et en obtenant, peu auparavant, de Paul V, la dignité cardinalice.

Le vide se fit aussitôt autour du cardinal-duc, qui ne songea plus qu'à son âme, aux pauvres, et à obtenir la canonisation de son grand-père.

Le 31 août 1624, la Congrégation des Rites déclara qu'on pouvait procéder, *tant à la béatification qu'à la canonisation* de François de Borgia, et, qu'en attendant, on pouvait l'appeler Bienheureux. Le duc de Lerme et la grandesse d'Espagne exultèrent de joie. Un des leurs atteignait le faîte des honneurs, et leur fierté autant que leur foi s'en trouvait satisfaite. La reine d'Espagne offrit, pour contenir les restes du Bienheureux, la châsse d'argent qui les abrite encore, et les Borgia se concertèrent pour solenniser triomphalement la béatification du glorieux ancêtre.

Le cardinal-duc de Lerme mourut le 15 mai 1625, et vit, du ciel, les fêtes que Madrid célébra, du 30 septembre au 8 octobre suivant. Elles eurent l'éclat, le luxe, la surcharge que l'Espagne de Philippe IV donnait à ses cérémonies. A la procession, qui conduisit par les rues la châsse du Bienheureux, figuraient deux

cent cinquante religieux, quatre cents prêtres, trois cents chevaliers de Saint-Jacques, le conseil des Ordres, et, soutenant les cordons de la châsse, quarante-sept descendants directs de François de Borgia. Aux processions et aux panégyriques, s'ajoutèrent des drames, des feux d'artifice, des concours littéraires. Luis de Gongora fut un des lauréats du concours.

Le décret de 1624 autorisait à la fois, et la béatification et la canonisation de François de Borgia. Mais Urbain VIII ayant ordonné, en 1631, de ne canoniser un Bienheureux qu'après de nouvelles procédures, la cause de François fut arrêtée. On la reprit le 26 février 1647. En 1665, Alexandre VII approuva les nouveaux procès, instruits à Valence et à Tolède. Aux six miracles, établis pour la béatification, on en ajouta deux, choisis parmi trente prodiges de valeur bien diverse. Le 10 septembre 1668, Clément IX déclara la procédure close. Le 21 juin 1670, Clément X signa la bulle de canonisation, et, le 12 avril 1671, Rome vit placer sur les autels saint François de Borgia, saint Gaëtan, saint Philippe Beniti, saint Louis Bertran et sainte Rose de Lima.

Quand parvint à Madrid, le 3 mai 1671, la nouvelle de la canonisation du saint, de toutes les tours, bourdons et cloches sonnèrent à l'envi; et aussitôt, on se prit à rêver de fêtes dont la splendeur effacerait celles de 1625.

Le 19 juillet 1671, une pittoresque cavalcade sortait du collège impérial. Elle comptait cent enfants, de onze à quatorze ans, tous gentilshommes, montés

et parés avec un luxe fou. C'étaient les hérauts, chargés de publier, sur les places de Madrid, l'ouverture d'un concours littéraire en l'honneur de saint François.

Le 25 juillet, l'octave des fêtes commença. Les maisons disparaissaient sous les tentures précieuses; les principaux couvents avaient dressé des sortes de reposoirs, d'une opulence inconcevable aujourd'hui. A la vue de pareilles splendeurs, l'ambassadeur d'Angleterre se serait écrié : « Ce duc de Gandie était donc bien grand, qu'en son honneur on jette dans les rues de quoi payer un royaume ? »

L'église du collège impérial s'était parée d'un décor churrigueresque, qui avait coûté quarante mille ducats. Aux processions, figurèrent des statues habillées, dont certaines portaient pour soixante mille ducats de pierreries. Les murs de la maison professe étaient tendus de brocart d'or, le pavé de l'église couvert de tapis d'Orient.... J'imagine que, du ciel, le bon saint s'affligea d'hommages si dispendieux. On était au dernier règne de la dynastie d'Autriche; Charles II avait dix ans, et l'on prenait, autour de lui, la pléthore pour la santé, l'exagération pour la beauté. Les juges du concours littéraire firent, du moins, un bon choix : leur premier lauréat fut le grand Calderon.

Le 1er avril 1767, Charles III bannissait les Jésuites de ses royaumes, par un de ces actes d'absolutisme qui humilient profondément ceux qui voudraient croire au progrès constant des idées morales. Deux ans après, l'église de François de Borgia, et les reliques qu'elle

abritait, furent données aux Oratoriens. Vint l'invasion française. Le 18 août 1809, Joseph Bonaparte pillait l'argenterie des églises et des palais — autre retour aux âges barbares ! — Sommé de livrer la châsse de saint François, son gardien eut l'idée de la peindre d'un badigeon couleur de bronze, qui la sauva. Elle erra de chapelle en chapelle, jusqu'au 30 juillet 1901. A cette date, le saint corps fut, avant le jour, transporté à l'église où on l'honore aujourd'hui.

Le beau temps de son culte fut, évidemment, le règne des derniers souverains de la maison d'Autriche. Par sa mère, il était de leur sang. Il avait été l'ami de Charles-Quint, malgré tout le serviteur fidèle de Philippe II. La plus illustre grandesse d'Espagne se flattait, du moins par alliance de descendre de lui. Le nom de Borgia s'est éteint en 1743. Saint François reste encore un des patrons les plus vénérés de Madrid, et s'il ne connaît plus les triomphants hommages que lui décernaient les cours de Philippe IV et de Charles II, sa vie admirable obtient, dans le monde entier, de ceux qui la connaissent, un culte d'imitation qu'il ne doit pas moins apprécier.

Puisse cet ouvrage en augmenter la ferveur !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. 1

PREMIÈRE PARTIE : L'HOMME DE COUR

CHAPITRE I. — Les Borgia. — Enfance et jeunesse. — Saragosse et Tordesillas. — La cour. 1

CHAPITRE II. — *Le marquis de Lombay.* — Vie de cour et campagnes. — L'artiste. — La conversion. . . . 15

DEUXIÈME PARTIE : L'HOMME D'ÉTAT

CHAPITRE I. — *Le vice-roi de Catalogne.*

1. Le justicier. 31
2. L'organisateur. 41
3. Le chrétien, ... 61

CHAPITRE II. — *Le duc de Gandie.*

1. Les épreuves libératrices. 68
2. Le saint duc. 79

TROISIÈME PARTIE : L'HOMME DE DIEU

CHAPITRE I. — *Le religieux.*

1. Rome et Oñate. — L'abdication et la première messe. 97
2. L'apôtre du Guipuzcoa. 105
3. Le voyage en Portugal. — Le cardinalat. . . 111

CHAPITRE II. — *Le commissaire général d'Espagne.*

1. Son caractère et son crédit. — Au chevet de Jeanne la Folle 118
2. Le temps de la faveur. — Fondations et conquêtes. 129
3. Les contradictions. — Borgia et Charles-Quint. 133
4. L'épreuve et la fuite. 143

CHAPITRE III. — *Le général.*

1. L'élection. 150
2. Les travaux. 156
3. Saint Pie V et saint François 165
4. Les missions 171
5. L'esprit de saint François. 176

CHAPITRE IV. — *La dernière légation* 182

CHAPITRE V. — *La mort et la gloire*. 193

060.97
B645S

3514

SUAU, PIERRE S.J.

AUTHOR

~~Histoire de~~ St. Francois de Borgia

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Bubman	

3514